

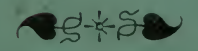
LETTRES

DE

L'OUVREUSE

VOYAGE AUTOUR DE LA MUSIQUE

DEUXIÈME MILLE



PARIS,

CHEZ LÉON VANIER, LIBRAIRE

19, Quai Saint-Michel, 19

—

1890

LETTRES

DE

L'OUVREUSE

SAINT-DENIS. — IMP. BOUILLANT, 20, RUE DE PARIS.

(Willy)

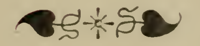
LETTRES

DE

L'OUVREUSE

VOYAGE AUTOUR DE LA MUSIQUE

DEUXIÈME MILLE



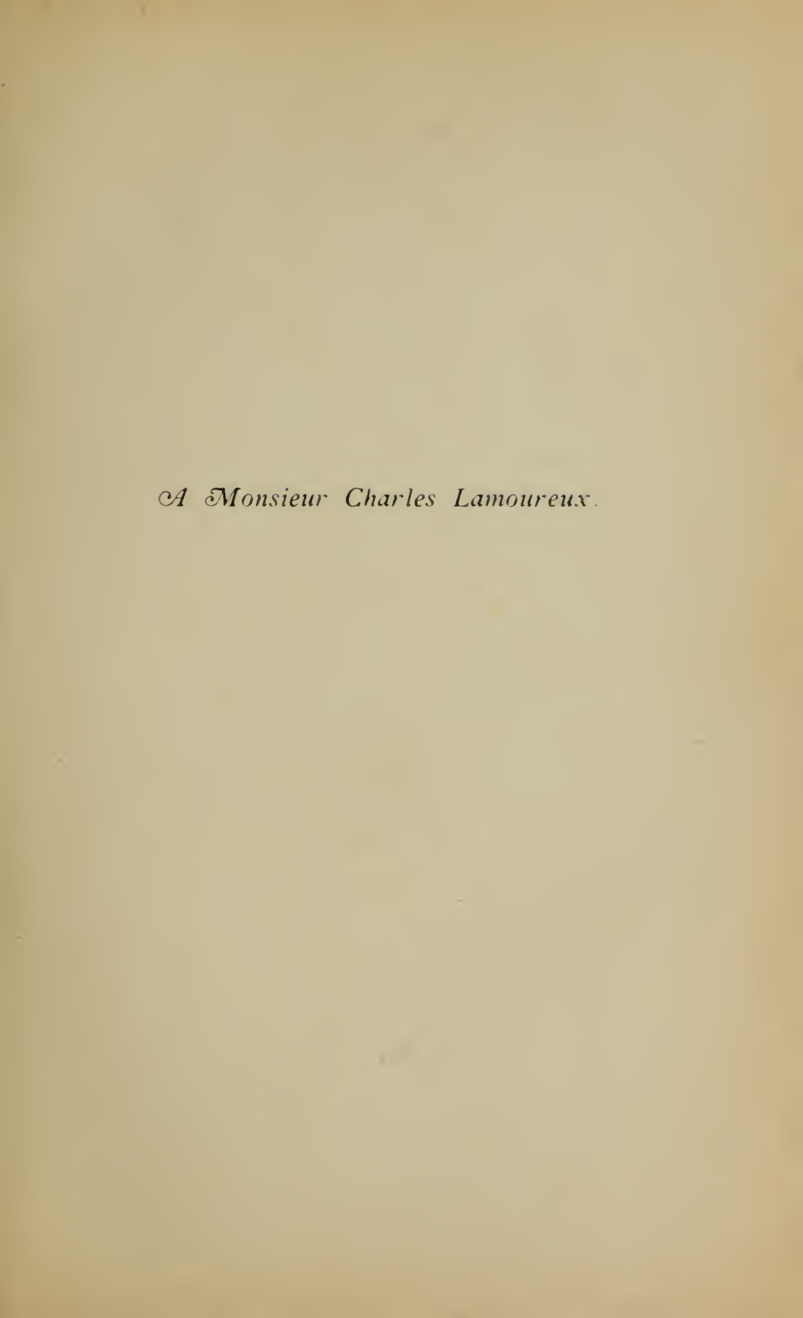
PARIS,

CHEZ LÉON VANIER, É[DITEUR]

19, Quai Saint-Michel, 19

—

1890



A Monsieur Charles Lamoureux.

LETTRES DE L'OUVREUSE

LETTRES DU CONCERT LAMOUREUX

I

Monsieur le Directeur d'*Art et Critique*,

Trahie par un perfide, j'ai dû, jeune encore, dissimuler l'opulence de mes cheveux *auburn* sous le bonnet rose de l'ouvreuse, coiffure plus difficile à porter qu'un vain peuple ne pense, et que ma distinction naturelle a peut-être su rendre seyante. Il est toujours dur, pour une personne bien née, qui, j'ose le dire, a reçu une éducation au-dessus de la moyenne, d'employer ses grâces

à la distribution des petits bancs. Aussi aurais-je difficilement supporté l'amertume de mon sort, si l'humble profession que j'ai embrassée, ne pouvant plus embrasser que ça, ne me permettait d'entendre fréquemment de la grande musique, aux concerts de M. Lamoureux. J'adore la grande musique, Monsieur le Directeur; elle seule peut consoler de certains revers de fortune.

Le ciel me garde de médire des critiques musicaux, mais il me semble que ces messieurs — mes fonctions me laissent le loisir de les observer — écoutent souvent assez mal les morceaux dont ils doivent rendre compte. J'en ai vu plus d'un suivre le prélude de *Tristan* sur le programme que je lui avais remis (en échange d'une rétribution modeste, d'ailleurs facultative) quand l'orchestre jouait un *allegretto* de Mendelssohn. Il n'en protestait pas moins avec énergie contre « le chromatisme exagéré du maître de Bayreuth. »

J'ajouterai que leur style vraiment bizarre m'a choquée maintes fois. Bref, leur exemple a dissipé toutes les hésitations, naturelles à mon sexe, dont j'avais été assaillie au moment de prendre la plume. L'avouerai-je? Élève de la puissante Mme Massard, j'ai fait souventes fois gémir les pianos du Conservatoire... je me flatte de mettre l'orthographe mieux que le duc d'Audiffret-Pasquier, de l'A*cc*adémie... Enfin, préposée au service du promenoir où se massent en rangs serrés les élèves de M. César-Auguste Franck, les wagnériens purs, je meuble ma mémoire des cris variés qu'ils profèrent, des subtiles remarques dont ils ponctuent l'exécution des morceaux.

Ma lettre est déjà trop longue pour que je vous puisse raconter le concert de dimanche, le premier de la saison. Je vous manderai seulement qu'après une délicieuse symphonie de Schumann (j'adore Schumann, Monsieur le Directeur ; on dit qu'il orchestre

gris, moi, il me parle à l'âme), dont le scherzo a toute la grâce des mélodies populaires allemandes, nous avons eu l'ouverture de *Benvenuto Cellini*, de Berlioz. Nos jeunes élèves de Franck n'ont pas paru en goûter beaucoup l'*écriture*, comme ils disent, mais ils ont bien été forcés de rendre justice à sa verve étincelante.

Baryton, mais chauve, M. Faure ne les a point enthousiasmés. Il est vrai qu'à force d'expression et de style il en arrive à ne plus même chanter en mesure — mais c'est un si bel homme !

Si je les en crois, M. Lamoureux fera bien de varier ses programmes, de sacrifier un peu moins aux gens du monde, d'écarter la maigreur des concertos de Mozart (*la* majeur) et la ventripotence de Talazac, et de redonner quelques-unes de ces belles auditions qui furent la gloire de ses concerts, au Château-d'Eau et à l'Éden. Quel dommage que les cuivres soient juchés tout en haut de l'es-

trade, le pavillon braqué vers les spectateurs! Leur sonorité tue celle des cordes, et fait grand tort à ce fini d'exécution que M. Lamoureux réalise si admirablement. Dans les orchestres d'Allemagne, la disposition des instruments est très différente, mieux pondérée en tout cas. Du reste, et malgré ce défaut, les exécutions de M. Colonne (j'ai essayé un mois chez lui, à la saison dernière) ne sont vraiment pas à comparer aux nôtres.

Il ne me reste plus, Monsieur le Directeur, qu'à exprimer mon espérance de vous voir accueillir, dans votre estimable Revue, les lignes que je me propose de vous adresser, chaque dimanche soir, sur le concert de la journée. Excusez-moi si je garde l'anonyme: ma position vis-à-vis de M. Lamoureux deviendrait trop délicate.

Une ouvreuse du Cirque-d'Été.

20 octobre 1889.

II

Le programme de notre dernier concert a été, à peu de chose près, celui du précédent, c'est-à-dire d'un intérêt très inférieur à ceux qu'a dû payer Georges Hugo à ses prêteurs sémites. La symphonie en *mi bémol* de Schumann était remplacée — ô douleur ! — par la *Reformation-Symphony* de ce Pressenssé de Mendelssohn. C'est vous dire que nous avons avalé jusqu'à la garde le Chloral de Luther, opération extrêmement désagréable, vu sa trop fréquente répétition. Sansdoute, j'aime mieux me le savoir administré par

Mendelssohn que par Meyerbeer, mais ça devient embêtant à la fin! D'ailleurs, les symphonies de Mendelssohn, malgré la perfection de leur forme, demeurent toujours longues et froides. Wagner a très bien jugé ce piontifiant normalien de la musique en disant qu'il n'avait excellé que dans une chose, le paysage. Mendelssohn restera l'auteur du *Songe d'une nuit d'été* et de *la Grotte de Fingal.*

Puisque nous parlons de la *Reformation-Symphony,* je rappellerai que le motif du Gral se trouve textuellement dans l'introduction de cette symphonie. Le chantre de *Parsifal* aurait-il plagié Mendelssohn? Il est certain que plusieurs des réminiscences wagnériennes (et il y en a beaucoup, Wagner ayant fait la synthèse de la musique moderne), dérivent de motifs dus au correct raseur que vous savez. Mais ici, il est plus que probable que les deux auteurs se sont seulement rencontrés. Leur motif paraît pro-

venir de l'*Amen* que l'on chante dans les églises catholiques de Bavière et de Saxe. Plusieurs de ces messieurs du promenoir l'affirmaient.

Insisterai-je sur la petite *Marche militaire française,* extraite de la *Suite algérienne* de M. Camille Saint-Saëns? Non; c'est l'innocente distraction d'un homme d'esprit : l'instrumentation en est brillante et le motif en est plat. Quand à M. Faure, toujours émouvant et funèbre, il a chanté *Plaisir d'amour* comme il eût dit : « Messieurs, la famille! » Puis il a laissé tomber, avec une cruelle lenteur, comme au compte-gouttes, les notes de cette pauvre romance de l'Étoile, — celle-là qui rappelle à Henry Fouquier un air de *la Favorite!* O bon Wolfram d'Eschenbach, avais-tu prévu tous ces points d'orgue?

L'exécution orchestrale a été parfaite. On nous annonce Mme Caron pour dimanche prochain; sans doute elle nous chantera un peu de Reyer... Quoi qu'elle nous dise, cela nous

sera sûrement plus agréable que d'écouter je ne sais quelle danse du *Tasse,* triste produit des gestations musicales de Benjamin Godard, — celui qui déclara le *Chant de la Cloche* et *Rübezahl* aussi dénués d'idées l'un que l'autre; il juryfiait alors.

27 octobre 1889.

III

Ce n'est pas du Reyer que Mme Caron nous a chanté, mais du Wagner, ce qui est meilleur (souvent), et du Godard, ce qui est pire (toujours). Quel éclectisme, Messeigneurs! O d'Indy, d'Indy, revenez vite de l'Ardèche où vous écoutez la lointaine mélodie des pâtres, dans le murmure des pins déjà secoués par la brise. Revenez vite : Benjamin vous supplante dans la faveur du maître! *Amicus Plato, sed magis amicus le Tasse...* gémissait un de nos jeunes wagnériens d'extrême gauche, Pierre de Bréville. Sérieuse-

ment, Vincent, revenez, il n'est que temps.

Je ne veux médire ici de mon nouveau patron, non plus que du précédent, mais il me semble que M. Lamoureux inaugure une politique Colonniale (avec deux *n*, si vous le permettez, Monsieur le Directeur), que les âmes vouées au seul culte de l'Art — j'ose me compter parmi celles-là — souhaiteraient lui voir abandonner. Majoration formidable du prix des places, exhibitions de M. Faure et autres curiosités, voilà qui nous change des anciennes habitudes, les bonnes. Mais enfin, il ne faut pas désespérer : M. Lamoureux a encore plus de vingt concerts devant lui.

Un mot pourtant sur la scène de *Lohengrin*, la seconde du *deux*, celle où Elsa dit son bonheur aux étoiles, et où la fourbe Ortrude, par ses hypocrites gémissements, capte la confiance de l'innocente princesse. Inutile de vous dire que tout cela est superbe, d'une mélodicité luxuriante, avec un farouche éclat

de vengeance dans le rôle d'Ortrude. Le public a « rendu ». Et les critiques, donc! M. Baüer, enthousiasmé, m'a donné un louis pour payer son petit banc. Un peu plus, j'ai cru qu'il allait m'embrasser. Ce sera pour une autre fois; je l'attends au prochain *Tristan*.

Tout le monde, à l'exception de Ritégailhard, s'accorde à trouver que Mme Caron est une tragédienne lyrique éminente, la seule peut-être, depuis la retraite de la Krauss, que l'on puisse citer (modestement, d'ailleurs) après la Materna, la Vogl, la Malten. Elle a bien chanté la partie d'Elsa, mais non cependant avec l'absolue compréhension du rôle. Mme Fursch-Madi, une Ortrude capitonnée, n'a été que bonne.

Une première audition, la *Marche tzigane* de Reyer. Elle est gentillette, peu capiteuse, et aurait pu être remplacée, avec avantage, par d'autres morceaux du même maître. Finissons en compliments : M. Lamoureux a

bien fait de nous rendre la belle symphonie en *mi bémol* de Mozart. D'aucuns la trouvent longue ; ils ont tort. Le début en est plein de noblesse et l'andante a beaucoup de sentiment. N'est-ce pas ?

3 novembre 1889.

IV

Ne me dénoncez pas à mon patron, je vous en prie, Monsieur le Directeur! Je suis une vraie petite folle! On me disait tant de bien de Mlle Augusta Holmès, M. Saint-Saëns l'enguirlandait en plein *Rappel* de louanges si parfumées, le Chamillac de la *Revue illustrée* — c'est, m'assure-t-on, le pseudonyme de M. René de Récy — la plaçait si résolument au premier rang des « aëdes sachant « mêler, *sans danger d'y perdre la tête*, l'Or- « phée du Verbe à ces Bacchantes de Thrace, « souvent échevelées, qu'on appelle les Sono-

« rités de l'orchestre » (je n'ai pas compris la phrase, mais elle m'a ravie), que je n'ai pu me tenir de courir entendre l'*Ode triomphale.* J'ai permuté avec une de mes camarades du Châtelet, et, de mon pied léger, j'ai trottiné jusqu'au temple où le flave Édouard officie. Funeste erreur, funeste erreur, fatal déli-i-i-ire! J'en suis encore sourde, mais là, sourde comme M. Madier de Monpot.

Quand je pense que le poussif de l'*Événement* traite Mlle Holmès de « bas bleu prétentieux ». Des bas, elle? Des bottes! Des bottes éperonnées!

Ah! oui, elle est virile, Mlle Holmès! Vrai, pour l'honneur de mon sexe, il n'y en a pas beaucoup de cette force. Déjà *Irlande* était solide, très solide, mais ne passait pas la mesure. Quant aux cuivres de l'*Ode triomphale*... enfin, le *Tharsis* remonte, le *Rio-Tinto* exulte, toute la Sociéte des Métaux est en liesse. Taratata! tata! ratata! Ce n'est pas

une femme, c'est un régiment; Holmès, ou la *Fiancée du Cymbalier*.

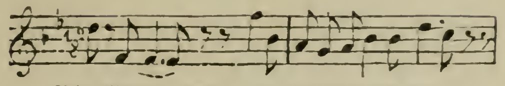
De ci, de là, du Gounod, à l'entrée des « Arts » par exemple, et du Sellenick, hélas! et du Wettge, quoi encore? Mademoiselle, ce n'est pas bien. Si vous n'aviez pas le temps de bâcler tout, il fallait, comme le disait Ernst, passer la main au sympathique Laurent de Rillé, mais il n'y a pas de hâte qui puisse vous excuser de vous être trompée si fort.

Vous êtes punie, d'ailleurs, si vous avez vu les crapauds des fauteuils dodeliner de la hure (ce fracas m'a bousculé la cohésion de mes métaphores) à l'audition de vos chœurs orphéoniques, et Juda Colonne inspiré, tragique, épars, s'auréolant de mèches rebelles, nager éperdument vers les choristes de mon sexe, par le hurlement républicain de cet affolant tintamarre, emmi les gloussements admiratifs des trois premières loges de gauche bondées de parents extasiés.

Mais je reviens au concert de mon patron. Le croiriez-vous? ma bonne petite camarade prétend que les violons ont barboté dans le Ruisseau de la *Pastorale!* Heureusement elle ajoute que Mme Caron a effacé cette mauvaise impression en chantant à ravir avec le mastodontesque Vergnet le grand duo de *Lohengrin*. Cette belle scène a obtenu un succès colossal; ça ne m'étonne pas. Le public y est habitué. Il y a dix ans, il aurait fait la grimace; il y a vingt ans, les clefs seraient sorties toutes seules des poches indignées. Cette chère Rose a aussi détaillé (comme par hasard) sa traditionnelle cantilène *Des présents de Gunther* de manière « à faire pâlir Mme Livitinof », assurait Jean Lorrain, toujours très russe.

Je ne vous en dis pas plus; sachez seulement que Vincent d'Indy va nous revenir, revigoré, trempé pour la défense des bons principes, et prêt, je l'espère, à présenter à M. Lamoureux des observations respec-

tueuses mais fermes, comme seul il sait les faire.



10 novembre 1889.

V

Rien, rien, rien... moins que rien!... pas l'ombre d'une nouveauté, pas même un signe qui permette d'augurer un avenir meilleur. D'un éclectisme de plus en plus furieux, M. Lamoureux associe le sublime duo de *Lohengrin* à cette immonde ouverture de *Patrie,* digne, hélas! oh! bien digne du « beau » drame emprunté par M. Sardou à certaine chronique flamande qu'il se fit traduire en belge par Wilder, sans même récompenser d'une loge pour la première ce travail *ingrat*, c'est le cas de le dire. Nourri

d'une telle moelle de canard, le public s'abêtit à vue d'œil : d'effroyables dépressions gondolent les calvities des vieux habitués. J'ai envie de rendre mon petit banc.

Où êtes-vous, vaillants hoplites, qui donniez si rudement aux grands jours de bataille? Élite du promenoir, beaux éphèbes aux candides bravoures, où êtes-vous? Le Cirque est veuf de vos phalanges... Dimanche dernier, deux seulement avaient survécu, les deux redoutés anabaptistes, Pierre de Bréville et Maurice Bagès (prière de ne pas composer Barrès). Je les vois encore, dominant de leur haute taille attristée le gâtisme environnant, tels les deux philosophes du déplorable Thomas Couture. De Bréville, l'auteur de *Sainte Rose de Lima*, l'ennemi de feu Bizet, l'amer censeur de Berlioz, le gentleman accompli que la peur d'être vulgaire (en musique, s'entend) pousse parfois à étrangler les idées aussitôt qu'elles paraissent; d'ailleurs musicien raffiné, chercheur d'har-

monies rares et précieuses, élève de César Franck (naturellement). Bagès, amateur érudit et ténorisant, qui aurait pu être, lui aussi, élève de Franck! Quant aux autres élèves de Franck ou amis des élèves de Franck, dispersés aux quatre coins du monde... à Colonne, peut-être!

S'il en est qui ont eu cette idée — et ma petite camarade me dit avoir reçu le velu Tiersot aux fauteuils d'orchestre du Châtelet — ils doivent s'en féliciter médiocrement. Non seulement leurs oreilles ont saigné aux fracas de l'*Ode triomphale...*, les malheureux! *ad angusta per Augusta*, s'écriait le docte Camille Benoît, mais ils ont ouï la *Marche funèbre* du *Crépuscule des Dieux,* traîtreusement intitulée *Mort de Siegfried* par l'astucieux Colonne, que l'on peut, décidément, regarder sans se sentir fier d'être Français. Cette exécution capitale a été souillée par des scènes de férocité regrettables. Sur un signe du bourreau, les tubas ont odieusement bru-

talisé le patient; celui-ci ayant voulu chanter quelques thèmes, il y a eu un instant de lutte cor à cor extrêmement confuse, de sorte qu'il n'a pas été possible de saisir le moment où l'on a mis les trompettes au clair. « Brünnhilde réveillée » n'a pu l'être que par le bruit; aussi son apparition dans l'orchestre a semblé, à la lettre, sans motif.

Les cuivres hésitent, vacillent; les sonorités sont mal équilibrées, les thèmes ne chantent pas. Allons, allons, Edoardo mio, un peu plus de répétitions, s. v. p.

17 novembre 1889.

VI

Monsieur le Directeur,

Vous me voyez tout épanouie. M. Lamoureux vient d'opérer ce que mon cousin le pompier (celui de la caserne du boulevard Arago) appelle un changement de front. Après des macédoines d'une fraîcheur douteuse et Duvalienne, il nous sert un véritable régal, fin et substantiel. Libre à vous de fredonner *La donna e mobile;* j'avoue que mes rancunes féminines ne tiennent pas devant deux heures de bonne musique, et j'en veux à ces messieurs du promenoir d'avoir

boudé notre concert. En fait de têtes connues, celle d'un Boucher (d'Argis) glabre pondeur de romans sales, dit-on — vous pensez bien que je ne lis pas ces choses-là — mais point de jouvenceaux élèves de Franck.

Je le sais, quelques-uns s'étaient égarés au Châtelet, où M. Colonne recevait son public, la Krauss en l'air, tout en salant avec sollicitude le prix de ses fauteuils. Elle a bien chanté, la tragique bossue, l'air de la comtesse des *Noces* en italien, accompagnée à l'italienne, hélas! Et comme elle a su interpréter l'héroïque immolation d'Alceste : *Non! ce n'est pas un sacrifice!* M. Henry Kunkelmann m'a fait observer, avec des yeux flambant de malice derrière son lorgnon, que le (et non *la*) *Trauermarsch* n'était plus intitulé : *La Mort de Siegfried*, depuis ma dernière lettre. J'ai rougi modestement. Une autre remarque, toujours de lui, c'est qu'un hautbois s'est obstiné à miauler faux pendant la fin du concert, avec une cruauté dont

Juda s'est énervé jusqu'à arrêter net son orchestre au milieu du cortège de Bacchus d'*Excelsior* (non ! de *Sylvia,* je confonds toujours!), sous ce prétexte gai que des gens osaient s'en aller pendant que tonitruaient les cuivres. J'accorde que les profanes avaient tort : ils auraient dû partir avant.

Chez nous, on échappe aux Delibes. Et M. Lamoureux a d'abord conduit l'exquise symphonie en *mi bémol* de Schumann. Robert, Robert, toi que j'aime... Ah! trop heureuse Clara Wieck! Mais tais-toi, mon cœur, tais-toi donc! Apprenez seulement que notre orchestre s'est particulièrement distingué dans les périlleux contrepoints du *maestoso*, et que trombones et trompettes ont su mener à bien leur redoutable tâche.

Puis *la Captive,* jolie, encore que ce berliozophage de Maurice Bouchor la trouve « sujet de pendule » et qu'elle nous reporte aux plus mauvais jours du romantisme. Mais ça, c'est la faute au père Hugo. Le thème en

est expressif, la couleur instrumentale charmante... Il y a bien, sous la strophe « J'aime en un lit de mousse » une petite esquisse de boléro d'un castillan un peu Jeune France. Mais quoi ! ils adoraient *Lara*, *Manfred* et *le Corsaire*, en ces temps héroïques, truculents et gobeurs !

Je voudrais, dans l'ouverture de *Tannhäuser*, correctement exécutée d'ailleurs, le mouvement un peu plus large, surtout à la fin, et que le premier thème fût posé de façon plus pleine, plus expressive, plus scandée, avec des respirations plus nettes. Le patron, qui sait fort bien l'allemand, à ce qu'a raconté Bellaigue-à-la-barbe-dorée, pourra s'assurer que Wagner a insisté sur ce point dans les *Gesammelte Schriften* (*Ueber die Aufführung des T.*). Quelle merveille que cette ouverture, et combien nos petits raffinés auraient à considérer, en la grandiose péroraison, ce que devient aux mains du génie une simple cadence parfaite !

Le *Waldweben* a charmé le public, jadis réfractaire à cette silvestre symphonie, dont le début pourrait bien dériver de l'accompagnement descriptif qui se développe sous les paroles d'Agathe : *Ob mein Ohr auch ängstlich lauscht.* Mais je l'avoue, M. Lamoureux a peut-être tort de coudre ainsi l'une à l'autre des pages qui ne se suivent pas. Et remplacer, dans ce *Waldweben,* une voix de femme par une flûte, diable!...

Tous mes compliments à l'excellent Chevillard, qui, dans la valse des *Lehrbuben,* remplit ses fonctions de Glockenspieler avec une gravité toute pontificale. Je persiste à croire que l'ouverture des *Maîtres chanteurs* est toujours dépêchée trop rapidement. Il faudrait une carrure plus ample, plus solennelle, plus ventripotente même au motif initial. Au contrepoint des trois motifs — motif de la bannière (ou de la marche), motif des maîtres, 2e motif d'amour de Walther — on a pataugé un tout petit peu. C'est que

les instrumentistes, inaccoutumés à une polyphonie aussi vivante, où les diverses mélodies doivent être mises en pleine lumière, manquent pour les deux derniers motifs, — par opposition au *staccato* du premier — d'Ausdruck et de Gehalten.

Ce sont les mots qu'employait, en cherchant deux sous pour me payer son petit banc, oui, deux sous! un honnête Mecklembourgeois, membre du *Wagnerverein* de Clichy, M. le Dr Hosenscheisser.

24 novembre 1889.

VII

Comme le sable du désert, tous, dispersés, tous, dispersés (*ter*). Oui, Monsieur le Directeur ! C'est de ces messieurs du promenoir que je parle, et pour que la douleur me fasse citer du *Prophète,* vous pouvez croire qu'elle est « immense et sans limites » comme la mer de Sélika. Ne m'objectez pas que j'ai contemplé la famille du Président ; non, c'est flatteur, c'est décoratif, mais ce n'est pas ça que mon cœur désire. Et je verse des larmes jalouses, en songeant que ma petite camarade du Châtelet — avec quel empressement

elle me l'a raconté! — a veillé, toute rose d'un pudique émoi, sur les opulentes fourrures du grand Kœchlin, sur le pardessus élégamment cintré de l'ultra-selected Pierre de Bréville, sur le manteau de Bagès aux yeux d'odalisque, et même sur le parapluie de Tiersot (en-cas dernier modèle, manche Conservatoire, monture *Ménestrel*, soie éclectique, article garanti à l'usage). Ils étaient là, tous, Chabrier, Ernst, Bordes, Le Borne, Benoît, Poujaud, Servières, Vincent d'Indy! On eût dit un bouquet de fleurs.

Pourtant, nous avons très bien, mais très bien joué l'*Héroïque*. J'avais placé au 4e rang, à gauche, le critique musical d'un grand journal du matin; il n'a interrompu son somme qu'à la fameuse entrée du cor, dans la seconde partie de l'allegro, pour dire : « Aïe! on joue faux! »

Pauvre gros homme, si vous aviez entendu gémir la clarinette dans certain trio de Vincent d'Indy (exécuté à la Société nationale

il y a deux ans, je crois) vous n'en seriez plus à souffrir d'un fragment d'accord de septième sur la dominante de *mi bémol*. — Mlle Landi a pleuré la perte d'Eurydice assez gauchement, mais l'orchestre s'est vraiment distingué dans les fragments des *Meistersinger*. Après l'ouverture, prise enfin dans un bon mouvement, je n'ai pu me retenir de crier : A la bonne heure! » Si M. Lamoureux voulait m'en croire, il monterait la symphonie de César Franck, d'une si admirable ordonnance, à part la petite redite inutile de l'exposition si lumineuse, si gravement belle. Voilà qui ramènerait ces Messieurs du promenoir.

Au Châtelet, le noble et consciencieux concerto de Lalo, avec les grands coups secs d'orchestre du *Roi d'Ys*, a plu dans son ensemble. Pour s'être risqué à déclarer le finale peut-être écourté et le premier morceau un peu Hymne russe, le critique de la *Revue du Monde où l'on s'ennuie* a reçu de

Willy, dans le dos, deux coups d'œil furibonds. J'ai cru que votre collaborateur allait saborder Camille [1]. Notez que ce barbu flavescent avait déversé ses légitimes réserves, à voix basse, dans la trompe d'Eustache d'un voisin assez éloigné de votre facétieux critique. Ah ! jeunesse, jeunesse ! Diemer, avec un trille supérieurement fignolé, a soulevé les applaudissements forcenés de Mme Colonne et l'en a remerciée par un sourire qui a découvert son clavier buccal où les dièses manquent.

Oh ! ce cruel ballet de Rubinstein ! quelle sueur d'ennui inondait tous les visages ! Le premier morceau ressemble à une danse du ventre, sans ventre ; on s'attendait pourtant à la voir exécuter par M. Legouvé, toujours casse-noisette 1830, qui se cambrait dans un fauteuil au premier rang. Mais l'académicien nous a refusé cet intermède,

[1] M. Bellaigue. (*Note de l'Éditeur.*)

et il a fallu subir un second morceau qui rappelle vaguement les couplets des postillons dans les opérettes : *Toujours en avance* (bis) rimant avec *diligence.* On a sifflé ; pas assez.

Et c'est pour ouïr ces misères que nous délaissent les beaux jeunes hommes dont les noms blasonnent mon premier paragraphe ! Je les veux pourtraicturer, ces volages, Monsieur le Directeur. Vite, leurs noms sur des morceaux de programme coupés en carrés ! je les agite dans mon bonnet rose, ma petite camarade va tirer, elle qui présente toutes les conditions d'innocence requises... Benoît, Willy, Ernst et Vincent ! Le sort a parlé.

Benoît (Camille), la seule moustache rousse du groupe, qualifiée de vieille barbe par les adolescents nouvellement intronisés. Un peu hérisson, du moins à la surface. Signe particulier : sait l'allemand, ce à quoi les Wagnériens ne nous avaient point

accoutumés ! Élève de Franck, qu'il vénère. Peu pratique, essentiellement déveinard, un tantinet gaffeur, sévère pour lui-même, ne ménage non plus personne. Tous en font cas, hors les sots, en majorité d'ailleurs. Artiste inquiet d'esthétique, de littérature et de philosophie, harmoniste calé, croit énergiquement que c'est arrivé. Conserve je ne sais quoi au Louvre, car il n'ignore point les arts du dessin et protège volontiers les Primitifs; honore de sa collaboration diverses revues, entre autres le *Guide musical*, où, sous le pseudonyme balzacien de Balthazar Claës, il a déposé aux pieds du « maître de Liége » une gerbe de métaphores dévotieuses : « Je *sens* là le triomphe inévitable du juste; j'y *respire* l'atmosphère beethovenienne » pour lesquelles un franckiste imberbe — cet âge est sans pitié — l'a surnommé le critique olfactif; versifie souvent, les jours où la musique ne rend pas. A publié deux volumes sur Richard Wagner, dont l'un

eut la bonne fortune d'être éreinté par ce Polonais plus asphyxiant que Choubersky, j'ai nommé Teodor de Wyzewa. A traduit *Faust* avec un religieux respect de la forme et du fond. Comme musicien, a peu produit, mais des œuvres consciencieuses et belles, de tendances fort élevées, entre autres *Cléopâtre* et *les Noces corinthiennes*.

De plus amples renseignements se trouveront dans un article de la *Revue Indépendante* pour la perpétration duquel il vient de remettre à Bruneau quelques notes autobiographiques dont ce fidèle ami de la vérité devra tempérer l'enthousiasme.

Willy est d'un blond clairsemé, poupin, un peu fat, de grosses lèvres de jouisseur, des yeux de myope, frais encore. A eu des succès féminins, et le laisse savoir. En musique, ne possède que des notions délicieusement vagues et s'extasie avec conscience sur des modulations qui n'existent que dans son encéphale. Soirise sous divers pseudo-

nymes, grincheusement; recherche, infatigable, sur les quais, des brochures de son jeune temps qu'il détruit avec ivresse. Grand fumiste sous le ciel bleu, travaillé par la dégradante monomanie du calembour, il dépose d'épouvantables jeux de mots le long des partitions les plus respectées. SIGNE PARTICULIER : parle espagnol (n'est ce pas, nina?), ce qui ne lui sert qu'indirectement à comprendre Wagner. Il le sait et tape son *alter ego,* Ernst, des renseignements nécessaires, lorsqu'il doit soutenir, d'aventure, quelque polémique musicale contre le Wilder d'*Art et Critique*, ou construire, dans la *Grande Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg*, un de ces articles massifs qu'il juge assez solennellement ennuyeux pour les oser signer du nom austère et polytechnicien d'Henry Gauthier-Villars.

Ernst — à vos souhaits! — est un des bons toqués du groupe. Ce qu'il a enfoncé de portes ouvertes et pourfendu de moulins

est incalculable. Très emballé, a fait deux bouquins dithyrambiques sur Berlioz et Wagner. SIGNE PARTICULIER : féru de Mozart et fanatique de Lalo. L'auteur du *Roi d'Ys* ronflerait en public, Ernst s'écrierait : « Enfin, voilà une mélodie, une vraie mélodie ! Faites-en donc autant !!! » Peu réjouissant quand il est livré à ses propres lumières, ce Chatrian de Willy-Erckmann emprunte à son copain les facéties qui pimentent parfois sa prose. Il gesticule, il contredit, il rétorque, et ses joues de baby non sevré s'empourprent.

Vincent d'Indy ! Je ne puis, sans que les battements de mon cœur s'accélèrent, revoir ce beau ténébreux à la sombre chevelure, au teint pâle, aux yeux profonds !... J'aime étrangement sa musique, dont la saveur est si particulière. Elève de Franck, il doit sans doute beaucoup à son maître — tout le premier il le reconnaît et s'en fait gloire — mais son individualité reste « très accusée »,

pour parler comme les journalistes qui, d'ailleurs, consentent depuis peu à lui reconnaître quelque talent. Simple ouvreuse, peu au courant des hiérarchies académiques, je trouve que le titre de maître, tout uniment, ne peut être refusé au musicien français qui a écrit le *Chant de la Cloche*, la trilogie instrumentale de *Wallenstein*, la *Symphonie* sur un thème populaire entendu aux montagnes de l'Ardèche, et tant de petits poèmes musicaux exquis, d'une couleur très originale, d'une facture toujours distinguée. Que d'Indy arrive à dégager plus complètement encore sa personnalité si intéressante ; qu'il se soucie un peu plus, sans rien abdiquer de ses principes, des sensations que produisent ses harmonies sur le tympan des auditeurs ; qu'il se défie des réminiscences involontaires, qui vont parfois chez lui de Wagner à Duparc; et, en vérité, je ne vois pas ce que l'on pourra trouver encore à redire. J'oubliais: le Serpent fut toujours

mauvais conseiller, même sous le transparent pseudonyme de Fafner. Ne faisons pas chanter les serpents, d'Indy mon ami, dans ce drame cévenol que tous attendent avec impatience. Et croyez que nul ne vous admire plus tendrement que l'inconnue qui signe

UNE OUVREUSE DU CIRQUE D'ÉTÉ.

1er décembre 1889.

VIII

Une fois de plus, le premier acte de la *Walküre* (la Vàlkyrie, comme écrit l'ami Wilder) a sonné au Cirque d'Été. Quel triomphe! Et comme le soleil de Bayreuth a fait pâlir le carcel de Saint-Saëns, et ton flambeau, Schoubert! (orthographe wildérienne). De ce mélancolique, on nous donna une ouverture, *Rosamonde*, aussi réjouissante qu'un discours de M. Ribot; puis ce fut le beau *Manfred* de Schoumann (Victor, votre exemple me perdra!) dont Camille Bellaigue disait un jour qu'il contient toute

la Suisse, — c'est autrement économique que les billets circulaires ; après le solo de cor anglais, Dorel, sur un signe impératif du patron, s'est levé pour saluer avec une émotion reconnaissante.

Un mot seulement de la symphonie en *la* extrêmement mineur, confectionnée par le savant compositeur d'*Henry VIII,* alors qu'il avait vingt-quatre ans à peine, — vingt-quatre ans, l'âge de Roméo, Juliette! — Après l'audition de ce travail déjà très compliqué, où l'on sent qu'un auteur très sage s'est appliqué, je ne doute plus que M. Saint-Saëns ne soit né à un âge avancé. A vingt-quatre ans, produire une œuvre si correctement ratissée, d'une élégance si académique (sèche comme un coup de trique, d'ailleurs)! Fi donc! On a bissé le *scherzo*, où bien des cheveux périrent, coupés en quatre par cet impitoyable Bourget du contrepoint. Quant au premier morceau, sans doute à cause du motif principal, pris canoniquement par les

divers instruments, il a été applaudi avec avec *bonheur* par le jouvenceau de ce nom.

Le connaissez-vous ? Proche parent de la célèbre Rosa, Bonheur a reporté sur les différentes espèces de musiciens l'intérêt qu'elle témoignait aux veaux, aux cochons. Critique amer, très schoumannophile (encore !), il a conçu pour l'infortuné Bizet une effroyable haine, et pince, sur le cadavre attristé de ce gendre d'Halévy, avec de Bréville pour danseuse, le cancan du wagnérisme irréductible.

Une amie m'a dit avoir aperçu, non loin de Bonheur, la face pileuse de Tiersot; je ne l'ai point vue, mais j'ai remarqué l'auteur d'une collection commode des jugements portés en France sur Wagner, M. Georges Servières. Ce compilateur grincheux, pointu, l'air d'une victime hargneuse, est au fond incapable de méchancetés et pourvu d'idées assez saines. Mais il a tort de laisser croire qu'il n'est pas étranger à la rédaction de ces

lettres; je le lui prouverai. Aux premières se trouvait, toujours hirsute, toujours l'air *quærens quem devoret*, inoffensif pourtant, M. Bruneau[1].

Combien plus séduisant Poujaud le Noir, dont je ne me lassais pas d'admirer (en tout bien, tout honneur) la barbe courte et soyeuse, les yeux étincelants! Franckiste et ami collectif de tous les élèves formés par le grand César, un des wagnériens les plus documentés et les plus gais que l'on puisse entendre, au promenoir, égayer un argument d'une alerte plaisanterie, fleurir une discussion technique de facéties désarmantes. Jadis, c'était fête au Châtelet quand les averses de ses lazzi pleuvaient dru sur les poses sibyllines d'Édouard (Descends d'ton trépied, hé, Colonne!) ou sur le gâtisme consterné des habitués. Bon monsieur Paul, vous avez sauvé vos amis d'eux-mêmes,

[1] Il s'agit de M. Bruneau, fils. (*Note de l'Éditeur.*)

car ces chers élèves ne sont point, tous les jours, incroyablement folâtres; et votre rire clair, vos mots cinglants, vos coq-à-l'âne irrésistibles ont éclaté comme des fanfares joyeuses dans cette forêt musicale, belle, profonde, mais parfois un peu broussailleuse.

Certains auraient désiré le *Liebeslied* pris un peu plus vite; moi je l'aurais voulu plus lent, pour y entendre plus longtemps la voix d'Engel.

Ein sel'ger Engel dort zu werden.

Ce ténor plein de conscience artistique, talentueux au possible et qui se dépense sans compter, on l'a salué d'une ovation délirante, avec trépignements à la basse. Pour Mme Brunet-Lafleur, je lui conseille vivement de liquider, comme son homonyme de la Compagnie de Panama. Qu'est devenue ta passion soudaine, ô Sieglinde, et ton désir si féminin de vengeance, et ce trans-

port d'esclave martyre que l'Amour va délivrer d'un maître exécré : « *Süsseste Rache sühnte dann Alles !* »

Notre orchestre a fort bien marché, sauf une trompette qui a joué avec une insuffisante justesse le motif de Nothung à sa première apparition. Il m'a semblé aussi qu'un flâneur de hautbois était arrivé, en carabinier des *Brigands*, au retour de l'*Erkennungsmotiv* après le monologue de Siegmund, quand Sieglinde entrebâille la porte, craintive.

M. Lamoureux a fait une grimace épouvantable aux seconds violons dans le scherzo de la symphonie de Saint-Saëns. Qu'eût-il dit en entendant, au Châtelet, un drôle de cor jouer faux maladivement, tout le long du septuor de Beethoven? Ma petite camarade, qui a le mot pour rire, m'a dit que ce cor devrait bien se munir de cresson de fontaine.

Le public de M. Colonne n'a eu garde de

protester, ayant usé toute sa vigueur à faire bisser l'air d'*Armide* que Mlle Berthe de Montalant a suffisamment chanté; c'est une grande personne, brune, potelée comme une rallonge.

8 décembre 1889

IX

Dans notre dernière séance musicale, nous avons ouï les *Adieux de Wotan*, cotonneusement phrasés par Auguez, toujours chantre plutôt que chanteur.

La sombre aventure,
Auguez,
La sombre aventure.

Ces mêmes *Adieux*, paraît-il, révélés à Willy par les chanteurs de la Monnaie brabançonne, produisirent sur ce soiriste névropathe, malgré la trahison du traduttore Wilder, des effets lacrymatoires.

Je connais un autre littérateur aussi déplorablement sensitif, c'est M. Francisque Sarcey, dont le dernier feuilleton dominical rappelait aux lecteurs du *Temps* que « nombre de braves gens — et lui tout le premier — ne peuvent entendre sans pleurer : *Bientôt l'herbe des champs croîtra...* » Mais laissons ces critiques-Wallace.

Vous pensez bien que le bon Auguez, baryton faiblard, est un peu déprimé par notre orchestre. Avec une pareille disposition des instruments, l'équilibre des sonorités est forcément instable, à l'égal de celui du budget. Puis trompettistes et trombonistes se jettent sur leurs thèmes comme s'ils n'avaient pas mangé depuis quinze jours. Fi! Et le *Feuerzauber* est si beau, exécuté comme il convient, n'en déplaise à ce titi académique de Bellaigue, qui l'a bien osé comparer à l'inflammation laborieuse d'une allumette de la Régie !

Que vous dirai-je encore? Les airs de bal-

let de Mlle Chaminade sont honorables. Le premier, *scherzettino*, sent trop le piano, le second rappelle *España*, de l'ami Chabrier, les danses hongroises et quelques chosettes encore; c'est le plus original des deux. Courage, Cécile ! Quant au concerto de Tschaïkowsky, il est ennuyeux, et ennuyeuse Mme Roger-Miclos qui le distille; je sais bien que, le sentant traîner en longueur, elle a, pour abréger, sauté une mesure; mais l'orchestre, non prévenu, a paru troublé. J'allais oublier Mme Brunet-Lafleur, toujours en beauté, qui a susurré *Rêves* — première version de certain passage de *Tristan*, au deuxième acte, *O sink hernieder, Nacht der Liebe*...

Malgré ces attractions, malgré le duo de *Béatrice et Bénédict*, accompagné pianissimo pour que Mme B.-L. pût se faire entendre, beaucoup de vides dans la salle et personne au promenoir.

Mais, à l'amphithéâtre du Châtelet, ma

chère petite amie a vu nos infidèles : d'Indy, Kœchlin, de Bréville, Ernst, Serrurier... Le bouffon de l'histoire, c'est que ces jeunes seigneurs se soupçonnaient réciproquement et assidûment d'être « l'Ouvreuse! » Oui, la seule, l'unique, votre servante, enfin ! Mais, chers enfants, vous êtes donc atteints de la folie des grandeurs? Même épilé, dear Poujaud, vous me remplaceriez difficilement; vous, mon petit Ernst, tout infantile et virginal que vous êtes, je vous vois mal en jupons; et vous, mamelu Bagès, permettez-moi d'affirmer que mon corsage est plus éloquent encore que le vôtre. Serait-ce vous, jeune Bordes, le chérubin du groupe, gentille frimousse que le rasoir ignore? A d'autres! Ou Pierre, frère de Job? ou Coquard enfin, Coquard dont les *Fils de Jahel* contiendront le *clou* de la prochaine saison musicale? Certes, Arthur en bonnet rose serait irrésistible, mais, hélas!

Le plus beau critique du *Monde*
Ne peut donner que ce qu'il a.

Après avoir suffisamment Raffistolé la rasante symphonie de Joachim, *Dans la forêt* (applaudie comme elle est jouée, sans mesure, par le public abêti de ses concerts), Colonne, toujours majestueux et circulaire, a procédé à l'ouverture de *Tannhäuser*, son archet servant de couteau de boucher. L'autre jour, à la répétition de *Shylock*, d'Indy, qui est résolument du Midi, n'a-t-il pas insinué qu'en ce drame de Wagner la musique le gênait? Ce n'est pas une raison pour que le bass-tuba d'Édouard se livre à des sonorités aussi intempérantes; pour que le clarinettiste — à la splendide phrase cythéréenne — semble cracher dans son tube; pour que les cors me fassent tant souffrir (à moi, Galopeau!); pour que Colonne, centaure, mais non sans reproches, prenne le galop vers la fin et s'emballe...

Toujours délicieusement connaisseur, le public a couvert d'applaudissements une page (??) de *Siegfried* « qui aurait dû être intéressante », selon le mot adorable du grand Kœchlin. Il aurait fallu siffler. Du Wagner ainsi désossé, charcuté, tripatouillé, c'est le triomphe du coq-à-l'âne, de la femme sans tête et du mouton à cinq pattes! Fafner-Colonne tuera *Siegfried* au lieu d'être tué par lui. Mieux vaut encore le *Waldweben* chez mon patron, et pourtant!... Cette exécution au Grand Châtelet est un meurtre juridique. Mlle de Montalant en oiseau! Je l'entendrai souvent dans mes rêves! ce n'est pas un rossignol, c'est une volaille! Consolons-nous en remarquant que sa ravissante mélodie ornithologique est, au début, presque identique à celle de Woglinde dans la première scène du *Rheingold*. Le rythme des Walkyries y apparaît fugacement: *Nun weiss'ich ihm auch das herrlichste Weib*. Enfin, ce thème peut passer avec la plus grande facilité dans le

Schlummermotiv de Brunnhilde, celui-là qui, au même moment, se déroulait en vagues sonores dans mon Cirque adoré.

Pour finir, on a dépecé le *septuor* de Beethoven avec tous les instruments réglementaires de torture, cordes, bois de justice, sans préjudice du cor du délit. La conception, digne des singes ou des Yankees, qui consiste à transporter un pastel sur une toile de panorama, et à remplacer deux violons par trente, a été naturellement acclamée par le public de mollusques, vaguement anthropomorphes, qui s'étale sur les gradins du Châtelet.

15 décembre 1889.

X

L'*Influenza* sévit sur mon cirque; si les paradisiaques hauteurs des secondes (2 fr. celles de côté, mais 3 fr. celles de face) sont toujours peuplées de mélomanes indigents et gobeurs, les places fashionables restent inoccupées. Et le fléau à la mode tourne sa rage contre nos instrumentistes eux-mêmes, qui ont paru lamentablement enrhumés; leurs instruments aussi. Ce manteau de vent, de froidure et de pluye, joli seulement en ballade, étouffe la bonne sonorité de l'orchestre.

La première au poste, convenablement nantie de programmes et du « Guide des motifs caractéristiques pour le *Wallenstein* de M. Vincent d'Indy », je me demandais, inquiète, si nos damoiseaux favoriseraient de leur présence le promenoir. O joie! dès deux heures moins le quart, voici venir Poujaud le Noir, dont l'œil jette des flammes, deux de Bréville (le troisième compte si peu!) Bagès comme un jardin fleuri, saint Roch Ernst et son compagnon fidèle Combes, Endrès sans épithètes, le caustique Henry Kerval (Kunkelmann), compositeur de valses pour la maison (d'édition) Tellier, Tiersot plus long qu'un concerto de Tschaïkowsky, Kœchlin plus long que Tiersot, et tant d'autres, que mes yeux éblouis se refuseraient à en essayer le dénombrement. Je vous signale cependant, aux loges, l'élégante lassitude de Robert Estienne de Bonnières, et l'air noble quoique enFantin du sympathique peintre Lerolle.

Mes jeunes amis venaient sans doute pour

Wallenstein, dont l'auteur se faisait festivaler à Angers, mais surtout pour la *Mort de Cléopâtre*, de mon cher Camille Benoît, une première audition chez nous. Ce fragment, que M. Besson déclarait « insipide et incolore » (mais le mastodonte de l'*Événement* ne souffre plus même la *Zaïre* de Véronge de la Nux), ce fragment est tout ce qui reste actuellement de la partition consacrée par mon fauve ami aux malheurs de la souveraine qu'un usage immodéré de l'aspic (avis aux tarifées des restaurants de nuit) conduisit à une fin prématurée. Vous n'ignorez pas que notre musicien est aussi poète : « *Par la vertu des sons enchaînés il est Mage* » ; quelque jour je livrerai à la publicité les strophes exquises, encore qu'allitérées, qu'il daigna m'adresser. Mais, dans *Cléopâtre*, il s'est contenté de prose rythmée, comme ont fait de nombreux musiciens, Massenet, Offenbach, Berlioz dans l'Élégie sur Robert Emmet, etc.

Puisque j'ai nommé Berlioz, je ne cèlerai

pas que le sujet de votre « scène dramatique », mon Camille, rappelle un peu — un peu trop — celui de la scène des *Troyens*, où Didon, extralucide, prévoit l'avenir avant de trépasser, Annibal son vengeur, puis le triomphe dernier de Rome, enfin tout Duruy.

Passons à la musique. J'ai goûté le plus vif plaisir à l'entendre, à la réentendre plutôt, car, il y a quelques jours, j'avais reçu, galamment nouée d'une faveur rose et enrichie d'une dédicace... ah ! Camille... l'œuvre transcrite pour piano par Vincent d'Indy lui-même. Je fis soudain gémir l'ivoire de mon Pleyel, dernier souvenir d'une époque plus heureuse, et, dès le début, je tressaillis d'aise à reconnaître le *Rachewahn* de la *Götterdämmerung;* vers la fin, je me laissai bercer par un doux écho du *Friedensmotiv* de *Siegfried;* un petit rappel d'harmonies tristaniennes ne me fut pas désagréable non plus. Mais pourquoi épingler toutes ces réminiscences? Il se trouve dans la *Mort de*

Cléopâtre assez d'invention personnelle pour contenter les plus difficiles, sauf Besson, Zoïle obèse.

Elle est bien de Camille, la belle phrase désolée du violoncelle, si sobrement et si expressivement harmonisée (j'aime moins la courte progression harmonique sous le *si* répété des trompettes annonçant l'approche d'Octave). Je goûte fort l'inattendu accord de neuvième majeure qui s'affirme dans le sursaut d'amour et d'orgueil de Cléopâtre : *Je sens en moi d'immortelles ardeurs*. Il y a un grand effet réalisé dans l'andante : *Terre d'Égypte*. Le motif dont le développement commence par un court passage canonique à l'octave, entre les cordes et les instruments à vent, fait aussi une forte impression, encore qu'il soit d'un caractère quelque peu « déjà vu ». La partie la plus inspirée — — vraiment belle — est l'invocation, *Dieux des formes mystérieuses*, et si quelques mesures, vers la fin, m'ont fait penser à l'*Invo-*

cation à la nature de Berlioz, ce n'est pas une critique, mais une fière louange que je crois leur adresser. Quant à la dernière phrase, sur laquelle meurt Cléopâtre, elle est toute lumineuse, soutenue par de claires et sonores harmonies. Certain doctor allemand, déjà nommé dans une précédente lettre, n'a pu se tenir de grogner près de moi : *herrlich und klangvoll! tüchtig geschaffen, Herr Benoît!*

Nous avons eu grande joie au *Wallenstein*. Et, n'en déplaise à tous les Bellaigue du monde et des Deux-Mondes, c'est une œuvre colorée et puissante. Oh! il y aurait beaucoup à redire sur l'abracadabrante signification que l'auteur prête à ses thèmes, mais rien ne m'amuse comme le triomphe du tempérament sur les théories. D'Indy, qui trouve laides et antimusicales mille et mille trouvailles de Berlioz (quand il dit *Tue!* les autres crient *Assomme!*) a commis dans le *Camp de Wallenstein* un petit fugato courant du bas-

son au bass-tuba, assurément l'une des plus laides choses, *artistiquement*, que l'on puisse entendre. Et cela est ravissant de bouffonnerie! merveilleux de gaieté picaresque! Quel bonheur d'écouter cette œuvre si jeune et si vivante, grouillante avec le *Camp*, tendre, passionnée avec *Max et Thécla*, héroïque, sublime avec la *Mort de Wallenstein*. Là, le jeune maître a trouvé des sonorités prodigieuses, d'harmonieux tonnerres dignes des plus beaux éclats de Wagner. (Batterie d'ailleurs trop forte, monsieur Lamoureux.) Les deux thèmes essentiels sont magnifiques. Lorsqu'on entend le premier, celui de l'influence des astres, avec son au-delà de mystère, sa couleur harmonique de plain-chant funèbre, et que le motif de Wallenstein y répond deux fois, comme voilé, à la clarinette-basse d'abord, au cor ensuite, on a — tant pis, je lâche le mot! — on a la sensation frissonnante des chefs-d'œuvre entrevus.

Je ne puis finir ces notes sans dire qu'une

forte blonde, Mme Fursch-Madi, a chanté les *Adieux de Didon* infiniment mieux que Mme B.-L., autrefois à l'Éden. Elle est cependant très loin encore du véritable accent. Ah! monsieur le Directeur, on n'est pas femme pour rien! J'ai pleuré de vraies larmes, dans mon coin, en écoutant cette page; cela, voyez-vous, c'est beau — mais beau à se mettre à genoux devant, surtout quand la voix, accompagnée par les altos, ramène le motif du duo d'amour.

Ah! j'oubliais! mon patron a bien conduit le *Vorspiel* de *Tristan*. Mais pourquoi n'observe-t-il jamais le *belebend* de la 38e mesure, et le *zurück-haltend* de la 44e? Pourquoi accélère-t-il au *ff* de la 62e? Il faut que cette inouïe progression reste lente, et que les gammes des violons ne soient pas escamotées. Et puis on n'entend jamais nettement le thème lorsqu'il reprend *fortissimo* (*sehr ausdrucksvoll*). Quant au Vendredi-Saint de *Parsifal*, jouer cela sans paroles, avec la cou-

4.

pure du passage *O Weh!* c'est monstrueux, littéralement monstrueux!!! Juste punition, Dorel est resté aphone en finissant la grande phrase du hautbois, en *si* majeur.

Rien de bien particulier sur le dernier concert de Colonne, consacré aux œuvres du Norwégien regardé comme le *Grieg* du relèvement musical en Scandinavie. « Grand choix de Norwège » susurrait dans l'oreille d'une rieuse aux yeux noirs le nommé Willy, ce qui ne l'empêchait pas de déclarer, tout haut, que « ces pages sentent bon comme la brise des fiords ».

Grand voyageur, vous connaissez surtout le fiord du Mont-Valérien.

UNE OUVREUSE DU CIRQUE D'ÉTÉ.

P. S. — Pour cette fois, je ne signalerai pas, dans *Wallenstein*, l'abominable couac du trombone...

Télégramme de la Société nationale.

Grieg, Norwégien craintif, pas venu malgré promesse, influenzé par Colonne, s'opposant à l'exhibition de son compositeur sur autre estrade que celle Châtelet. — Krauss exquise, acclamée dans romances Grieg sur paroles allemandes, qu'elle prononce merveilleusement; gens instruits ont pris cela pour du norwégien. — *Adagio* et *scherzo* d'Anselme Vinée pour quatuor à cordes, inénarrablement ennuyeux. — Délicieuse *Élégie* de Fauré, magnifiquement exécutée par violoncelliste Liégeois. – Musique grêle de Vidal, sur vers de Bouchor d'un mysticisme joliet : *Loin de toi je vais songeant, A tes pieds plus blancs que neige, Dans leurs fins souliers d'argent*, vulgairement chantée par Piroïa. — Six très petites *Pièces* de Vincent d'Indy, fort bien jouées par auteur, où se retrouve goguenardise à froid de wagnérien méridional, fertile en fumisteries ingénieuses, z. B.

le sermon du capucin de *Wallenstein*, le discours de maître Dietrich Leerschwulst dans la *Cloche;* u. s. w. César Franck donnait le bras à Krauss. — On a décoré Maurice Bouchor.

22 décembre 1889.

XI

Såkerhets Tändstickor! Du pays de Séraphita voici venir Edward, et j'ai couru entendre au Châtelet, pour mes étrennes, ce dernier Grieg de la musique scandinave, car mon patron montait *Relâche* avec un soin qu'il devrait consacrer à reprendre la Symphonie avec chœurs. Colonne a exhibé l'artiste lui-même, un petit blondasse chevelu, crasseux, falot, moins extraordinaire pourtant que sa « dame » installée au premier rang du balcon et qui exhibait une croix pectorale (contre l'influenza sans doute) de

première grandeur, somptueuse, épiscopale et mystique au delà de toute expression. Je croyais relire le *Rêve* de M. Zola.

Belle salle, d'ailleurs, où scintillaient ces messieurs du promenoir, à qui *Carolus hæc otia fecit*, comme dirait l'humaniste Benoît; presque tous étaient là, d'Indy au sourire amène, simple et affable malgré le succès foudroyant obtenu la veille par ses *Pièces pour piano* à la Nationale (de Bréville lui tournait les pages avec une émotion attentive de néophyte servant la messe aux Catacombes); à ses côtés, Bagès dit la Rose-de-Saron, le grincheux Tiersot, Bellaigue encore souffrant d'un *Adagio* de Vinée subi samedi soir salle Pleyel, Georges Hüe, explorateur qui visite des pays où la musique de *Rübezahl* ne pénètre pas encore, Ernst dont un irrespectueux coryza empâtait les traits si purs, Poujaud, baptisé désormais le Prince Noir (ou le Prince-sans-rire); et, dominant de sa face épanouie les flaccidités des vieux abon-

nés épandus sur les fauteuils, Fernand! ce qui démontre une fois de plus la véracité du proverbe : « Dans le royaume des aveugles, les Le Borne sont rois. »

Je m'en voudrais d'oublier l'immense Lazzari — telle une dixième majeure — compositeur délicat, aux goûts classiques, un peu pessimiste quand il juge ses jeunes confrères; abandonne peu à peu ses redingotes à sous-pieds d'autrefois, auprès desquelles celles de Déroulède semblaient des *smoking-jackett*. Représentant à Paris du Wagnerverein (cotisation annuelle, 5 fr.).

L'ouverture de *Coriolan*, cette incomparable merveille, n'a pas marché sans quelques accrocs; non plus que les fragments de la *Symphonie inachevée* de Schubert, dont le premier surtout est remarquable. Quant à la *Danse macabre*, la roublardise m'en plaît (oh! ces notes pincées par la harpe et soutenues par le cor, au début!) Colonne agitait des bras de langouste épileptique : il l'a menée

d'un train! *zig et zig et zag!...* mais d'un train à croire qu'il avait au derrière le féroce Henri Deloncle, surnommé « le Texte », qu'il essaya vainement jadis d'amadouer par l'offre d'une première loge, sans réussir à lui faire quitter les hauteurs d'où il projetait dans la salle des lazzi à la panclastite. En cette chorégraphie mortuaire, Rémy s'est médiocrement distingué. Au *bis*, surtout, il a grincé le thème aussi faux qu'on peut le souhaiter.

Revenons à Grieg! Sa musique n'est décidément pas drôle; détestable son *Bergliot* (sujet puisé par Bjœrson dans une « Saga » de Harold Haardrade, comme chacun sait) et son incohérent *concerto* pianoté par un professeur au nom horticultural[1] — qui aurait pu, sans soulever de protestations, se faire remplacer comme la veille, rue Rochechouart, par Diémer. *Peer Gynt* vaut beaucoup mieux,

[1] Nous croyons savoir qu'il s'agit ici de M. de Greef. (*Note de l'Éditeur.*)

surtout la danse de cette jolie coquine d'Anitra, qui vole Peer, suivant le conseil de l'Apôtre : « Il faut dépouiller le vieil homme. » Armand Gouzien, adipeux et paterne, écoutait avec des dodelinements de tête et des gloussements de Tétrarque émoustillé ce petit morceau d'une grâce serpentine, où les altos répondent aux premiers violons, tandis que les seconds violons accompagnent *pizzicato,* et qu'une phrase de violoncelle ronronne par là-dessous, suffisamment languide. C'est adroit, et si Grieg n'est pas un maître, Dieu non! comme le proclament certains gobeurs, c'est du moins un petit-maître.

Puisque l'année commence, formons des vœux ; c'est moins cher que d'envoyer des marrons glacés. Souhaitons aux chefs d'orchestre de tourner moins délibérément aux montreurs d'ours, d'afficher des instincts moins israélites, et de bafouiller plus rarement dans l'exécution du Wagner; aux musiciens, de faire moins de bruit et de trouver

plus de motifs; aux critiques, d'être moins ignares... Et je reviens à mon patron; il a joué l'autre jour la musique des élèves de Franck, — c'est bien. Daignerait-il maintenant faire cesser un scandale qui n'a pas de nom, et se rappeler que Franck lui-même existe?

29 décembre 1889.

XII

Monsieur le Directeur,

Les vacances me portent à la mélancolie. Nos concerts me manquent. Le moustachu van Waefelghem laisse reposer son alto ; le violon de Houfflack se tait ; des araignées tissent leur toile dans le tuba du bon Joseph. Et je n'ai même plus de Châtelet pour distraire mes ennuis ! Par bonheur, ma petite camarade est venue me relancer chez moi : entre deux tasses de thé, nous échangeons nos souvenirs.

Souvenirs de l'Éden-Théâtre et du Châ-

teau-d'Eau, souvenirs des temps héroïques où l'habitude du succès n'avait pas encore achevé de corrompre les ultimes moelles des chefs d'orchestre ! Que de figures aperçues jadis, et, jusqu'à la saison dernière, que je cherche en vain maintenant au promenoir de mon Cirque !

Voici Gedalge, compositeur bénin et crampon, dont on joua quelques vagues mélodies au Théâtre-Libre et qui se fit expulser certain jour du Château-d'Eau pour avoir protesté contre les mouvements adoptés par mon patron dans la Symphonie en *la*. Voici Husson, autre musicien, aux athlétiques carrures, infernalement pavé de bonnes intentions. Et des littérateurs : Stéphane Mallarmé, poète abscons, institué mage, total, aux multitudes animalement processionnantes derrière. A la ville, professeur d'anglais, apprit d'ailleurs cette langue en la longue fréquentation des élèves à qui il était censé l'enseigner, certes ! Ce pauvre Villiers

de l'Isle-Adam, esprit altier, cœur large, noblement isolé par ses ferveurs comme par ses ironies... Je le vois encore, si M. Rodolphe Darzens veut bien me permettre de parler de lui, je le vois encore avec son œil bleuâtre, si profond, ses cheveux argentés déjà, lorsqu'il écoutait, à l'Éden, dans quelque coin obscur du promenoir, une symphonie de Beethoven ou une page de Wagner. Teodor de Wyzewa, alors caudataire de Mallarmé, rédigeait la critique des livres à la *Revue indépendante,* où ce petit Sarcey de la décadence démolissait Leconte de Lisle et exaltait Henry de Pène. Ce Slave insinuant s'est guindé jusqu'à la *Revue des Deux-Mondes,* où il est en passe de devenir le Bellaigue des Primitifs allemands.

Il travaille, il publie et ne mériterait plus aujourd'hui ce surnom d'oblomoviste [1] montmartrais qui le chagrine si fort.

[1] Oblomov, personnage versatile et sans volonté du roman de Gontcharov, publié en 1858-59 dans

Voici Édouard Dujardin, dit *la Vierge du Roc ardent,* en qui fleurit certain jour un traducteur du *Rheingold,* traducteur mort jeune, à l'approche d'un huissier dont le menaça le peu libéral Wilder : « Poigne la fluente, humide glisse, maudite mouille, lèche-marche ! » Telles furent ses dernières paroles. Pourtant je n'oublierai pas tes costumes, ineffable Édouard, tes gilets de velours parfois azurés, plus souvent rouge-cerise, et gemmés de boutons d'or ; ce pantalon gris-perle, à pont, que, lors de la première de la

les *Annales de la Patrie* et dont le premier tome fut traduit en français par de vagues Charles Deulincs à une époque où le vicomte en Melchior n'avait pas encore introduit la vogue des romans russes. A la dernière page de ce tome I, le sympathique quand même Oblomov, qui s'était réveillé à la première, se décide enfin à sortir du lit. Dans sa matinée, de successifs visiteurs, ses amis, lui ont imposé une demi-douzaine de plans de vie ou, au moins, de journée. Mais il faudrait qu'il fût levé.

Seconde partie non traduite : une Olga lui donne du montant. (*Note de l'Éditeur.*)

Walküre, lorgnait le Tout-Bruxelles, attentif non plus que ce complet, comment dire cela, monsieur le Directeur ? inconvenance d'oie, si vous voulez, qui horrifia M. Charles Lamoureux à l'unique représentation de *Lohengrin*...

Qui mentionnerai-je encore parmi les absents, ou plutôt les intermittents ? Alphonse Benoît, mussé à Reyssouze, par Pont-de-Vaux (Ain). Élève de Franck, il fuit Paris et goûte en sybarite les douceurs de la vie rurale. Parfois, aux longs soirs d'hiver, pour charmer les loisirs de la veillée, il jette négligemment sur le papier une fugue à trois sujets, ou l'un de ces canons *à l'écrevisse* où se complurent les contrapuntistes du vieux temps. Mais son cœur est resté parmi nous, auprès de sa Gabrielle chérie, de sa Krauss adorée ! Reviens donner le signal des bravos, jeune enthousiaste, après l'inévitable *Roi des Aulnes,* ou, comme tu fis en un jour d'éréthisme artistique, t'élancer, ivre d'en-

thousiasme, pareil au génie de la Bastille, mais combien plus moderne ! sur le marchepied du sapin que remplissait ton ange.

Je ne puis oublier le trio furieusement barbu des Bonnier ; l'un est médecin, le second conchyliologue, le troisième archiviste-paléographe — c'est le plus dangereux. Jadis habitués des Concerts, les trois frères ont juré de n'y plus reparaître depuis qu'on y joue tant de Wagner. Pour eux, toute exécution est profanation. Le n° 3 n'est pas un wagnérien exagéré, ni même le plus wagnérien de tous les wagnériens : c'est LE WAGNÉRIEN ; Wagner lui appartient, et malheur à qui ose se risquer dans le domaine que s'est réservé cet inquiétant paléographe. Pour lui, Colonne et Lamoureux sont de grands coupables ; les élèves de Franck, des criminels ; Hans de Wollzogen a étudié sans doute les motifs, mais sans sortir du « courant inférieur de signification » ; St. Chamberlain connaît bien certaines choses, mais

il s'attache trop à « la matérialité des faits ». Il n'y a guère, à l'en croire, que Mme Wagner ; « encore n'y comprend-elle rien », comme toutes les femmes, *cosima fan tutte*. D'ailleurs, il divise les wagnériens en trois classes ; les « Idiots », *id est* Adolphe Jullien, Wilder, tous ou peu s'en faut ; les « Sympathiques », réduits à Fourcaud, Ernst et Camille Benoît ; les « Vrais », qui sont Un. Or, si on lui ajoute son cofanatique Pierre, ils composent à eux deux un wagnérien fort érudit, qui a fini par savoir l'allemand et la musique, et qui, sur plus d'un point, en remontrerait à nos critiques en place, je dis aux plus compétents. Ces deux socialistes — ils sont socialistes ! — ont le mérite capital de ne parler que de ce qu'ils connaissent. Des originaux ! vous dis-je.

5 janvier 1890.

XIII

C'est ma chère petite camarade du Châtelet, monsieur le Directeur, qui est le véritable auteur de la présente, car, personnellement, je n'ai pas grand'chose à vous dire. Pas gai, le Cirque, avec cette abominable ouverture du *Ruy-Blas* pour lequel mon patron a les yeux de la reine d'Espagne, dans le drame Victor-hugrotesque. En cette inavouable production, l'une des plus bêtes de Mendelssohn — aussi Bartholdi ce jour-là que le pénible sculpteur de ce nom — les motifs des cordes sont d'une exaspérante

niaiserie, que les cuivres, pourtant énergiques, ne couvrent pas complètement; je vous signale surtout une entrée de violoncelle à faire aboyer un chien de porcelaine. Et pourtant, Charles fait à ce professeur à lunettes de Mendelssohn une cour aussi posthume qu'inutile. Ah! monsieur Lamoureux, pourquoi partager sur ce piétiste odieux les idées enthousiastes de Bellaigue! n'était-ce pas assez d'emprunter à ce littérateur élégant les opinions impertinentes qu'il professe sur mon pauvre César Franck!

En ce moment, Édouard distance Charles de vingt longueurs sur le turf wagnérien. Trop roublard pour ne pas profiter de l'occasion, Colonne laisse Lamoureux enlisé dans les œuvres complètes de Mendelssohn et s'écrie: « A moi, *Siegfried* et *Rheingold*! » Il dit, accapare Engel et Auguez, place de petits programmes sur les fauteuils d'orchestre. Qu'importent les hideurs de son exécution? L'effet moral n'en est pas moins produit,

l'attitude prise, l'élan donné. On m'a dit qu'autrefois le patron passait pour un oseur : aujourd'hui encore, il est bien au-dessus d'Édouard comme chef d'orchestre ; mais son audace a sombré sous les sifflets payés des ligueulards patriotes massés devant l'Éden le soir de la première de *Lohengrin*. Et Colonne va de l'avant. Nous ne sommes pas au bout de nos surprises !

Était-ce remords ? inquiétude ? Mais M. Lamoureux n'a pas conduit avec l'impeccabilité qu'on admirait jadis la *Fantastique,* dont le premier morceau, avec ses abracadabrances harmoniques, semblait horripiler le jeune Basque Bordes qui, pourtant, est encore « à l'âge heureux où sans effort on l'aime », comme on chante dans *Armide* ou ailleurs. Dans la « Scène de bal » il a fait partir un hautbois une mesure trop tôt. Et dans la *Chevauchée,* horreur ! deux trombones impatients n'ont pu attendre leur tour pour mugir. Gedalge en a pâli, Gedalge, le doux

raseur, qui vient de finir un opéra-comique « pour se donner de la légèreté », à ce qu'il assure ; d'Indy a frissonné — il trônait dans une loge, dédaigneux de notre promenoir ! – Leroux et sa femme ont souri en regardant Diémer, Pfeiffer a tourmenté sa barbe sombre et le fossile Dancla n'a rien entendu. Je pourrais signaler encore que les cloches du *Dies iræ* s'accordent aussi mal que les participes passés dans les lettres de Mlle Tessandier. Parlons plutôt du Châtelet.

Là, belle salle : insoucieux de la haine de mon patron qui ne lui pardonnera jamais de s'être fait (à Aix) festivaler par Édouard, Lalo écoutait la gracieuse sérénade de *Namouna,* au deuxième rang du balcon. L'affreux Joncières se signalait à l'admiration des foules par une extraordinaire cravate bleu de Prusse. (Qu'est devenu ce patriotisme jaloux, si prompt à s'effaroucher jadis quand on parlait de jouer Wagner ?) Il buvait du lait, tandis qu'on débitait l'an-

dante de sa *Symphonie romantique*, interminable macaroni musical (!) que les plus robustes estomacs rejettent avec dégoût, ce pauvre Victorin, ce Ludger plutôt.

Car il s'appelle Ludger Rossignol ; mais, comprenant que, signées de ce nom gazouilleur, ses inspirations falotes feraient rire, il s'affubla du pseudonyme de Victorin Joncières. Comme Wilder, il fut autrefois modérément enthousiaste de Wagner ; actuellement, pourvu qu'il ne soit pas question de représenter *Lohengrin*, il brûle sur l'autel de Bayreuth, en ses ardeurs de néophyte sicambre, tout ce qu'il adora jadis, y compris l'*Enfance du Christ* « dont la trame est pauvre », assure-t-il.

Cet essoufflé qui morigène Berlioz commit deux actes qu'il parvint à faire gaillardement reconduire par le public de l'Opéra, pourtant d'une indulgence comateuse. *La Reine Berthe* — dont le livret évoque les temps reculés « où la Gaule, pays humide et

paludéen, était plus propre aux ébats des canards sauvages qu'au jeu régulier de nos libres institutions » (Augustin Thierry), — *la Reine Berthe* ne tarda pas à filer, et la musique donne assez bien l'idée d'une époque rocailleuse où la loi du plus Faure était trop souvent la meilleure.

Joncières signe Jennius les informations théâtrales de la *Liberté*, rédigées avec cet insouci de la forme qui lui ont valu, chez les bons esprits, le surnom de Jennius l'ouvrière. Bêcheur assidu, il se soulage en critiques sans pitié, les soirs de première, des courtoisies gourmées auxquelles son feuilleton doit s'astreindre. Il faut pourtant savoir lui reconnaître certaine indépendance, méritoire en ces temps de veules camaraderies ; on l'a vu tenir tête, courageusement, à l'unanimité de ses confrères en critique, et défendre contre eux, au besoin, telle œuvre qu'ils s'accordaient à juger détestable, par exemple le *Chevalier Jean*.

Dans la salle, bon nombre de têtes connues: je nommerai Willy, facétieux et décoratif; puis Kœchlin aux cheveux fugitifs, moulé dans un superbe pantalon à carreaux bleus et noirs, puis Ernst épanoui, puis Servières renfrogné, puis Halays, — encore un qui opère aux *Débats* — puis Tiersot, que j'aime depuis qu'il est attaqué par ce pachyderme mal élevé dont les excrétions musicales emplissent les bas-fonds du *Temps*. A l'extrême droite des fauteuils de balcon, Massiac aux cheveux plats (c'est sa seule ressemblance avec Napoléon) prend des notes sur cette musique « touffue, aux extraordinaires combinaisons ». Le fait est que, pour rester 136 mesures seulement dans le même ton, il faut être un modulant « extraordinaire ». J'aime mieux encore l'esthète qui parle dans la *Bataille* d' « œuvre confuse d'harmonie imitative ». Mais laissons ces seigneurs.

Un pianisticule de seize ans, joli à croquer,

répondant au nom macabre de Delafosse, est venu jouer l'admirable *Concertstück* de Weber. Musique chevaleresque, plus jeune, après soixante années, que notre aimable jouvenceau lui-même ! Et pourtant, tout adolescent qu'il paraisse, le doux et fin Charles Bordes aurait l'air un peu marqué à côté de cet éphèbe à la chevelure ondoyante ;

[ches,
Une espèce d'enfant, au teint rose, aux mains blan-
Que nos wagnériens dont l'ulster bat les hanches
Prirent pour une fille habillée en garçon...

Arrivons à *Rheingold*. Comment en un plomb vil cet or s'est-il changé ? Voyons, Édouard, je ne vous veux pas tant de mal que ça. Mais, pour l'amour de Cantié, soignez vos instruments à vent. C'est cacophonique parfois, confus presque toujours ; rien ne sort, les couacs abondent. Déjà vous avez fait souffrir ma petite camarade dans l'andante de la *Symphonie en* ut *mineur :* vos violoncelles, aux variations, ne s'entendaient

guère ; le beau thème féminin a été mal dit par vos bois. J'ajouterai que vos timbales sonnent trop dur. Je sais bien que votre public de calicots échauffés n'est pas très difficile, et que, pour peu que vous ameniez vos instrumentistes à frapper le dernier accord bien ensemble — ce à quoi vous excellez positivement — les galeries se livrent aux transports de l'admiration la plus désordonnée. Mais les exubérances de ces enthousiasmes jobards devraient-elles vous suffire ?

Pour préciser, il faut que je note la faiblesse des bassons, et — *similia similibus* — les hésitations vocales du bon Auguez, toujours bénisseur, même en Alberich ; ensuite nous dirons l'exécution approximative des traits de violon, l'incertitude des cors, même lorsqu'ils donnent ensemble ; le ratage de la phrase libidineusement sentimentale (pendant la poursuite) qui précède le retour en *mi bémol* de la mélodie de Woglinde : et puis les mouvements à la six-quatre-deux,

les crescendos escamotés... Cette grande brune de Montalant ressemble moins à une *Rheintochter* qu'à un bateau sous-marin. Du *mi* au *la* au-dessus des lignes, la justesse de ses notes élevées laisse un peu à désirer, mais elle paraît convaincue; c'est quelque chose. (Te rappelles-tu, Berthe, nos bonnes parties de rire chez la fleuriste du passage Chausson?) Mlle Delorn est une Welgunde assez grêle, douée d'une jolie petite voix blanche, habillée d'une jolie petite robe rose; Mlle de Clercq, blonde, appétissante, fredonne d'une assez agréable manière. Pendant le prélude, aux galeries supérieures (?) quelques idiots ont fait du bruit. La faute en est aux cors dont les bafouillages pâteux « ont failli mettre le public en gaieté », selon l'expression centre gauche et modérée du *Debatter* Kœchlin.

12 janvier 1890.

SOCIÉTÉ NATIONALE

Notes télégraphiques. — Bon quatuor de Vincent; n'ajoutera rien à sa réputation, joli tout de même; surtout le finale qu'on ne saurait qualifier d'Indyfférent. — Pas trouvé capiteuses les mélodies de Marty, ton élève! ô Massenet! — Succès pour de Bréville dont *Hymne à Vénus* (hé! hé! Pierre!) dans un mode on ne peut plus phrygien, mais nullement rephrygiérant, fut chanté par deux demoiselles assez en voix. — Morceau de résistance, le quintette de Castillon, œuvre de jeunesse, plus riche d'idées et de style que les œuvres très vieilles de moult jeunes.

XIV

Monsieur le Directeur,

Non, je ne peux plus, je ne peux plus; Dieu m'est témoin que j'ai toujours fait l'impossible pour prendre seule contre presque tous la défense du Patron. Sa brusquerie, je l'appelais passion artistique; quand il s'obstinait à nous emmendelssohner, laissant l'Or du Rhin étinceler dans la maison qui est au coin du quai de la Mégisserie, je me rejetais sur la précision et la sûreté de ce capellmeister « rallié ». Mais après son sabotage de

l'ouverture d'*Egmont*, j'y renonce, je ne peux plus!

Ainsi rugissait, loin des oreilles chatouilleuses de Lamoureux, « un qui veut se détacher » (comme disait le prédécesseur de Boulanger à Jersey), un ex-fervent dont les exaspérations m'ont amusée et que je ne nommerai point, moi qu'on accuse d'indiscrétion.

Il est un peu vrai que cet infortuné *Egmont* a trouvé un second duc d'Albe dans le patron qui, d'un geste circulaire et mou, battait la mesure comme une mayonnaise. Aussi les traits bavochaient, les attaques des violons effrangées me couvraient de honte, et je froissais mes programmes, fiévreusement, en écoutant nasiller ce grêle et piteux hautbois... Pauvre Aderer, vous qui étiez venu faire connaissance avec la musique destinée à « soutenir » votre crépusculaire adaptation d'*Egmont* — la Gœthedämmerung — ne vous imaginez pas l'avoir entendue;

c'est sa caricature que l'on vous a servie, et Porel lui-même pourrait vous apprendre que l'orchestre a raté, mais là complètement, l'explosion finale en *fa* majeur. Car il était là, Porel, mélomane avantageux, mais parfouru cependant de distinguer un *fa* dièse d'un *sol* bémol, sur le piano [1].

Beaucoup mieux exécutée la *Rapsodie cambodgienne* — résultat inattendu de l'expansion coloniale dans l'Extrême-Orient — qu'écoutaient avec recueillement trois Cambodgiens (dont une Cambodgienne) déguisés à la française, et Tiersot qui n'aime plus que les mélodies populaires de l'autre hémisphère. Elle m'a semblé très réussie, avec ses rythmes intéressants, l'ingénieux groupement de ses sonorités, et la remarquable entente des timbres, cette originale fantaisie indo-chinoise — parfois un peu enflée, peut-être, en

[1] Nous nous empressons de proclamer que, depuis que cette lettre a été écrite, M. Lamoureux s'est ressaisi... et que les exécutions d'*Egmont* à l'Odéon n'ont rien laissé à désirer. (*Note de l'Éditeur.*)

ce qui concerne l'instrumentation — où le premier thème de l'*allegro* est d'un pittoresque bien amusant. Jane m'a signalé d'un air ravi le dernier accord, non pas un de ces vulgaires accords parfaits — comme on n'en voit plus qu'à la Chambre — aujourd'hui démodés, mais un délicieux accord dissonant de septième dominante qui prouve que les compositeurs cambodgiens étudient les *Mélodies populaires de la Grèce* avec fruit. J'imagine que jeudi, à 4 heures pour le quart, les gens du monde qui se pressent au Conservatoire (les élèves n'y vont jamais) pour écouter la parole familière, parfois éloquente à force de conviction, de Bourgault-Ducoudray, ne ménageront pas les applaudissements à leur brave professeur d'Histoire de la musique.

J'avoue ne pas béer d'admiration devant *la Fantastique*. Certes, il a fallu un toupet gigantesque, une impudence géniale, pour lancer ce pétard colossal en des jours où régnait Boïeldieu. Je l'accorde, cette *Sym-*

phonie déconcertante sue le génie de la première à la dernière note, même dans les plus exécrables passages. Mais que de longueurs douloureuses, que d'énormes vulgarités, que d'harmonies désagréables, laides, irritantes! Que de raseries romantiques! Quelle salade de bals, de prairies, d'échafauds, de sorcières! Cela serait intolérable sans les trouvailles, l'éclat furieux de la *Marche au supplice,* les facéties goyatesques du sabbat, et huit mesures par-ci, et seize mesure par-là, et un frémissement d'alto, une plainte de hautbois, une note de cor, le je ne sais quoi enfin que Berlioz a toujours eu. Je concède aussi que l'idée de faire traverser toute l'œuvre au *leitmotiv* de la personne aimée est une de ces conceptions neuves et fécondes, réservées aux seuls artistes de grande race, aux maîtres. Reconnaissons pourtant que notre cher patron, dans l'œuvre de Berlioz, pouvait singulièrement mieux choisir! Reconnaissons aussi qu'il pourrait jouer moins vite

la scène du Bal, sans cette sécheresse qui fait songer au piano de Diémer.

Aurais-je oublié d'allumer ma lanterne? Il faut dire bien vite, pour la gouverne de mes galants lecteurs, que j'ai reçu une lettre d'un de ces messieurs du promenoir. Il dit n'avoir pour but que « la gloire du Patron »... Ah! je te reconnais là, néfaste influence d'Alfred, toujours « sympathique », et gobeur comme pas un, éperdu de bonne volonté, ruisselant de confiance, plus naïf, plus candide mille fois que la plus naïve d'entre nous! Félicitez-vous, tous, de l'*Enchantement du Vendredi-Saint* — sans paroles!!! Le dieu des Wagnériens lâchera sur vous les Bonnier de sa colère, car oncques ne vis plus cynique attentat contre une alme, une inclyte partition! Félicitez-vous, Paul [1], Alfred [2], Emmanuel [3] aussi sans doute, et Camille [4] avec,

[1] M. Poujaud. (*Note de l'Éditeur.*)
[2] M. Ernst. (*Note de l'Éditeur.*)
[3] M. Chabrier. (*Note de l'Éditeur.*)
[4] M. Benoît. (*Note de l'Éditeur.*)

n'est-ce pas? du premier acte de *Tristan*, cette sublime œuvre dramatique, laquelle, au concert (ce n'est d'ailleurs pas la faute du patron) est bien la chose la plus rasante qui soit.

Mais puisque vous avez la foi solide, tâchez aussi d'avoir le bras long : unissez vos efforts, beaux jeunes gens, pour décider notre seigneur et maître à convoquer au plus vite Mme Materna, et à nous donner *la Mort d'Isolde* ou la dernière scène du *Crépuscule des Dieux*. Je serai la première à m'en réjouir, et crierai, plus fort encore que l'autre jour : « A la bonne heure! »

NOUVELLES DU CHATELET : Outre une sauvage exécution de *Rheingold*, ma petite camarade a écouté avec joie deux morceaux de Bach. Édouard, cédant aux lamentations de G. Remy, a mis au programme une jolie Gavotte du vieux Sébastien, et la magnifique *Sarabande*, si mélodique, si expressive! Notre

Guillaume s'est distingué, à la satisfaction générale. On m'apporte quelques noms d'auditeurs, Coquard, Lazzari, Bonheur, Diémer, Georges Hüe, le peintre Azambre [1], qui prépare de la *Musique de chambre* pour le Salon et vient chercher dans le public des têtes d'expression!

[1] Élève de MM. Bouguereau et T. Robert-Fleury.
(*Note de l'Éditeur.*)

19 janvier 1890.

XV

Belle, très belle exécution : M. Lamoureux a joué la symphonie en *ut mineur* du cher Ludwig ainsi qu'aux plus beaux jours. Grand et légitime succès.

Agacées par la température énervante, les chanterelles claquaient l'une après l'autre, si bien que le prélude de *Lohengrin* s'est terminé par un solo de violon, effet que Wagner n'avait pas prévu et dont le patron semblait modérément réjoui.

Peu de têtes connues ; aux fauteuils Georges Hüe, somnolent, à ce qu'il m'a semblé ;

le beau Marsick, aux cheveux éperdus ; Hermann, autre violoniste moins beau ; bébé Pierné et son menin Leduc. Leroux exhibait au parquet sa belle tête de prix de Rome. Et, seuls au promenoir, Tiersot mélancolique, et Willy, goguenard, Willy dont la boutonnière était chargée d'une rosette polychrome, grosse comme une bouée, qui sied merveilleusement à son genre de beauté.

N'oublions pas Lascoux, le plus charmant des juges d'instruction quand il ne parle pas musique — malheureusement il ne parle jamais d'autre chose — qui détient un lot formidable de : *Notes pour servir à l'histoire de Richard Wagner*, où revient périodiquement cette phrase qu'il répète avec amour : « Et ce génie, alors, m'invita à déjeuner. »

En somme, ils sont un tantinet monotones, nos concerts, et me laissent le loisir de rêver à mon aise — surtout pendant l'ouverture de *Ruy Blas*, comme l'insinue Jane — tout en offrant des programmes à nos sveltes jeunes

gens. Et toujours ma songerie se reporte vers nos gloires disparues, vers ces visiteurs charmants, trop avares de leur présence; où est le petit père Fauré, exquis orfèvre de mélodies précieuses (un de ceux qui nous consolent du Godard)?... Je me souviens toujours de certain soir où mon gracieux ami Bagès chanta le *Cimetière* de ce musicien discret et profond, avec une voix ravisante et dans un sentiment très juste — et d'un autre soir où il détailla le *Clair de lune,* du même, de façon à en faire valoir toute la douceur mélodique, si bien congruente aux vers délicieux de Paul Verlaine!

Où es-tu, toi, Henri Deloncle, au faciès napoléonien, plus érudit que Camille Benoît lui-même, plus fumiste encore que Poujaud plus fertile en calembours que Willy? Exploites-tu des mines de flanelle irrétrécissable aux rives de la Plata, ou ponds-tu des Premiers-Paris dans les journaux, ou des articles anglais — *all right!* — au *Galignani's*

Messenger? Tour à tour chartiste, voyageur en patriotisme, providence des sociétés de tir, manteau bleu des gymnastes, perforateur de tunnels en Norwège, rimeur de drames moyen âge, d'opéras nègres, de comédies interplanétaires, où es-tu maintenant? De temps en temps, tu apparais sur le boulevard, et aussitôt tu rentres dans le mystère. Où sont-elles, les joyeuses années où tu confondis Paul Meyer, à l'École des Chartes, sur une question dont tu ne savais pas le premier mot? Et celles où tu étais l'astre de *la Nouvelle Gaule* (au grand dam de l'antiseptique Charles de Larivière), et la gloire des *Hydropathes*, en d'épiques séances, que Goudeau terminait périodiquement par ces paroles : « Voici minuit, l'heure des crimes; c'est l'instant de nous y rendre...! » Où cette pièce inouïe que tu composas sur les *Nibelungen?* Attila y évoquait un élève de l'École normale en son bocal d'esprit-de-vin, et prévoyait, dans un esclaffement, les rimes

du vicomte Henri de Bornier?... Qui dira les grandes batailles chez Pasdeloup et Colonne, quand tu rugissais l'hosannah wagnérien, quand tu conspuais les chanteurs irrespectueux du texte et les chefs d'orchestre délictueux, et foudroyais du regard les cipaux médusés?... ces heures où tu traitais d'eunuques d'honnêtes pères de famille, coupables seulement d'avoir sifflé le *Walkürenritt*, et dardais des flèches de papier sur les abonnés des fauteuils? Hélas! combien de petits jeunes gens aujourd'hui se posent en régents des concerts, en rois des galeries, en gardes du corps de Wagner, qui ont attendu le succès pour opérer, et qui n'eurent ni ton audace, ni ta verve, ni ton esprit!

Pourquoi ne vous entretiendrais-je pas de Jacques Blanche, peintre rempli d'astuce, moins original peut-être que roublard en sa naïveté pseudo-primitive et ses imitations de Boldini, et qui se dissimule à peine, lorsqu'il saisit la plume du conteur, sous le pseudonyme

transparent de James White? Je préfère vous nommer Gaupillat, violoniste tenace; si vous l'interrogez sur la *Götterdämmerung,* il vous répondra infailliblement : « Ah! il y a là dedans un trait de violon rudement difficile! » Mentionnons Jacques Froissard : il descend en droite ligne d'un chroniqueur assez connu, et goûte volontiers Wagner, mais aime mieux *les Huguenots,* qui l'empoignent, dit-il. Cette opinion, des musiciens mêmes la partagent, depuis Eymieu qui proclame l'auteur du *Crociato* « le grand et seul compositeur de musique scénique », jusqu'à Bellaigue qui se déclarait, en 1886, prêt à donner tout l'œuvre de Wagner pour le cinquième acte des *Huguenots.*

Tandis que sonne la rapsodie cambodgienne, ou que les cuivres clament la marche funèbre pour la mort de Siegfried, *die « Eroica » des herrlichsten Helden der Welt* (bien joué, patron!) je vais éplucher un peu les monstres de l'espèce musicale, les cri-

tiques. Ah!... encore une remarque; ô patron bien-aimé, pourquoi, après le *Trauermarsch,* après *Siegfried-Idyll,* pourquoi nous servir cette odieuse ouverture de *Rienzi*, que la première phrase, toute belle qu'elle soit, ne peut défendre contre notre légitime abomination?

Les critiques — ah! monsieur le Directeur — quelle engeance malfaisante et grotesque! Je laisse de côté les critiques wagnériens, bien qu'ils soient aussi bêtes — sinon plus — que leurs confrères antiwagnériens; mais les lois de la tactique m'interdisent de tirer sur nos troupes... Pourtant, je ne puis taire le bénin Amédée Boutarel, qui écrivait dernièrement dans le *Ménestrel*: « On écoute M. Faure avec une admiration mêlée d'étonnement, car il plane dans une sphère à part, en dehors de tout point de comparaison... »

Une de mes joies, c'est le nommé Barbedette, sénateur du *Ménestrel*, critique de la Charente-Intérieure (pardon, j'intervertis

l'ordre des facteurs!... il est vrai que ce triste produit ne change pas). Je dois à ce daim furieux les plus gais moments de ma vie. Loin de moi cependant la pensée d'égrener ici les perles qu'il dépose le long de nos concerts! D'ailleurs, depuis deux ou trois ans, ses attaques mollissent, il faiblit à vue d'œil... A peine un éclair de bouffonnerie reluit de ci, de là, comme au jour récent où il trouva que le prélude de *Tristan* « inspire le renoncement aux choses profanes et une pieuse somnolence. » (*Ménestrel* du 29 décembre 1889.)

Comettant (Jean-Pierre-Oscar), aussi niais que Barbedette, est plus dangereux — ou du moins l'a été. Ce Bordelais qui aime les postillons, pas seulement à Longjumeau, auteur de l'*Alboni, valse vocalisée à deux chœurs* (*!!!*) a voué au sieur Wagner — en dépit de son apparence paterne de Franklin conciliant et gâteux — une haine d'un comique violent. Wagner le gênait, il l'a

pourfendu. Pour lui, l'amour de Tristan et d'Iseult est celui de « deux chats » miaulant sur une gouttière. Il faut l'entendre conter l'histoire de Wotan, venant sur terre « rigoler avec les mortelles ». Cette littérature de Jocrisse avantageux, ces comparaisons de potard en délire, ont cessé de paraître drôles, — sinon à Laffitte, assez Caillard pour replacer sur la diligence grinçante du *Siècle*, un moment conduite par Céard, ce vieux cocher-là, — du moins aux êtres amorphes qui montent encore dans la séculaire patache de la rue Chauchat. Notez que ce grand juge de la musique, qui conspua Berlioz aux jours d'épreuve, et flagorne aujourd'hui sa mémoire en versant des larmes d'alligator, est d'une surdité suffisante, tout au moins, pour lui inspirer un peu de modestie. Avez-vous remarqué que la surdité est presque obligatoire chez nos critiques musicaux? Comettant, Vitu, Gallet, Massiac (l'intérimaire de Wilder), quatre sourds! Que ne sont-ils muets,

et manchots également, pour le bien de leur génération!

Quelques nouvelles du Châtelet, où l'on a constaté la présence de Lalo, du jeune Léon Delafosse, de Le Borne, de Chamerot, président de la Chambre des imprimeurs, et amateur de musique, sans doute parce qu'il n'en édite pas. Eh mais! n'est-il pas quelque peu parent du blond Duvernoy, dont on exécutait trois affreuses pièces orchestrales? A ma grande joie, on a chuté fortement ces trois petites vilenies; la première est un pastiche de Schumann, la seconde, un pastiche de Wagner (marche funèbre de la *Götterdämmerung*), la troisième, un pastiche de Chabrier!!! Jugez ce que cela peut bien être! Vergnet a chanté pâteusement un beau fragment de l'*Enfance du Christ* et la prière de *Rienzi*, noble mélodie vieux jeu (que pas un de nos adolescents ne serait capable d'écrire), où le lion Wagner ne laisse entrevoir qu'une seconde sa crinière flamboyante! On a fini

par le *Songe d'une Nuit d'été*, l'œuvre où il y a le plus de Mendelssohn et le moins de Bartholdy, encore que la grande marche à percussion centrale (recommandée pour sorties de mariages riches) ait le don de m'agacer démesurément.

26 janvier 1890.

XVI

C'est Jules Massenet le plat du jour. Une « sélection » d'*Esclarmonde* vient d'être offerte à nos abonnés. Le jeune membre de l'Institut n'a pas toujours été aussi en faveur auprès du patron. Il y aurait une trilogie (*ohne Vorabend*) à écrire sur les rapports de Jules avec... (je ne peux pourtant pas l'appeler Arthur!)[1] — avec le patron, si vous

[1] Pour l'intelligence de cette parenthèse, il convient d'informer le lecteur que le Directeur des Nouveaux-Concerts avait exprimé le désir de n'être plus désigné par son nom de baptême.

(*Note de l'Éditeur*).

voulez. Première journée : une photographie de Jules, suspendue dans le bureau du maître, et dédicacée d'un autographe flatteur. Deuxième journée : le règne de Wagner et de d'Indy ; Massenet amer : « En fait de musiciens français, Lamoureux ne joue que ceux qui font de la musique allemande. » Troisième journée : *Le Dernier Sommeil de la Vierge*, extatiquement dirigé par Lamoureux, qui pelotait, en attendant, Marty. C'était par une belle Matinée de printemps... (Hartmann, éditeur).

Je n'ai pas la prétention de vous apprendre *Esclarmonde*, monsieur le Directeur. Si j'en sais quelque chose de plus que ce que m'a révélé notre exécution, je le dois à une indiscrète et gentille camarade — de l'Opéra-Comique, celle-là ! C'est une sorte de Bottin musical, une *Histoire du siècle* où semblent avoir collaboré tous les Gervex de l'harmonie, une Revue de fin d'année pour quelque Cluny supérieur, où tous les maîtres sont

représentés, de Meyerbeer à Wagner, de Gounod à Massenet lui-même — car cet habile homme excelle dans l'art d'accommoder ses restes. C'est l'éclectisme frénétique, l'impartialité à l'état aigu dans le style et les formules.

Notez qu'il y a là dedans un talent du diable, une facilité, une aisance déconcertantes. Et les réminiscences d'aller leur train! Le tendre Massenet, qui orchestra dans *le Roi de Lahore* le beau thème classique : « Le Champagne est le vin des dames, le Clicquot le vin des amours », a consciencieusement dévalisé, cette fois-ci, les caves du grand Richard. Et des *leitmotive*, à prendre le système en dégoût! Ils ne sont plus tôt partis qu'ils reviennent, indéformables, incompressibles, incassables. On voudrait les exterminer.

Étrange musicien que ce Wagner pour grandes cocottes, ce mystique pour cabinets particuliers, qui fait d'un sujet doux et ter-

rible, avec la complicité de Gallet l'accoucheur, cette ennuyeuse, fausse, inconvenante *Marie-Magdeleine!* Et pourtant, comme il est doué, le rusé compère ! Que de pages vraiment bien venues dans le *Roi de Lahore* et dans *Esclarmonde* même! Parfois de fines harmonies dissonnent exquisement; parfois, pendant quelques mesures, une idée mélodique heureuse se dessine. Mais ce n'est pas pour cela qu'on l'aime, et que tant de belles mains font craquer leurs gants à force d'applaudir, et que tant de haultes et honnestes dames font écrire par lui les opéras qu'elles composent. On l'aime, parce que sa musique a la sentimentalité vicieuse qui plaît à nos demi-mondaines (et même, dirait Jodelet, à nos mondaines tout entières); parce qu'elle a les gentillesses poétiques, les équivoques religiosités qui chatouillent l'eunuchisme du public. Les dames chérissent la signature de Massenet comme, dans un ordre d'idées voisin, celle de Redfern. Cette salade de

coccinelles et de chapelles, de mondanité et de rêve, d'érotisme et de prière, enchante les Athéniennes de la troisième République. Son orchestration offre la même association voulue de disparates. Née de l'hymen monstrueux d'un violoncelle et d'une grosse caisse, elle s'énerve en romances sur la chanterelle, quand elle n'aboutit pas à des tapages qui n'ont de nom dans aucune langue.

Et cependant, il faut savoir gré à Jules d'avoir fait *Esclarmonde*, après les abominations d'*Hérodiade* et du *Cid*. Même, il faut mettre de côté certaines répugnances artistiques, entrer dans la pensée du compositeur et comprendre que cet académicien est un des *seuls* — entendez-vous — à saisir nettement l'évolution du public, à la suivre et, au besoin, à l'accélérer. Merveilleusement souple, il construit ses ouvrages de façon à y mettre de quoi plaire aux imbéciles, et de quoi retenir l'attention des délicats, ne fût-ce qu'une minute. Il sait Wagner; dans une

certaine mesure, il y prépare la foule. Jamais, du moins, il n'échouera dans l'obscurité musicale, dans les impasses où s'engagent aisément les artistes trop naïfs, trop étroitement convaincus. Au milieu de platitudes sans nombre, il a écrit le *Roi de Lahore, Manon, Esclarmonde,* qui marquent trois étapes. Méfions-nous !

Je mentionne, en passant, une excellente exécution du *Trio des jeunes Ismaélites,* dans l'*Enfance du Christ,* de Berlioz. Quelle chaste et suave mélodie ! Berlioz, voulant écrire un « chant du foyer », où devait saintement rayonner, dans la simplicité antique, toute la virginale douceur de l'enfance, a choisi des timbres légers et purs, dépourvus de couleur passionnelle, blancs, aériens, candides, ceux de la flûte et de la harpe. Ne sont-ce pas là, d'ailleurs, les vrais instruments des vieux âges? Cette page émue, pleine de tendre génie, m'a charmée délicieusement; elle a été rendue à merveille,

mais je n'ai pu m'empêcher de trouver que Hennebains, Lafleurance et Franck, pour de jeunes Ismaélites, étaient un peu bien décatis.

Mille astres brillaient au firmament du promenoir; mais pour ne pas vous fatiguer toujours des mêmes noms, je vous parlerai du Châtelet, où ma petite camarade dit avoir vu le glabre Albert Bataille, figariste ondoyant et divers, qui loue *Lohengrin* et les *Maîtres* et conspue le *Nibelungenring;* Mariotti, violoncelliste ténébreux; Adrien Remacle, athlétique et apollonien... Mme Krauss a chanté le merveilleux air de la Haine d'*Armide*... Ohé! l'homme de Reyssouze! que n'étais-tu là pour fleurir ta belle ruine! Tu sais, elle chevrote de jour en jour davantage, mais voilà : elle a du style, et c'est rare. Les cors d'Édouard n'ont pas assez cuivré le son, et puis les attaques n'étaient pas assez incisives... mais quelle musique! je donnerais M. Gounod pour l'intervalle de seconde mi-

neure, simplement, entre les deux parties de violon, aux déchirantes paroles : *Sauve-moi de l'Amour !*

On a emporté plusieurs personnes pendant le concert, foudroyées par un accès soudain de choléra. M. Pasteur, appelé en toute hâte, a découvert le microbe dans les replis d'un concerto de Godard, brusquement projeté dans la salle par le violoniste Johannès Wolff. L'état des victimes ne laisse que peu d'espoir.

NOUVELLES DU CONSERVATOIRE

Je ne saurais trop recommander l'*Ode à sainte Cécile* à ceux qui chérissent le ton de *ré* majeur et le « rythme quaternaire », comme dit le critique du *Figaro*. Quant aux amoureux de la grâce et de la souplesse, ils feront bien de fuir cette musique raide du plus anglais des Allemands. *Sainte Cécile, Judas Macchabée*, la *Fête d'Alexandre*, *Acis et Galathée;* les titres seuls changent, non les tonalités.

Dans ces œuvres sans pitié d'Haendel, il n'y a plus qu'un élément de la musique : le rythme, imperturbable, immuable à vous faire adorer Chopin. Pas d'orchestre : le quatuor, toujours le quatuor. On donnerait dix louis pour entendre autre chose que ces chanterelles, que ces cruels violons qui scient les nerfs du patient avec une âpre régularité.

L'historiette, je ne l'ai pas très bien comprise, parce que j'ai un peu dormi. Chœur, air; air, chœur; air, air, récit et chœur, au bout des trois premières heures on s'en lasse un peu. Le moment du jugement dernier (car on parle de cette audience ultime, sauf erreur) m'a semblé fort beau, et j'ai été réveillé par une fanfare de trompette d'une superbe crânerie ; bon air de ténor, héroïque, avec accompagnement de trompette aussi ; et puis c'est le repos, c'est l'oasis, c'est un air que Mme Melba soupire, accompagnée par Taffanel, comme dans *Lucie* (*si parva licet*...), un doux air mélancolique, et féminin, et en mineur, et

rythmé autrement qu'un défilé de dragons à pied. Je crois superflu de dire que Haendel, malgré tout, est un géant de l'art musical. Mais, que voulez-vous, il m'aplatit.

Taffanel souffle comme un ange; Turban donne le bras à la cantatrice, dont la voix est admirablement pure dans les notes élevées (*Melba* n'est pas à dédaigner non plus, a fait remarquer Willy); Teste trompette de façon à impressionner Géricault; le violoncelle de Rabaud a peu de son, et ce son est affreux.

Dans la salle, Tiersot, Jacques-Émile Blanche, M. et Mme Carnot, Mahomet-Récy, prophète d'Allah-Saint-Saëns, l'ambassadeur Mohrenheim et Lascoux, qui semble souffrir pendant la symphonie en *la* mineur de Mendelssohn. « Messer Claudio, vous êtes un beau juge. »

2 février 1890.

XVII

Monsieur le directeur,

Un désert, mon cirque! personne au promenoir; des idées sombres me taraudent l'encéphale; C'est la *Salammbô* de Reyer qui fait le vide chez nous — un vide dont ma nature a horreur — et aspire à Bruxelles tous ceux que j'aime.

Du reste, le patron, qui ne lutte plus depuis *Lohengrin,* n'a pas essayé de s'opposer à cette hégire en corsant son programme. Même, j'imagine qu'il s'est félicité d'une désertion qui lui a permis de nous sortir le crescendo

bon enfant de W. Chaumet devant le seul Diémer, unique représentant de la jeune école. Brave Chaumet! sa *Sainte-Geneviève,* que, cet été, mugissait Lassalle au Trocadéro, m'avait semblé bien mauvaise; son *Lever de soleil* me donne pour elle des trésors d'indulgence.

Une spirituelle wagnérienne, avec les belles intransigeances de la jeunesse, disait naguère : « L'ouverture du *Freischütz*, on ne l'entend plus avec plaisir quand on a passé quinze ans. » Tous les auditeurs m'ont semblé posséder l'âge requis par la charmante Mme Robert... Estienne, mais leur admiration ne les a pas empêchés de sourire discrètement des fringances soudaines du patron; qui, agité, fumant, échevelé (ce mot lui plaira), conduisait cette page superbe avec une fougue exubérante.

Je me hâte d'ajouter que, bientôt dégrisé, il a racheté cette passagère ivresse en dirigeant avec la plus édifiante lenteur l' « Hyménée » frénétique d'*Esclarmonde,* pris par

lui dans le mouvement du *Pie Jesu* de Stradella. Toujours brun, toujours fatal, toujours irrésistible, toujours violoncelliste, Delsart ne cachait pas la stupeur où le plongeait Lamoureux, conduisant d'un air tranquille et lent, avec des gestes mous, sur un rythme indolent, « cette description fidèle et détaillée de la manifestation physique des tendresses humaines, » pour employer la périphrase du saint Jean Bouche d'Or de la *Revue des Deux-Mondes*.

Il y a des gens qui adorent Mendelssohn et la flûte ; ils ont pu se régaler du scherzo (encore !) du *Songe d'une nuit d'été;* leurs applaudissements furieux ont crépité sans que le Hennebains auquel s'adressait cette ovation — cramoisi, éperdu, mais cloué par les regards sévères du Patron — osât se lever pour saluer ce peuple en délire.

Plus heureux, White, dont l'habit est noir aussi, a pu multiplier les révérences après les bravos, absolument légitimes, qui ont

salué son impeccable exécution d'un concerto pour prestidigitateurs, signé Wienawski.

Médiocre, la concurrence du Châtelet. Édouard ne connaîtrait-il pas *Euryanthe?* On pourrait le croire, à en juger par la notice du programme rose où il explique, si j'ose m'exprimer ainsi, le sujet du poème dû à cet horrible bas-bleu allemand, die Gnädige Frau Helmine von Chetzy. Mais le cher patron de ma petite camarade, non content de tripatouiller Wagner (il remplaça jadis Wotan, dans l'Incantation du feu, par un cornet à piston), dépèce également le stupide livret d'*Euryanthe*, besogne basse à laquelle il apporte une âme de plombier-zingueur. Adolar devient Odoar (presque Édouard) ; Églantine se change en Zara (?) ; vous devinerez mal le félon Lysiart sous le pseudonyme britannique de Reynold... Quel sous-Wilder t'a prêté ses lumières, dis, pour une si ingénieuse adaptation ?

Nous avons eu une fantaisie — peu coû-

teuse — de E. Bernard, l'adversaire de Tom Cannon, pour piano et orchestre, jouée avec l'Égalité qu'il faut par un certain Philip[1], et trois exhibitions de Mme Krauss, à qui Alphonse Benoît, mal dissimulé sous la cravate blanche d'inspecteur du contrôle, a présenté un splendide bouquet de lilas blanc, aux applaudissements de G. Hüe et de Paul Fournier. Elle a chanté l'air d'Églantine dans *Euryanthe* (voir plus haut), air où circule, par parenthèses, un de ces *leitmotive* savoureux que je recommande à l'attention bienveillante de l'ami Vincent. Puis elle a dit la sublime *Prière d'Élisabeth*, — un peu trop lentement à partir de la seconde phrase : *Mach dass ich rein und engelgleich...* — à laquelle elle a eu le tort d'ajouter un point d'orgue d'une exagérée longueur. Enfin, l'on a ouï, toujours par elle, l'*Ode de Sapho* (la

[1] Ce calembour est de fort mauvais goût. Il est extrêmement ridicule de faire montre de son érudition, surtout pour une femme. (*Note de l'Éditeur.*)

barbe de M. Gounod éventaillait la deuxième loge, à gauche). Le Père de la Musique a salué le public — ne plus ne moins que feu Loyal, quand on applaudissait les changements de pied de son alezan, — mais il paraissait anxieux et cherchait vainement dans la salle, pour le bénir, son préféré, l'enfant de sa douleur, Camille Bellaigue, absent pour cause d'une conférence de Brunetière. Triste ! Triste !

9 février 1890.

XVIII

Belle séance, monsieur le Directeur, et belle salle, bien que le Conservatoire nous eût fait un peu tort : Jugez ! on donnait là-bas la scène finale du troisième acte des *Meistersinger ;* assez mal, d'ailleurs, si j'en crois les gardiens de ce sérail, qui me signalent chez eux la présence de plusieurs seigneurs : Tiersot, long et triste, Torchet émoustillé, Pougin, qui se fait appeler Arthur dans le fol espoir d'être confondu avec Coquard ; Adolphe Jullien, ou le Porc-Épic malintentionné ; Thomé, qui croit faire de la musi-

que, etc., etc. Bellaigue, impénitent, écoutait avec l'air vindicatif d'un Beckmesser qui va tuer un chef-d'œuvre pour la seconde fois, au nom de la vraie musique française, clarté, fraîcheur, sensibilité, guitare...

Nonobstant la concurrence des fonctionnaires de la rue Bergère, j'ai relevé dans notre cirque les figures connues de Halays, de Lazzari, qui se fait défendre par Willy contre les attaques de l'*Art moderne* (voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle !) de Poujaud, gai comme un scherzo de Mendelssohn, mais plus distingué ; de Chausson, dont l'agitation faisait mal à voir ; de l'hirsute Bruneau, dont la chevelure est aussi indépendante que la *Revue* où il encense Camille Benoît ; de Messager (prédestiné aux *Deux Pigeons*, comme son nom l'indique), qui, dernièrement, après son vieux rossignol de *la Fauvette du Temple* — trop d'oiseaux ! trop d'oiseaux ! — prêta le passeport de sa musique aux équivoques gentil-

lesses du blond Catulle, dans *Isoline*, et finit par faire chuter aux Bouffes un vaseux *Mari de la Reine* (six représentations). Ce n'est pas tout : les yeux un peu pochés, le dos un peu rond, majestueux tout de même, Willy trônait, richement accompagné — ce qui le distingue des mélodies de Reyer.

J'ai vu aussi Georges Servières, toujours morose, toujours crocheté dans sa redingote d'officier autrichien ; Lalo, assez audacieux pour venir braver le patron jusque dans son antre ; Armand Gouzien, de plus en plus candidat à la succession des innommables directeurs que Reyer, en un jour de furie, traita devant Blavet, vaguement approbateur, de « Siamois du muflisme ». Puis, un fort lot de musiciens et de musicographes, retour de Bruxelles : Vincent d'Indy, à qui d'amers farceurs, incités par Mendès, veulent poser le lapin polonais des *Mères Ennemies* à mettre en musique ; voici encore l'ahuri Duvernoy, dont la musique n'a rien

de Clément ; Ernst, le lénitif Guilmant de la critique ; l'affreux Joncières, qui ne peut comprendre à quel point *Dimitri* date ; Schuré, qui vient de découvrir la *Grande Chartreuse* (comme Bellaigue *la Dame Blanche*), wagnérien, théosophe jusqu'à être surnommé le duc de Pomar, et à qui Massenet finira par ressembler, au physique, dans quelque dix ans d'ici.

A propos de théosophes, quelle plaie d'Égypte pourrait être comparée au terrible Péladan, le Nergal d'*Istar?* Cet Élohite bafouilleur, qui essaye maintenant de se hausser au wagnérisme, digne seulement de pontifier au Bayreuth de Franconi, gâte un talent savoureux par une niaiserie pyramidale. Écoutez-le faire de la critique et résumer la *Terre* du gros Émile : « L'Ecbolyque dysodienne remplissait deux pages... Après avoir fait du *Crepitus* le polyonyme le plus orné, le Bête découvre que *Crepitus* est pyrothique en sa phonascie... »

Victime affolée du général Campenon, qui lui voulut du mal « l'an XIV de la Terreur militaire », de Napoléon Ier « ce Thug », de Bismarck, de Mac Mahon, du pharmacien Wilhelm Schwabe (de Leipzig), de Porel et de tous les éditeurs et directeurs de Revues, qu'il accable de copie, ce descendant des rois de Babylone, Tesmothéte inécouté mais incessant, a tenté sans succès de nous attendrir sur les malheurs de sa « nudité d'éphèbe », soumise à la honte des conseils de revision, et sur un séjour qu'il fit à la salle de police pour manquement à l'appel. Il est alchimiste et fit un louis d'or qui lui coûte quinze cent trente francs. Il est mage — un mage d'Épinal, sans doute — hyperesthète et néo-platonicien. Il professe sur la peinture contemporaine des opinions d'aveugle, comme le prouve sa désopilante brochure, l'*Art ochlocratique.* Il est kabbaliste, grotesquement. Ce rosse-croix se prétend hiérophante, et s'imagine avoir parcouru « le périple de la

gnose ». Astrologue d'opérette, thaumaturge de brasserie, incapable d'ailleurs d'envoûter un chat malade, il ne traite que d'incubes et de succubes, de corps astral et de délectation morose, de pentagramme et de grimoire. De ces rébarbatifs vocables, il subjugue la stupidité admirative d'un troupeau de dindes idéalistes, hypnotisées par son manteau rouge fradiavolesque. En fait d'hommes, il fréquente surtout Papus, le synarchiste Saint-Yves et Stanislas de Guaïta, qu'il honorait hier de « salutations pantaculaires d'une amitié où la communauté des études et l'identité des aspirations illuminent de sérénité les dévouements du cœur. »

Hors ces trois initiés, vous et moi nous sommes des nimroudiens et des nimroudiennes, d'humanité bovine, porcine même : qui n'admire Péladan se reconnaît coprophage. Le rêve de ce Daimon, en qui se modalisent les Idées archétypes, c'est l'Androgyne, et parfois, pour changer, la Gynandre.

Il a bâti là-dessus d'opaques volumes où quelques érudites considérations sur les *quattrocentisti* et d'assez originales vérités sur les mœurs actuelles sombrent en des aventures d'une feuilletonesque cocasserie : pugilats entre princesses d'Este et dominicains vertueux, chiens piqués au curare, souteneurs massacrés à l'acide cyanhydrique, migraines guéries par application de couleuvres, or potable et syphilis, théurgie et sadisme... C'est Platon du Terrail, Orphée de Montépin. Et, auprès de ce catholique — il croit l'être, le pauvre! — semble un prodige d'orthodoxie, le roi des édités de Stock, Léon Bloy, qui hurla en plein *Gil Blas* d'épileptiques malédictions contre la barbe immense et pédiculaire de Joséphin, « ce Sar qui a droit à se sariser », comme le proclame George Montière, biographe agenouillé. S'il faut entendre par là que le propagateur de l'inceste élohite a tous les droits à être exhibé par Sari, montreur des

Folies-Bergère, j'approuve énergiquement.

Un jour qu'il avait à se plaindre de l'*Écho de Paris,* Aurélien Scholl engagea vivement le directeur de cette feuille à publier une péladânerie *Curieuse.* Dès le troisième feuilleton, on dut engager un employé spécial pour enregistrer les désabonnements, et les Boucicaut supprimèrent toute réclame au journal, pendant un an, exaspérés d'un chapitre « du Bon Marché à l'adultère. » Lors, le secrétaire de la rédaction enjoignit au mérodacariâtre babylonien d'étrangler son éthopée dans les vingt-quatre heures. Scholl en a ri longtemps.

Un mot encore : en la première des « quatre ballades familières pour exaspérer le mufle, » que tailhada sur l'airain — sans la collaboration de Jean Moréas, dit-on — l'auteur des *Quatorzains d'été,* furent célébrées les extrémités crurales du dieu.

> ... Ni l'ambre, ni l'huile de foie
> Que l'Islande à Barrès envoie,
> . .

Ni tes narcisses, Éridan,
Au humer n'offre tant de joie :
Voici les pieds de Péladan.

D'abord, une vigoureuse exécution de l'ouverture de *Schurmann* (en allemand, on dit *der Fliegende Holländer*), superbe page, malgré certaines brutalités, et si colorée — oh ! ce chœur des cuivres entonnant les premières notes du motif rédempteur, à la fin de la tempête ! — Puis, à la grande joie des auditeurs, décidément un peu mollusquards, on nous a servi la deuxième audition d'une chose qui n'eût pas manqué de s'appeler le *Réveil du Lion,* dans ma jeunesse: le *Lever de Soleil* de Chaumet — William, comme Bouguereau le sucré, dont la peinture est interdite aux diabétiques. Ce soleil-là me paraît, que Tânit me pardonne! n'être qu'une lune; la lune de la tienne, ô Massenet! A ce propos, on me permettra de réprouver certains effets inconvenants de trompette-piano dont il faudrait abandonner le mono-

pole à Armand Silvestre, ce Lamartine des soupirs inférieurs. *Roméo et Juliette* a laissé froid notre public, d'ailleurs alourdi des non-valeurs du Châtelet qui n'avait pu se grouper, pour cause de *Pilules du Diable,* autour du trépied de leur Pythonisse habituelle. En dépit des incohérences, des longueurs, des duretés qui abondent en ces pages de Berlioz, elles éclatent de génie. Les défauts n'arrivent pas à éteindre les qualités flamboyantes de ce maître sauvage. La péroraison vulgaire du motif que chante le hautbois accompagné par les violoncelles *pizzicato* ne peut faire que ce thème ne soit poignant; de même la conclusion inutile de la *Fête chez Capulet* est impuissante à détruire l'impression de cette musique enfiévrée, et, lorsque le trombone impose la phrase de Roméo à l'orgie grouillante de l'orchestre, il y a là une explosion, une clameur douloureuse que l'asphyxiant Johannès Weber est encore seul à n'avoir pas comprise.

Ce n'est pas chez Édouard qu'on aurait des exécutions comme celle-là! Bravo, patron! La *Scène d'amour* a marché merveilleusement et le *Scherzo de la reine Mab* a été exquis, à part quelques petits malheurs arrivés aux cors...

Puis, nous avons ouï le prélude de *Parsifal*, admirablement rendu, à cela près que le mouvement a été pris une idée trop vite. Je puis le déclarer sans crainte de blesser le patron qui a reçu avec la plus tumultueuse reconnaissance les observations de Bellaigue relatives aux mouvements d'*Egmont*. C'était dans la loge de Dumény... Quelque jour je conterai cette anecdote, oh! ma chère!... Mes félicitations spéciales au cor anglais, au timbalier et à tous les contre-bassistes, qui ont divinement fait frémir leur trémolo voilé au début de la dernière partie. Il y a eu une trompette quelque peu dure, dans la suite de sixtes qui termine le *Grals-motiv*, et vous auriez bien fait, pétulant Capellmeister, au

lieu d'exciter vos cuivres, de les contraindre à un mouvement plus large, dans les trois affirmations du motif de la Foi, dont la cadence finale, en particulier, doit être sensiblement ralentie. N'empêche que c'était excellent tout de même!

Encore le *Scherzo!* si ça continue, ce n'est plus le Cirque d'Été, mais le Cirque d'une Nuit d'Été qu'il faudra dire! Naturellement, délire de la salle! Même, j'ai entendu un *bis* proféré par un auditeur non rassasié, que les protestations du promenoir ont heureusement bientôt réduit au silence. Il se tait, ulcéré, le Mendelssohnien. Des sons inquiétants effarouchent la salle; quels borborygmes de géant indisposé résonnent avec ce sans-gêne? C'est Chabrier qui sévit.

Chabrier! ou la dernière incarnation d'Hervé. Après avoir été musicien d'opérette, impresario anglais, amiral suisse, l'auteur du *Petit Faust* a clos la série de ses avatars ambitieux en devenant wagnérien. C'est ce

qu'indique le prénom d'Emmanuel. Vrai, ce diable de Chabrier a du talent comme quatre, ou comme six, mais il pousse la fumisterie un peu loin. Va pour *España*, mais la *Marche joyeuse!*... Enfin le carnaval justifie tout, même cette gavrochade où le musicien de *Gwendoline* (par parenthèse, voyez-vous d'ici la tête de Wagner entendant l'ouverture de cet opéra?), le spirituel compositeur du *Roi malgré lui*, celui enfin qui va nous donner *Briséis*, si impatiemment attendue, a mis en symphonie le cri de l'infortuné Bulgare, le dernier soupir de Louise Michel et autres *leitmotive* du faubourg Montmartre. Ce Falstaff du wagnérisme, doué d'une imagination exubérante, d'une science parfaite, d'un sens extraordinaire du pittoresque et de la couleur, et qui, chose rare, a des idées, se livre trop volontiers à des fantaisies bedonnantes qui ne font même plus rire. Quand il est en proie à ces accès de fureur chienlito-épileptiques, notre rabelaisien jongle avec

les dissonances, avale les syncopes, orchestre avec ses pieds, avec son nez, avec son Bottom, lui qui pourrait être Ariel ! Allons, allons, Emmanuel, toi qui es un solide, un râblé, ne contriste pas plus longtemps une ouvreuse qui te veut du bien...

Il y aurait mille choses à écrire de la ravissante *Ouverture du Carnaval romain,* encore qu'il y ait là « un *sol* qui ne va nulle part », comme disait d'Indy un jour de pessimisme. Mais j'en pense tellement de bien que ça serait trop long. Une remarque d'ordre plus général : pourquoi le patron siffle-t-il si fort, sous couleur de rappeler au silence les indiscrets? Je ne lui cacherai pas qu'il fait plus de bruit de cette façon, à lui seul, que toutes les causeries des bavardes qui jabotent dans les loges. Et puis, il ne faut jamais « appeler Azor » devant un public. L'esprit d'imitation est si répandu !

Par conscience, j'ai voulu lire le papier que je distribue à nos jeunes gens : ainsi des

physiologistes au cœur vaillant essayent les poisons sur eux-mêmes; ainsi Bochefontaine absorbait certaines potions excrémentielles... (Il ne faut pas dire Bochefontaine, je ne boirai pas de ton eau.) Il est anéantissant, ce programme; j'y ai lu, à propos de Mendelssohn, que « le Scherzo est la clef qui nous ouvre le royaume de la féerie. » C'est toi, illustre Servières, qui as trouvé cette métaphore de Serrurier? Elle me pène!

UNE OUVREUSE DU CIRQUE D'ÉTÉ.

P. S. — On m'accuse d'être dans le faux en affirmant que certains ne dirigent pas comme il convient l'ouverture du *Freischütz*. Je renvoie aux *Gesammelte Schriften* de Wagner mes correspondants et nos capellmeister aussi; si quelqu'un de ces derniers, par aventure, ne sait pas l'allemand, il se fera traduire le passage par Lazzari. Je ne dis pas cela pour M. Lamoureux qui, un beau jour, assis près de Bellaigue dans une bras-

serie de Bayreuth sut prouver victorieusement à cet incrédule qu'un chef d'orchestre qui se respecte possède à fond la langue que, pendant de longues années, parla seule M. Albert Wolf, avant d'avoir appris le Wolfapück.

U.O.D.C.D.E...

16 février 1890.

XIX

Ah! la belle, ah! la bonne, ah! la savoureuse exécution de *Roméo et Juliette!* Elle a eu le divin je ne sais quoi, l'indéfinissable supériorité qui manquait à la précédente, pourtant si remarquable! Tous les sylphes du scherzo t'entouraient, patron de mon cœur, et Mab elle-même voltigeait autour de ton crâne étincelant.

O then, I see, Queen Mab hath been with you! La volupté des nuits amoureuses exhalait ses soupirs au rythme magique de ton bâton de mesure. Mais cette fête chez Capulet! O

Roméo! Comme ton cri désespéré a resplendi! Écoute, ô mon patron aimé, s'il est vrai qu'en un jour de colère, tu te sois vanté d'avoir des trombones « très méchants » prêts à fondre sur ta pauvre petite ouvreuse pour l'accomplissement de tes vengeances, eh bien! ô mon maître, ô mon père, envoie *celui-là*, celui-là seul, à ta servante. La mort me sera douce, venant de toi, donnée par lui, trop douce... *Bitterness of things too sweet!* s'écriait Swinburne ou Francis Vielé-Griffin, peut-être (je me trompe, dans tous ces étrangers.)

Car je t'aime, vois-tu, avec toute l'ardeur d'un cœur jeune et d'une riche nature, malgré le fracas de tes colères et l'existence de chien que tu nous fais mener; je t'aime, quand tu nous joues du Berlioz comme dimanche dernier, je t'aime quand tu nous exécutes comme toi seul le peux, à Paris, des fragments de *Tristan*, opéra pour rastaquouères, ainsi que l'a doctement démontré cet ineffable plantigrade (Houston Stewart Chamberlain, émou-

cheur de Wagner), je t'aime, — oh! si fort! — quand tu daignes négliger Mendelssohn pour les vrais grands, ceux qui avaient un cœur sous la mamelle gauche, et non le *Gradus ad Parnassum* de Fux.

Si le prélude du troisième acte de *Tristan* n'était pas, il ne faudrait pas espérer l'inventer. Wagner seul, après le gémissant *Sehnensmotiv* du début, l'expressive plainte de la *Liebsentbehrung* et les tierces échelonnées qui disent l'isolement, la solitude, le morne infini de l'Océan, était capable de faire entendre la vieille et triste mélodie d'enfance, le lent refrain des pâtres poussant leur troupeau sur la falaise, par les herbes rares qui sifflent au vent de la mer. *Die alte Weise!* l'antique complainte qu'ont faite peu à peu toutes les souffrances anonymes, toutes les mélancolies des inconnus et des humbles, et où Tristan reconnaîtra, dans quelques instants, l'immensité de sa propre désolation.

Dorel a été étourdissant ! Un tonnerre

d'applaudissements a couvert la dernière note de son solo ; le fidèle garde du cor anglais est devenu incarnadin, puis cerise, puis pivoine, sous les acclamations du public et le regard goguenard du patron, qui faisait des grimaces extraordinaires et sautillait sur place, inconsciemment, avec une simiesque fébrilité : on eût dit Gorille d'Égout. Ce bon fumiste de Georges Daudet, placé non loin de l'apollonien Maurice Lefebvre, aux premières à gauche (belle chose, la fortune !) a réchauffé l'enthousiasme après cette première ovation apaisée, et suscité un nouveau hourrah de bravos. Monsieur Lamoureux, l'orchestre, le public, mes compagnes, moi-même, nous aurions voulu faire resaluer le bon pâtre, mais, les yeux baissés, il a dit à ses voisins avec une petite moue charmante : « Ah ! non, pas deux fois, » et s'est contenté de re-rougir avec frénésie.

Pas mal du tout, le Chevillard ! bien orchestré, bien développé. Ce n'est pas à propos de

lui qu'on dira : tous les gendres sont bons hors le gendre ennuyeux, car l'on ne s'est pas ennuyé une minute. Ce pianiste exultant, qui rata un peu son effet à Wahnfried, si j'ai bonne mémoire, en sabrant avec une vélocité bafouillo-vertigineuse le finale de la *Götterdämmerung*, a été chaleureusement applaudi et justement accueilli comme compositeur. C'est bien, c'est très bien, jeune homme, continuez.

Singulier public! des poètes, des violonisses, des entrepreneurs en bâtisse, et pas un compositeur, sauf Chabrier (en veston tabac d'Espagne), venu pour constater le complet insuccès de sa *Marche*, « ronde étrangement encanaillée du Bourgeois symbolique, » dit l'honnête Bruneau, qui sue sang et eau pour se guinder aux cimes du style fin de siècle dont il voit d'effarouchants exemples dans sa *Revue indépendante*. Elle est infiniment moins joyeuse, cette marche, que ne se le figure ce sympathique maboule qui, peu de

jours auparavant, à la reprise de *Zampa*, tirait la langue à son ami Danbé, du fond de sa baignoire, et applaudissait vigoureusement Lhérie en disant : C'est Lhérie qu'il me faut.

A côté de ce Wagner pour bals masqués, l'excellent violoniste Reynier, que nous espérons tous voir remplacer au Conservatoire, le vieux Chose et le sénile Machin ; vous m'entendez bien. Puis Marsick, autre violoniste, beaucoup moins décoré, décoratif tout de même. Au promenoir, Henri Meyer, venu pour entendre un peu de bonne musique avant d'aller se condamner pour trois mois aux habaneras que nasillent les brunes guachinangas de l'Amérique du Sud ; Tausserat, le serviable et charmant camarade de tous les littérateurs, grand collectionneur des manuscrits de « jeunes, » pour lesquels il est obligé de faire agrandir son hôtel ; Henri de Régnier, qui, voyant sortir bien avant la fin du concert Willy et Willa (il faut des époux à sorties), ne peut résister à la tentation de

les suivre, et murmure cheminant : « J'ai marché derrière eux, écoutant leurs baisers, voyant se détacher leurs *sveltes* silhouettes sur un ciel automnal, dont les tons apaisés avaient le gris perlé de l'aile des mouettes. » Willy svelte? Je n'aurais pas trouvé celle-là!!! Qui ai-je pointé encore? Trois politiciens : l'élégant Binder, la fleur de nos conseillers municipaux ; Pousset, le brasseur célèbre, connu comme le houblon, et Mermeix, venu pour prendre un bain de son. Puis Bourgault-Ducoudray, puis les moustaches d'ébène et les yeux de velours de l'irrésistible peintre Paul Robert[1], et bien d'autres sommités encore...

Ma petite camarade du Châtelet me dit monts et merveilles de la *Psyché* de Franck. Il est ravissant, ce poème symphonique dont, grâce à Édouard, nous avons eu dimanche la

[1] Ce remarquable artiste est visible tous les jours, de 5 à 7 heures, à la terrasse de Tortoni.

(*Note de l'Éditeur.*)

première audition depuis celle du Concert à orchestre de la Nationale, aussi ravissant qu'est modeste le librettiste dont nous ont celé le nom et les affiches, et les programmes, et la notice analytique autant que motivée répandue dans la salle par les soins de Bruneau fils aidé de son éditeur de père (un peu serré dans ses bottines, à ce qu'il m'a semblé, ce dernier). Je l'ai dit, je l'ai redit, je le répète, c'est ravissant, et pourtant, ô grand César! la plus menue de tes sonates ferait bien mieux notre affaire. Tu fus jeté sur terre, garde-toi d'en douter, par décret nominatif du Tout-Puissant, non pour mettre en musique le Verbe et l'Action, non pour produire, avec la collaboration de l'avantageux Gilbert-Augustin-Thierry, des *Ghika* méro ou carnotvingiennes, mais pour préluder, fuguer, symphoniser et quintettiser.

Chœurs dans la coulisse (sopranos, contraltos, ténors, pas de basses) véritablement exquis; au reste, la musique de Franck a

prouvé qu'elle savait résister même à l'interprétation des « Femmes du monde. » N'est-ce pas vrai, légions enivrées d'éphèbes aux mains solides, qui avez si vigoureusement applaudi le Vieux Maître, au concert de Paul Braud?

Peu d'effet, d'ailleurs; le public, affamé de virtuosité, a réservé ses enthousiasmes pour la variation des premiers violons du *Septuor*, qu'il a fallu recommencer.

Poujaud, toujours séduisant et suggestif, faisait remarquer combien l'exécution de la symphonie en *sol* du père Haydn était lourde. Comme le dit le naïf programme rose : *Autre temps, autres mœurs musicales*! Non loin de lui, j'ai vu Kœchlin, dit *Triple-Sec*, lequel dépose chaque lundi, à la troisième page des *Débats*, des notules musicales essentiellement constipées qui sentent fâcheusement le brunetière et ses prétentions au style du grand siècle; Holmès, dans un grand boa blanc (le boa sacré), dodeline de la tête; d'Indy, les

bras croisés, écoute, palpitant de respect et d'amour; je vois aussi Lalo très applaudisseur, Coquard, emballé, qui détient un formidable opéra : *Les Fils de Mme Jaëll,* ou « du piano-forte en Palestine », enfin, Pierné aux doigts de fée, le Gabriel des traits, qui tenait l'économique harmonium destiné par Édouard à remplacer des instruments à vent dont on a déploré l'absence.

Colonne manque de vent, le patron manque de chœurs (il ne nous en a pas servi un seul depuis que nous fonctionnons au Cirque). Ah! les temps sont durs!

PETITS PAPIERS DU CONSERVATOIRE

Le sympathique Garcin — Garcin (Jules), et non pas Garcin (Lazare) quoique il soit dans le train — a dirigé la scène finale du troisième acte des *Maîtres chanteurs.* Avant ce morceau de résistance, nous avons eu la *Symphonie en* ut *mineur*, que j'aimerai jusqu'à mon dernier souffle — l'*ut* pour la vie!

— L'exécution en a été merveilleuse, idéale, enthousiasmante, à part une note de supplément que s'est indûment payée le contrebasson trop vorace, qui ferait bien mieux de payer les miennes. Cette fête des oreilles a été suivie d'un concerto de Georges Pfeiffer, joué par une beauté sombre dont l'œil semblait interroger, mi-clos, les hures sinistres des abonnés... Ledit concerto n'est pas, du reste (excusez-moi), de ceux que je pfeiffère : j'aurai voulu qu'il fût joué à mi, non, à huis clos !

Quant aux *Maîtres*, ils ont été exécutés très convenablement. A toi, ami Garcin, je ferai observer que le rythme de la marche a été trop pressé, point suffisamment solennel, *stattlich*, comme on dit là-bas. En revanche, le mouvement de la valse m'a semblé juste, et le choral de Hans Sachs, pris très largement, a produit un saisissant effet. L'orchestre a donné trop de sonorité dans l'accompagnement du *Preislied*, chanté un peu vite

par Engel. Soulacroix est bon et même excellent en Beckmesser [1]. Mais le rôle de Sachs paraît bien trop haut pour Auguez dont la voix ne domine pas suffisamment. Coupures inévitables, ô deuil! Pour la petite phrase d'Éva : *Keiner wie du*, on l'a fait dire par le premier soprano du chœur dont nous avons apprécié du moins la bonne volonté. J'ai pleuré sur le texte des *Maîtres chanteurs*, si nerveux, si coloré et si vivant, traduit, hélas ! *in Wilder Art*...

[1] Nous complétons ici les renseignements de l'Ouvreuse ; la premières fois qu'il entendit le chant bouffe de Beckmesser, M. Gounod laissa tomber — sérieusement — les paroles suivantes : « Si, nous autres, nous écrivions de pareilles choses, on nous sifflerait. » Du reste, Wagner n'a jamais trouvé grâce devant M. Gounod qui lui a décoché, dans *la France*, le 18 avril 1887, un article signé : « Gallus », dont le musicien de Bayreuth se relèvera difficilement. (*Note de l'Éditeur.*)

23 février 1890.

XX

Monsieur le Directeur,

La victoire est aux gros bataillons. Cet adage contribue à expliquer les triomphes de Mme Amalie-Friedrich Materna, tyrolienne mastodontesque, *K. K. Hof-Kammer-Sängerin* de l'Opéra de Vienne, dont le prodigieux diamètre égale le prodigieux talent. Mais il ne suffirait pas cependant à en rendre compte. Cette cantatrice-Krupp est tout bonnement une des plus extraordinaires artistes de ce siècle, tenant de la Krauss et de la célèbre Schroeder-Devrient : voix su-

perbe, diction exquise, sens tragique exceptionnel, et, enfin, compréhension profonde des rôles. Par malheur, ces qualités incomparables ont faibli avec le temps, et, si l'âme est restée la même, les moyens physiques ont baissé. Bien que le timbre de la voix ait gardé sa pureté idéale, le son a perdu une partie de sa force et de son ampleur.

Nos jeunes gens affirmaient qu'à Bayreuth, l'an dernier, ce mammouth qui a avalé une fauvette leur avait déjà donné une réelle déception. Dans le début de la scène entre Parsifal et Kundry, au deuxième acte, page essentiellement Maternelle, si j'ose ainsi m'exprimer, la cantatrice, empêchée par l'extravagance de son embonpoint, avait conservé une immobilité invraisemblable, digne de ce dôme central de l'Exposition universelle dont elle a déjà les majestueuses proportions. Pour moi, qui, simple ouvreuse, ne peux guère aller à Bayreuth pour y com-

parer les mérites divers de Mmes Materna, Sucher, Malten ou autres, j'ai été simplement enchantée, ravie, transportée au *septième siècle*, comme disait Charles Lalou.

Mais d'abord, apprenez que la *Symphonie en fa*, du vieux Ludwig, a été fort bien exécutée. Œuvre étrange, délicate et joyeuse, d'une rare perfection, et qui se présente comme un repos, une halte de pure musique (pardonnez à ce style!) entre ses deux éclatantes voisines, la *Symphonie en la* et la *Neuvième symphonie*. Rien n'existe qui soit plus souriant, plus noblement achevé, d'une écriture plus élégante et plus généreuse en même temps. Le public réserve trop volontiers ses bravos pour les 81 mesures du *Scherzando*, si fin et si spirituel, transformation d'un petit canon dédié à Maelzel, celui-là même dont notre Patron a avalé le métronome (il l'a, d'ailleurs, remarquablement digéré). C'est le *Tempo di minuetto* que je préfère, dussé-je paraître vieux jeu à Pierre de Bréville — ironique

Lenz moderne — qui nous délaisse, hélas! pour exhiber au Châtelet l'opulence de ce pardessus fourré d'astrakan que lui offrit jadis, à l'issue d'une audition de *Sainte Rose de Lima*, un groupe de mélomanes enthousiasmés. Faites de bonne musique, jeune gens, sic itur ad astrakan.

Comme le disait Louis-Philippe aux délégations de la Garde nationale, « c'est toujours avec un nouveau plaisir » que j'ai réentendu la *Ballade symphonique* de Chevillard, (« auteur tout enflammé de belles audaces » d'après Bruneau qui, lui, ne s'enflamme jamais), puissamment dirigée par papa beau-père. C'est orchestré d'une façon charmante. Mais pourquoi, ô Monsieur Gendre! nous faire de la musique à programme sans programme?

Enfin, voilà Mme Materna, aux appas redoutables! Elle nous dit *la Toute-Puissance* de Schubert, et disparaît. Vient alors *Siegfried Idyll*, exécuté avec une perfection dont vous

n'avez pas idée : nulle part on ne fait aussi bien. Patron susceptible, j'aurais voulu te sauter au cou, tellement tu m'as paru gentil — plus gentil encore que le joli brun tout jeunet qui me fait régulièrement de l'œil, au dernier rang des seconds violons. La *Danse macabre* a bien marché, mais nos désirs étaient ailleurs. Houfllack y a dit supérieurement son solo de violon, à la grande joie des admiratrices du parquet, « les Houfllackettes », comme les nomme Poujaud.

Le sourire aux lèvres, Mme Materna s'avance de nouveau, et commence : *Starke Scheite schichtet mir dort*... La salle, toujours candide, se réjouit d'entendre si bien prononcer l'italien, et le misanthrope Servières, plus perspicace, s'étonne qu'elle ait cru devoir chanter une si belle page en anglais. Quant à d'Indy, tout ému, il ôte machinalement le haut de forme rivé jusque-là sur sa belle tête pâle. Tiersot retire pareille-

ment son chapeau, qui est mou, à l'égal de ses convictions wagnériennes. Eh ! dis donc, ténorisant (quoique enrhumé !) ne pourrais-tu me chanter quelque jour cette mélodie Fannyculaire[1] que tu interprétas l'autre soir, salle Pleyel, en chaussettes blanches et escarpins vernis ?

Oh ! la splendide scène ! Comme on y devrait traîner les batraciens de la critique ! Il y a là des beautés tellement évidentes, que le plus Vitu de tous les Kerst ne les saurait nier. La grosse Materna y a été sublime, et le patron s'y est distingué pour sa part, ainsi que ses cuivres, les trombones à tout faire aussi bien que les tubas. Je pleure toujours à penser que la voix est écrasée par l'orchestre, tandis que, *là-bas,* on ne perd pas une syllabe ; mais qu'y faire ? tant que l'ar-

[1] Il n'est peut-être pas inutile d'expliquer que l'Ouvreuse veut ici faire allusion à une remarquable mélodie de M. Julien Tiersot, sous-bibliothécaire au Conservatoire, intitulée *Fanny*, et interprétée par lui, salle Pleyel. (*Note de l'Éditeur.*)

tillerie instrumentale sera tout en haut de l'estrade, face au public, ses coups de mitraille éteindront toutes les autres voix. Au Cirque, quand le motif du Walhall fait son entrée, « passé aux tubas », comme disent les gens de police, il me semble que je reçois Louis Besson sur la tête. J'accuserai aussi les violons de ne pas avoir assez d'attaque dans les batteries qui constituent le *Feuermotiv*, et le patron de prendre un peu trop vite le retour du thème des *Rheintöchter*, dans le ton de *si bémol* (*Des Rheines schwimmende Töchter*). Mais qu'importent ces détails! Quand le dernier accord de *ré bémol* a tonné dans le Cirque, je n'ai pu y tenir: oubliant la réserve que m'imposent et mon sexe et mes fonctions, j'ai joint mes petites mains applaudisseuses aux formidables battoirs de Poujaud et de Messager — *Arcades ambo*, comme dirait l'humaniste Benoît. Ivre d'enthousiasme, le bon poète Henri de Régnier casse son monocle, et ce bris fait étinceler de

joie les yeux trop spirituels de celle qui daigne accompagner Vanor aux musicales vesprées.

Le concert a fini par l'ouverture du *Freischütz*, cet immaculé chef-d'œuvre, exécuté avec une intelligence de mouvements plus sûre que l'autre fois. Cela m'a fait plaisir : je ne me soucie guère de formuler des remarques pour une vaine satisfaction d'amour-propre, mais pour la réputation de nos chers concerts et de leur chef bien-aimé. C'est mon patriotisme, à moi, mon patroniotisme si vous voulez.

Chez Édouard, la *Jupiter-Symphonie* (pourquoi Jupiter ?) n'a été que médiocrement exécutée, à l'exception de l'Allegro vivace qui, lui, a été saveté d'une façon indigne. Pendant le beau finale fugué, une demi-douzaine de ces petits calicots ambitieux, musiciens de raccroc qui mériteraient d'être fessés avec leurs chanterelles grinçantes, ont bafouillé lamentablement.

Oh ! le plaisant projet d'Édouard qui, désireux de nous faire entendre un peu de musique russe, délaisse Glazounow, Borodine, Rimsky-Korsakoff, et s'en va choisir Childebrand Tschaïkowsky ! Sous prétexte d'un concerto de ce Moscovite piteux, le nihiliste Sapelnikoff a exercé des sévices graves sur un piano à queue, sans être touché des protestations bruyantes de la victime. Pourtant il a plutôt l'air bonasse, ce gauche blondin au cou dans les épaules, aux cheveux mal taillés à la séminariste « qui s'appelle Nikoff », comme disait l'incorrigible Willy. Mais quelle écœurante olla-podrida, sans caviar, hélas ! ce Tschaïkowsky de malheur avait chargé son compatriote de nous faire avaler ! on eût dit du Benjamineff Godardsky : des motifs étriqués, d'une fausse élégance de garçon coiffeur, noyés dans une sauce prétentieuse et longue, auxquels succèdent inopinément de grotesques tintamarres chaudronoïques dont Sophie Menter aux cheveux

inouïs, Holmès assoifée de fracas, Paderewski sinistre et glacial, Roger-Miclos, Pfeiffer, Diémer, et toute une redoutable légion de pianistes applaudissaient les invraisemblables charivaris. Enchanté de ces bravos, l'opérateur se levait toutes les cinq minutes, plongeait en avant, à gauche, à droite, une main sur son cœur, puis recommençait à maltraiter son Érard en tâchant de rattraper l'orchestre qui ne l'attendait pas, sans doute pressé d'aller dîner en famille.

C'est dans les *Jocrisses de l'Amour*, je crois, qu'une fleuriste répond au vieux monsieur de rigueur: « Votre broche, je la refuse comme bijou, mais je l'accepte comme sentiment. » Ainsi des inspirations tschaïkocasses; partisan de l'alliance russe, je les tolère, mais porter de ces broches-là, jamais !

Grâce à Paul Braud, reconnaissant envers le maître qui lui a fait remporter un si beau succès lors de son dernier concert, et à sonl ami Paul Fournier (le Paul Nord et le Pau

Sud, comme on les appelle), grâce à Pierre de Bréville, dont l'enthousiasme illimité dépassait encore celui de Le Borne (quand Le Borne est franchi il n'est plus de limites), à Georges Vanor qui a quitté le Cirque pour amener un instant chez Colonne une adorable brune aux courts cheveux calamistrés, grâce à Bruneau fils, à Lerolle, grâce à la petite camarade de Willy qui se réveille à chaque pause pour se réchauffer en applaudissant, le public s'est laissé entraîner, et Franck, père de *Psyché*, rutilant de bonheur dans sa loge, a pu entendre d'unanimes et prolongés bravos saluer son apothéose, la seule partie dont je ne sois pas folle, d'ailleurs, en raison de son gounodage trop marqué.

Ce n'est pas à la modestie de ma petite camarade du Châtelet que l'on pourrait demander des renseignements techniques sur *Psyché*. Tout au plus oserait-elle faire remarquer, timidement, avec quel louable parti pris le maître confie à l'orchestre seul le soin

de représenter Éros et son amante, pour leur conserver le caractère tout idéal que le rôle purement épisodique des voix ne fait qu'accentuer. Jamain, un ancien élève de Franck, expliquait à quatre profanes combien est délicieuse la phrase descriptive du premier morceau, avec sa chute sur un accord mineur, particulière à César. J'ajouterai, pour faire montre à mon tour de ma petite érudition, que le second épisode de la première partie est construit avec un fragment des *Éolides* que nous avons jouées, la première année de nos concerts au Château-d'Eau. Ah ! ce n'est pas hier ! Le patron avait alors de belles audaces !...

2 mars 1890.

XXI

Monsieur le Directeur,

C'est une ouvreuse agacée, énervée, qui vous griffonne ces lignes rageuses. Le patron, les p'tits bancs, les snobs, tout m'importune; les snobs surtout, qui ont osé prétendre que trois heures de musique, c'était trop pour leurs estomacs débilités. Notre orchestre a bien fonctionné d'ailleurs. La trilogie piccolominutieusement travaillée par Vincent a été mieux exécutée encore que de coutume, avec les variations de mouvement désirées par l'auteur dans la troisième partie.

Ce faux roux de Paderewski — la perruque de Rochefort sur la tête d'Henri IV moins la barbe — représente assez bien le pianiste tel que le décrivait Balzac. Mais quelle épouvantable habitude ont ces pâles tripoteurs d'ivoire, élus au scrutin de Liszt, de nous assassiner de leurs grotesques compositions? Après Rubinstein, *nein!* après Paderewski, merci! A côté de son édité Bellaigue dormait le bon Delagrave, et son paisible ronflement faisait une résonnance digne de son nom. Mais, en dépit des « chut » énergiques sortis de tous les poils de la barbe de Poujaud, le tortionnaire continuait à sévir, l'œil fixé sur les dents de Diémer, prêtes à remplacer les touches fracassées de l'Érard en détresse. La première partie s'est terminée sur une gamme descendante, aux furibondes octaves, qui a fait sourire Bagès (il ne faudrait pas appeler Garnier Bagès); la troisième, odieuse de vulgarité, de vide, de petites flûtes stridentes, a ravi tout le Gotha du clavier, de la princesse Brancovan à

la vicomtesse de Trédern, sans oublier les Grandval, Legoux, de Guerne — toute la lyre!

Enfin, voici le salut enthousiaste aux voûtes de la Wartburg, lancé par Materna-Élisabeth (du Gévaudan), plus colossale encore que dimanche dernier — une Alboni mâtinée de Thérésa — mais quelle âme d'artiste! Elle jette un coup d'œil amical à la Krauss, comme pour s'excuser de se faire applaudir dans cet air où la déesse de Reyssouze a récolté tant de bravos... « *Hodie mihi, Krauss tibi* », murmure Camille Benoît, incomparable poseur de latin.

Après Wagner, Haendel, car nous voulons montrer que le classique d'hier nous réussit aussi bien que le classique de demain. Point, ma chère! vous avez tort de distiller cette rogue musique de *Colonne Macchabée* avec ces minauderies de bonne ogresse, et ces petits bonjours dans la salle. Je ne parlerai pas de la *Götterdämmerung,* car la géante y est sublime et le patron supérieur, quoiqu'il ait

conduit un peu raide cette fois, et qu'il y ait certain *Entsagungsmotiv* qu'on ne distingue pas très bien au-dessous de l'*Alberichsfluch* (*das Euch zum Unheil geraubt*).

Un monde fou ! Paul Braud, qui, devenu Franckiste par reconnaissance, fait au maître une réclame prodigieuse et crie dans les cafés, quand on lui sert un bock : « La bière est vide, alors c'est que Franck est vivant ! » Non loin de Camille Bellaigue — qu'une conférence sucrée, *quite too too*, sur Grétry, a rendu le chou de Bruxelles, — voici Chevillard, plus aimable que... (mais ne brouillons pas les familles !), puis Chausson, sa *Tempête* sous son crâne : il semblait tenir en lisière le beau brun qui, seul de toute la salle, n'a pas applaudi *Wallenstein*... J'ai nommé d'Indy. Autre brun, Saint-René-Taillandier, profitant de ce qu'il n'y avait pas vêpres à Saint-Germain-en-Laye... Qui encore? Debussy, qui jette l'engrais de sa musique sur les *Fleurs* de Baudelaire, Delsart et sa

mèche, Mariotti, Bonheur, Hüe, de Bréville

Il m'a semblé voir aussi Le Maréchal, critique plus doux que le Niel envers les paladilhes qui s'amusent à recommencer *les Huguenots,* féroce pour les chercheurs de la nouvelle école. A déclaré jadis qu'il trouve dans Wagner « un abus des sonorités qui lasse l'attention » et a condamné la *Chevauchée des Walkyries* sous prétexte que « cette musique guerrière a dû (!) enflammer les Prussiens quand ils pénétraient comme des nuées (??) par la trouée des Vosges. » Quitte ce souci, fils d'Adam (Mme) et ne fais plus dire que, grâce à toi, le *Soleil* a des taches.

Nos jours sont comptés, monsieur le Directeur. Bientôt le Cirque aura fermé ses portes, et le Châtelet ne tardera pas à suivre son exemple. Il faut que je reprenne un dessein trop longtemps ajourné; ce sera d'ailleurs combler les vœux d'un ami bien cher[1]...

Nous croyons savoir que M. Camille Benoît, dans une lettre confidentielle à l'Ouvreuse, avait exprimé

Aujourd'hui, c'est l'immense Vitu qui s'impose à mes rêves. Comment le peindre, hélas ! ce critique selon le cœur de Koning, cet érudit singulier, dont un rusé compère, celui qui a posé, sans le savoir du reste, pour le Lavaux de *l'Immortel,* vantait « l'encyclopédique ignorance » ? M. Auguste Vitu, dignement continué, m'assure-t-on, par son fils (connu sous le nom de *Vitulus Augustule*), est extrêmement amusant lorsqu'il reproche à M. Zola d'avoir un égal mépris « pour la grammaire et la morale » ; il l'est encore lorsqu'il explique les modulations musicales, et nous montre comme quoi la tonique *mi,* étant élevée d'un demi ton, devient forcément un *fa* naturel...

On ferait une anthologie d'un furieux comique en découpant avec intelligence les articles de M. Vitu. Je n'en veux rappeler

le désir de voir relever quelques-unes des bourdes que les intransigeants de son espèce prétendent trouver dans les magistrales analyses de nos plus éminents critiques. (*Note de l'Éditeur.*)

qu'un ou deux. Bien qu'une pauvre ouvreuse n'ait pas grande compétence littéraire, je tiens à vous citer le compte rendu de *Sapho* (*Figaro* du 19 décembre 1885) comme spécimen de galimatias double et de prud'hommesque bafouillage. J'y trouve « des compromissions vénéneuses cachées sous des amours sans frein... », et surtout cette phrase épique : « Sales bêtes ! s'écrie *la fille du peuple*, retrouvant *le langage du ruisseau où l'enfanta son père, le cocher de fiacre, pour exhaler sa rage...* » Pour un futur académicien (car c'est un songe que l'on caresse volontiers autour de lui), ça n'est vraiment pas mal ! Mais voici le feuilleton sur *Lohengrin* (*Figaro* du 4 mai 1887), une merveille ! Charitablement averti par Robert de Bonnières et Magnard qu'il n'eût pas à découvrir un chef-d'œuvre connu et admiré depuis trente-cinq ans sous peine de devenir la risée universelle, l'érudit jura d'éblouir tout le monde par sa science, son goût et la beauté de ses

vues. Il y réussit aisément; jugez plutôt :

Le « livret » de *Lohengrin,* nous dit-il, a été tiré par Wagner « d'un poème du XIIIe siècle attribué à Wolfram d'Eschenbach, qui lui-même avoue s'être inspiré d'un troubadour provençal nommé Guiot ou Kiot, etc. » (Le pauvre ! il a confondu *Lohengrin* avec le *Parcival* de Wolfram !) Il ajoute un peu plus loin : « Arrêtons-nous sur cette pente.... » (J'te crois !).

« L'œuvre s'annonce par un prélude en *la* (majeur, Auguste ! tu faiblis), dont les quatre premières mesures (non, mon ami, pas les quatre premières) servent de thème au prélude lui-même... Ce morceau progresse jusqu'à un *tutti* formidable *où se mêle le son des grandes orgues* (Oh ! la la !)... Elsa décrit sa vision dans une *romance* en *la* bémol.... Cet adieu (l'adieu au cygne) est chanté par Lohengrin *sur* un court *arioso* auquel s'enchaîne un chœur FUGUÉ d'un dessin mélodieux ».... (et il prétend « avoir fait ses clas-

ses » ! !) Il trouve que la phrase initiale de la prière rappelle celle de Sarastro dans la *Flûte enchantée*.... A la première scène du deuxième acte, il critique « le système du *tout à l'orchestre* » (exquis !). Il déclare que « le duo d'Elsa et d'Ortrude est énorme » (pas tant que toi) mais en goûte « la *strette* finale » (?). Il parle du duo d'amour dont le motif (il n'y en a donc qu'un ?) se reproduit « successivement par sept ou huit tonalités différentes » (! ! !).

En voilà assez pour aujourd'hui, n'est-ce pas, ô mon cher Directeur ? Mais ne pensez-vous point que l'on pourrait arriver à faire quelque chose avec le public, si les critiques n'existaient pas ?

UNE OUVREUSE DU CIRQUE D'ÉTÉ.

P. S. On me signale, au Châtelet, l'alme présence de l'inclyte poète d'*Ancæus*, Fran-

cis Viélé-Griffin ! Il a ostensiblement sifflé, non l'ouverture de *Tannhäuser*, mais la façon dont elle a été exécutée.

U. O. D. C. D. E.

9 mars 1890.

XXII

On ferme ! on ferme ! Il faut déposer le gentil bonnet rose, tout perdre à la fois, Wagner et Beethoven, les prouesses du patron, la vue même des disciples de Franck. Hélas ! les lauriers sont coupés ! comme disait, en des temps meilleurs, l'Édouard Dujardin, à l'âme décadente, tout ensemble, et épicière. Ah ! ce dernier concert ! J'aurais voulu qu'il ne finît pas.... Je m'enivrais de musique à longs traits, le cœur à l'ai-ai-ai-se. Ce fut d'abord la *Symphonie en la*, merveille incomparable, dignement exécutée, sauf le premier

morceau. Puis vint Materna, en robe de satin broché rose crevette, semblant plus grosse qu'en sa robe noire de dimanche dernier, qui nous chanta une mélodie extrêmement vieux jeu, mais élégante et jolie, de *Rienzi*. Court intermède : l'ouverture d'*Attila* — Holà ! — de Salvayre, sans doute composée pour ceux d'Henri de Bornier... C'est à cent pieds au-dessous de zéro... Il y a surtout certains unissons de trombones à faire crever de rire les Huns et les autres, sans parler des élans du quatuor que je qualifierai volontiers de sternutatoires. Malgré la température élevée, un silence glacial a accueilli cette manifestation dont le patron, vrai ! n'aurait pas dû accepter la responsabilité ! Il faut avouer cependant qu'après avoir accueilli Benjamin... Et puis, circonstance atténuante, il s'est arrangé de manière à ne pas pouvoir en donner une seconde audition !

Toute la phalange du promenoir, déjà

presque au complet pour le décès de Salvayre d'Egmontsoreau, s'est massée pieusement autour de d'Indy quand Mme Materna a reparu sur l'estrade.

Il y avait là d'abord von Blowitz (*a bove principium*), Paul Vidal, musicien pour pantomimes, chéri par Bouchor à l'égal de Bach, et dont un sourire éginétique retrousse la lèvre quand il entend parler de certaine œuvre mallarmiste mise en musique (rien que des flûtes et des harpes); Poujaud, plein de componction; Bagès, à la fois frais et languissant, rose et vanné; le roi de nos jeunes *mashers* qui semble avoir comme son maître « l'âme d'un séraphin », Pierre de Bréville; Tiersot, à la barbe bifide « comme celle d'un serpent »; le gracieux Viollat, l'aimable et chevelu Savard, et bien d'autres. Aux secondes s'agitait Ernst, ruisselant d'enthousiasme et de sueur, non loin du facétieux Fernand qui se fait annoncer, dans les salons gobeurs, sous le nom de

maestro Trovati (*si non è vero, è bene trov...*) et, à l'abri de ce faux nez italien, fait applaudir ses œuvres par des invités qui se refuseraient à les entendre, signées Le Borne; puis le peintre Bussierre [1], le fauve Jacques Froissart. (*Et des baisers, et des baisers, et des baisers!!!*) poète lyrique vivant de son état. Aux loges, j'ai remarqué Chevillard, Henri de Regnier, lorgnant d'un air de décadence *distinctly precious* les enthousiasmes ambiants à travers son monocle vide de cristallinité oculaire; aux premières, cet excellent Georges dont le *R-hue-bezahl* semble tiré à Hüe et à Diaz, sans, pourtant, mériter la flétrissure de « saleté musicale » que lui lança Wilder, un jour où le faro se digérait péniblement. Et l'assommant grincheux Adolphe Jullien, wagnérien ou se croyant tel, qui n'en a pas moins effarouché les bons

[1] Né à Cuisery (Saône-et-Loire), élève de MM. Cabanel et Puvis de Chavannes; 12, rue du Moulin-de-Beurre. (*Note de l'Éditeur.*)

vouloirs les plus sincères par ses attaques hargneuses contre toutes les tentatives, car il n'a rien épargné... sauf l'inepte *Plutus* du sieur Lecoq dont il a longuement vanté « la touche délicate ». — Pourquoi? — Rappelons que l'on doit à cet ours, pas léché du tout, la révélation du suicide d'Élisabeth dans *Tannhäuser*, et quelques autres trouvailles de ce tonneau. Mais la plus belle, c'est celle qu'il a déposée en bas de page de son indigeste compilation, à propos de Wagner, qui, tout en écrivant sa musique, étudiait Schopenhauer: « Quelle salade ça devait faire dans sa tête! » Non, cerclez-moi ou j'éclate, Adolphe, car la tour (pas votre collaborateur Fantin), la tour Eiffel n'est, à côté de celle-là qu'un simple cure-dents.

Le prélude de *Tristan* a été magistralement exécuté, et enchaîné, comme Wagner l'a voulu, à la *Mort d'Iseult*, ce qui n'empêcha pas, l'an dernier, un jeune sous-Reyer trop

naïf de dénoncer ce raccord à l'indignation des fidèles — inutile de dire qu'il fut, pour cet excès de zèle, ramené vivement dans le rang par son brusque sous-off. Quant à ce cantique d'Iseult mourante, c'était divin! la progression sonore m'a paru bien plus pondérée qu'autrefois; seul, le gruppetto de la *Liebesverklärung* ne se détache pas assez de l'enchanteur bruissement de l'orchestre. Materna et le patron m'ont ravie : j'aurais voulu les embrasser l'un et l'autre (j'imagine que c'est au patron surtout que cette étreinte aurait fait plaisir)...

Certes, elle est bien, cette ouverture pour *Faust* ! Seulement, encadrée par *Tristan* et la *Götterdämmerung,* elle semblait forcément un peu pâle, « comme la Législative entre la Constituante et la Convention », disait ce vieux serin de Perrens. Mais un frisson parcourt les gradins, l'émotion serre les cœurs, l'estrade fléchit, Brünnhilde apparaît. Sublime, vous dis-je: jamais l'obèse Walkyrie

n'a été plus en voix. Et emballée ! — comme Gouffé. L'orchestre, électrisé, faisait des prodiges ; Charl... non, le patron ! soulevait d'un bras vainqueur la tempête instrumentale, et les thèmes éclataient ! La fanfare de Siegfried sonnait en trompettes étincelantes sous le sifflement vertigineux des cordes, et la *Liebeserlösung*, toute blanche de pure lumière, planait sur les rouges nuées où s'écroule le Walhall. Mon petit sein d'ouvreuse palpitait éperdûment, en le voyant, Lui, notre maître redouté, si dédaigneux en apparence des remarques qu'on se permet, modérer de la main la fureur de ses tubas, élargir les mouvements là où il convient, mettre dans l'interprétation de cette formidable musique, avec la précision dont il est coutumier, l'intelligence dramatique, la chaleur, l'*âme* dont il est parfois un peu avare.

Ovations indescriptibles. Grande lutte à mains plates entre le Métronome impavide et la Chanteuse-Cannon. Elle voulait l'en-

traîner avec elle au bord, non de l'abîme, mais de l'estrade. Avec une modestie de jeune vierge, il s'efforçait de résister à ces aimables efforts, mais il n'était pas de taille, et, après de dramatiques péripéties auxquelles la salle assistait, haletante, c'est la Materna qui l'a emporté (sans métaphore). Il a été enlevé à la force du poignet et a dû, pour une fois du moins, venir prendre sa part des applaudissements et des bravos. Paul Vidal contemplait ces enthousiasmes d'un œil un peu désabusé, avec un scepticisme, on eût dit, déjà vieilli. Faut-il donc croire, comme l'insinuait ce bel Arbi de Poujaud (qui bêchait ferme *Ascanio* en compagnie d'Ernst, à la première), faut-il croire que les années de cantate comptent double ?

Après le concert, « un groupe de musiciens et d'admirateurs », comme dit Kœchlin, ont offert à Mme Materna un petit flacon de jaspe, « parce qu'elle a bien jaspiné », disait à Willy Willa (Vitiosa). Triple-sec, plus ins-

truit, nous apprend que le jaspe a été choisi parce que « c'est la pierre dont était fait le Saint-Gral ! » J'admire cet érudit « bien informé » qui ne sait pas que la plupart des bons auteurs font le Gral d'émeraude, et que Wagner l'a voulu tout simplement, comme la voix de la Materna, de cristal.

Un cruel accident m'enlève ma petite camarade du Châtelet ; je ne la verrai plus ; la honte l'a dévorée. C'est à la suite de l'exécution de *Roméo et Juliette* — fabuleusement foraine en dépit d'une répétition poussée jusqu'à deux heures — qui a scandalisé même les plus jobards des Colonnophiles. A la fin de la première partie, deux cors (Dieu ! que leur son était triste au fond des hautbois !) se sont mis à mugir lugubrement. On les regarde ; on plaint ces malheureux que, sans doute, un deuil de famille... Livide, Édouard s'arrête, fait doubler le motif, et, à l'entr'acte, il sanglote : « Mesdames, Messieurs, on a

l'habitude de réclamer pour les chanteurs une indulgence que le public ne refuse jamais; je la demande pour mes cuivres; ces deux instrumentistes sont malades et ont voulu jouer *par* leur dévouement inaltérable à l'art. Je vous supplie d'agréer mes excuses. » O ma mère!

Dans la salle, outre les Massiacs coutumiers, Vallombroso, Poniatowski, Vanor, tricycliste malchanceux (*Quo non descendam !*), sa mignonne amie, en cheveux courts frisés, avec une tunique qui fera la mode, ressemblait à l'un de ces jeunes grecs, trop jolis.., mais je ne vais pas vous citer de l'Anacréon, peut-être!

16 mars 1890.

XXIII

O tristesse du renouveau! Sous les arbres des Champs-Élysées constellés de pousses smaragdines, passent des « tendresses » en robes claires, dénonciatrices du printemps; sollicités par les caresses de la brise, les lilas s'entr'ouvrent, peureux;... hélas! les violons muets reposent dans leurs petits cercueils d'enfants, les soupirs des hautbois ne charment plus nos âmes, les cuivres héroïques font silence, et le cor sommeille dans la forêt de rêve où l'écouta Weber. Lugubre fin de mars; Pascal disait vrai, ce mois est haïssable.

Puisque l'arène du Cirque est déserte et la féerie des musiques divines évanouie, pourquoi ton Ouvreuse ne brise-t-elle pas sa plume, Patron sévère mais injuste, sans l'espoir de te voir ébarber fébrilement — comme tu le faisais d'un geste nerveux, si drôle! — ton numéro d'*Art et Critique?*[1]. Pourquoi? Pour te donner la joie de voir dauber ton ami Édouard. Je suis sûre de ta bienveillante attention, cette fois encore. A moi l'éreintement de la concurrence! J'y veux consacrer les restes d'une voix qui tombe et d'un bonnet rose qui déteint.

Dimanche, donc, je fus ouïr le *Roméo et Juliette* de notre vieil Hector. Tu ne me croirais pas, mon maître, si je te disais que la tristesse de Roméo, la fête chez Capulet et la scène d'amour sont exécutés là-bas comme chez nous. Mais parlons du prologue. Où

[1] Nous croyons devoir rappeler qu'un certain nombre de lettres de l'Ouvreuse ont paru dans la revue *Art et Critique*. (*Note de l'éditeur.*)

diable ce Colonne va-t-il recruter ses choristes? A quel mastroquet sont empruntés ces ténors gavés de pernicieux piccolos échappés aux griffes de la loi *idem*? De quel Mont-de-Piété fantastique retire-t-il des basses aussi défraîchies? Et ce pauvre Mauguière, qui, jadis, chanta chez toi le jeune matelot de Tristan, avec quelle morne anxiété il continue à chercher sa voie — ou sa voix : comme tu voudras. Quelle sottise de confier à l'interminable Berthe de Montalant (rien de celle qu'on arrête) les adorables strophes *Premiers transports que nul n'oublie!* quand il faudrait un contralto, un vrai, un de ceux que Gailhard ne possède plus depuis le départ de Richard-Voix-de-Lion, capable de donner à la mélodie vocale la chaleur passionnée, la pénétrante langueur que voulut Berlioz. Déplorable, l'exécution de la rixe au cours de laquelle les trombones, sans doute travaillés par les effluves printaniers, ont vagabondé trente secondes, forts de l'inatten-

tion d'Édouard, à leurs rixes et périls; et l'on a trouvé bien longue à venir l'arrivée du prince qui met fin à ce charivari. (Entre nous, d'ailleurs, ce récitatif des cuivres m'a toujours semblé difficile à digérer.) L'incomparable *Convoi de Juliette* a été dit d'une façon médiocre, assez confuse, surtout dans la seconde partie où le chœur a couvert sans vergogne la plainte monotone de l'orchestre. Enfin, Auguez m'a peinée. Cet honnête et consciencieux chanteur, qui a du talent, même de la voix, a savonné son père Laurence au point de lui mériter les prénoms de Jean-Paul. Puis, empoigné d'une frénésie soudaine, il s'est pris à meugler désespérément le *C'est moi qui les ai mariés*! à meugler, vous dis-je; ce n'est pourtant pas Laurence des vaches. Je note, en passant, la subtile remarque du républicain Chausson qui fait constater à son voisin quelles déplorables conséquences eut pour Roméo et Juliette ce mariage religieux illégalement célébré avant

l'autre. Il est vrai que Christophe Colomb n'avaït pas encore découvert la mairie...

Pendant l'entr'acte, j'ai vu Ernst qui prend des notes fiévreuses pour un immense article (Dieu sauve *la Paix !*) Dans les couloirs, Tiersot rit de la stupéfaction de Kœchlin qui a déclaré « inexplicable » — en pleins *Débats* — l'omission de la scène des Tombeaux. Certes, elle est poignante, et à ne la considérer qu'au point de vue technique, très curieuse par l'emploi des thèmes de la scène d'amour déformés, pour ainsi dire, mais Colonne a cent fois raison de ne pas la donner, puisque ce pince-sans-rire d'Hector (dans une note de la grande partition que Triple-sec pourrait consulter) conseille aux chefs d'orchestre de supprimer cette scène si leur public manque d'imagination. Édouard connaît son monde.

Cet homme sombre, tout là-haut, qui se fait petit, qui se musse, qui disparaît, craintif, je ne l'ai pu distinguer : on m'affirme

que c'est Mallarmé. Lui! Là, Stéphane — abdiquant le Cirque qui, parmi tant d'arbres, cabre à son fronton une enseigne équestre, signe de l'ordinaire spectacle intérieur, à qui, pour un temps substitué, nuisit, en l'excluant, un intermédiaire et supérieur prodige instrumental — résigne à des fanfares non plus éparses en une orbiculaire vacuité, mais d'un face à face théâtral en une bouffée trop directe, issues, sa rêverie... Je vois encore l'aimable Lionel Meyer, descendu, j'imagine, d'un conclave de cardinaux rusés et rasés, peints par Vibert; et Le Borne (prière de ne pas mettre d'accent aigu sur l'*e* final), qui semble amusé des incorrigibles exubérances de Colonne; le fait est que ce capellmeister épileptique semble prendre à tâche de ressembler au docteur Miracle, tandis que le Patron, plus posé, rappellerait plutôt le docteur Pierre.

L'entr'acte se prolonge; j'en profite pour savourer un numéro du *Petit Journal*, vieux

de la veille, où l'on m'a signalé le compte rendu tout à fait malbâti, bossu et ascagneux du dernier opéra de Saint-Saëns, dû à Léon Kerst. Encore un de ceux que j'abomine, ce type du critique ignorantissime, qui prétend en musique, en littérature, en tout, et n'entend rien à la musique, rien à la littérature, rien à rien. Le pauvre se prend pour un fin connaisseur et le répète à tout bout de chant, sans se douter que sa prose exhale la même odeur que les lambeaux de Richebourg ou de Montépin jetés en pâture par les patrons de son *Petit Journal* aux habitués de leur rez-de-chaussée. C'est le Jules Lemaître des concierges, le Pessard des gâcheurs de plâtre. Avec cela, d'une grossièreté à lui mériter une place sur les voitures de la Compagnie Lesage, ce qui lui a déja valu quelques renfoncements sérieux. Son article sur le *Lohengrin* — car c'est à cette occasion que tous nos critiques battirent leur plein — atteignit des hauteurs d'ineptie à fatiguer les

ailes de l'aigle. Celui qu'il perpétra sur *Ascanio* ne vaut guère mieux. Le bouffon de la chose, c'est la façon galante dont il se pose en Chevalier de la Triste figure pour défendre Dulcinée Saint-Saëns qui se passerait fort bien de ce Don Quichotte à la Manque. En style d'équarrisseur, il attaque les jeunes gens qui se permettent de juger *Ascanio* ennuyeux « du haut de leur col cassé » (à toi, de Bréville !). Il me semble que, du haut de son faux-col crasseux, l'étonnant Kerst pourrait montrer plus de modestie. Après ça, puisqu'il est gobé par Marinoni, grand-croix de la Légion d'honneur !...

Ne parlons pas de Besson. Le sujet est vaste, mais on l'a déjà beaucoup pioché. Puis, ne trouvez-vous pas que le corpulent Pansegrosse, ce Maternus des journalistes, relève de la critique moins que de la zoologie, voire de la tératologie ? Oh ! l'étonnante phalange que celle de nos aristarques musicaux ! La race des Scudo n'a pas dégénéré.

Je me rappelle encore les polissonneries de ce vieux pitre d'Albert Wolff, le skoptzi du *Figaro*, lorsque *Parsifal* fut annoncé à Bayreuth, et les explications de Flor O'Squarr sur la *Walküre* à Bruxelles, avec le motif de Hunding donné « par les cornets à piston », et l'article de l'innocent à qui l'on doit cette découverte, que le manque d'homogénéité orchestrale de Reyer provient de sa façon « de répartir l'air entre les éléments sonores », et les innombrables trouvailles plus saugrenues les unes que les autres de l'inventive carpe éolienne ! Mais voici du nanan : une étude de notre cher Camille,[1] dont je vais vous montrer les principales perles... le bel élégant à la barbe blonde (*suave rubens hyacinthus*, comme dit un autre Camille),[2] n'en voudra pas trop à sa petite folle d'ouvreuse ; elle n'a pu résister au plaisir gourmand de

[1] M. Bellaigue. (*Note de l'Éditeur.*)

[2] M. Benoît. (*Note de l'Éditeur.*)

taquiner ce jeune prince de la critique, très en progrès aujourd'hui, et qui, j'en suis sûre, regrette quelque peu, bien qu'il ne l'avoue pas, ces lignes ineffables, datées du 15 mai 1885...

D'abord il se donne la joie mauvaise de citer les vers Wildériens, que les abonnés de sa *Revue* — (affadis par l'ingestion bi-mensuelle du Pouddinq-Mazade et de la Panade-Cherbuliez) — ont certainement attribués à Wagner lui-même. Mais voici les fusées d'esprit — un feu d'artifice dont il devrait ruggieri, non, rougir ! — la jovialité, comment dirai-je ? des deux hémisphères, capable de faire regretter cette « gaieté germanique » qu'il exécute si allègrement : « Walther est proclamé mari de Mlle Pogner devant tout le petit commerce de Nuremberg... *Les Maîtres Chanteurs* ou *le Bon Savetier*... Le premier acte est le plus terrible ; les premières mesures, pourtant, sont intéressantes... Une suite de mots notés *au hasard*... Voici les maîtres

dits *chanteurs*; toujours l'ironie!... L'air que chante Walther a de l'expression; *tout le reste est un abominable chaos*... Bientôt on sonne le couvre-feu, *complainte lamentable dont la dernière note voudrait être comique et n'est que fausse* (!!!)... Qui n'a connu la torture d'Éva? Comme on comprend le cri de soulagement qui lui échappe lorsqu'elle a ôté son soulier!... La défaite de l'obscurantisme, voilà le sujet: à peu près celui d'*Excelsior*... Le vrai Wagner serait-il, comme le vrai choléra, celui dont on meurt?... Cette musique n'est pas seulement ennuyeuse, elle est laide... deux choses capitales lui manquent: le rythme et la tonalité... Entendre *les Maîtres* une fois, cela nous suffit pour ne plus vouloir les entendre!... »

Tu te convertiras, enfant terrible, pianiste folâtre, par qui Gounod, farceur âgé, voulut être béni, le jour de ta première communion! Tu t'es même déjà converti aux trois quarts. Tu n'écrirais plus aujourd'hui cette page

malheureuse, tu n'apostropherais plus la statue de Weber à Dresde, comme tu fis, en 1886, devant quelques Parisiens médusés : « Au moins, toi, tu étais clair ! » Tu n'immolerais plus Wagner sur l'autel de Meyerbeer, plein de cette ferveur qui te valut, il y a quelque cinq ans, l'irrespectueuse réponse de Willy dans le *Gil Blas* : « M. Bellaigue doit pousser la Meyerbeerolâtrie jusqu'à chérir Litolff. On n'adore pas saint Antoine avec cette frénésie sans porter quelque tendresse à son compagnon... » Pioche ton *Lohengrin,* suivant la grande parole de de Ponchon, et ne sois plus assez étourdi pour lui comparer le *Faust* de ton cher maître.

Retrempé dans les eaux salutaires de la pénitence, relis *les Maîtres Chanteurs,* épèle les œuvres de César Franck. Alors tu courras à des destins prospères, et nous autres, lecteurs intermittents de la Revue Saumon, nous nous consolerons de Brune-

tière en savourant Bellaigue. C'est la grâce que souhaite à ses amis

L'OUVREUSE DU CIRQUE D'ÉTÉ.

On me dit avoir aperçu Henri de Curzon et Alphonse Daudet. Bien qu'il déclare, en toute occasion, mes *Lettres* « odieuses », le long et dolent archiviste-reyerolâtre ne mérite guère une mention spéciale, mais le Petit Chose!

Doué d'un incontestable talent sur le tutupanpan, le *jeune* tambourinaire — il n'a guère débuté dans le professorat, à Sarlande, qu'en 1856 — parle volontiers harmonie ou mélodie. Même, il a tenu à préfacier je ne sais quel « Guide du parfait luthier », documenté mais embêtant, de Léon Pillault. Puis, dans chacun des romans du Dickens français, on fait de la musique, et de la bonne! Dans *Fromont jeune* on se gargarise avec « Ay Chiquita »; c'est une romance sucrée

de Massenet qu'on édulcore dans le *Nabab;* les guzlas des *Rois en exil* ne se taisent guère; le Rodin de l'*Immortel* chante... pouilles au gobeur Freydet. Et de ce Roumestan, pas moins, mélomane assez inconséquent pour magaliser le duo de *Mireille* avec une acteuse de boui-boui! En ce Rabagas bedonnant et paillard devaient s'incarner — si le coup du 16 Mai eût réussi — les ridicules du bas radicalisme, et l'auteur se déclarait déjà satisfait de la façon dont « venait » cette satire antidémocratique où les immortels principes de 89 étaient délibérément bafoués. Mais le Maréchal tomba; du coup, le Numa devint légitimiste, tout en restant grotesque. Quant à l'héroïne, adonnée à toutes les vertus, elle prit immédiatement une teinte libre-penseuse et républicaine.

L'entêtement politique fut toujours son moindre défaut, à cet ex-royaliste, devenu secrétaire de Morny, aujourd'hui gouvernemental, au souple écrivain des *Lettres d'un*

absent dirigées contre les outranciers malfaisants de 1871 avec une si verte franchise que l'auteur, assagi, mit au pilon ce compromettant opuscule.

Il est riche. Tous sont riches aujourd'hui : jusqu'à Ponchon qui salonne au *Gil Blas*, jusqu'à l'auteur de la *Chanson des gueux* dont le nom est devenu synonyme de Crésus, si j'en crois le dernier vers d'une romance pleurarde écrite à l'occasion de la loterie de Bessèges :

Fleur pour le richepin, pour le pauvre le rêve !

Jusqu'à Bloy qui songe à mettre des chaussettes ! Mais aucun ne peut lutter d'opulence avec ce Zola des familles, dont la fortune déjà rondelette sera, Goncourt décédé, « incalcuttable », comme disait Mercadet. Combien il doit rire, aujourd'hui, de la pitoyable dédicace qu'il inscrivit sur un exemplaire de l'*Arlésienne* : « A Coquelin, un Pas-de-Chance. »

Dumas fils cravache ses secrétaires : Daudet se laisserait cravacher par eux ; son bon garçonnisme sans limites autorisa Hughes Le Roux à sertir dans *Tartarin sur les Alpes* cette montépinade chatoyante : « Muet, les bras croisés, Tartarin critique tout haut... » Moins voyante, la collaboration de Paul Arène resterait ignorée sans les révélations de cette bonne pièce de Mirbeau qui désigna le félibre pointilleux du *Gil Blas* comme ayant écrit certaines *Lettres de leur moulin* : « le Curé de Cucugnan, les Vieux, la Chèvre de M. Séguin, etc. », pas les plus mauvaises...

23 mars 1890.

XXIV

« Cy finist la geste de l'Ouvreuse », comme dirait Henri de Curzon, paléographe mélancolique. J'espérais pouvoir vous rendre compte du concert spirituel, ou spirituel concert (on peut intervertir...) qui sévira le vendredi saint, à l'heure même où le bon camelot Ugène aboiera rue Montmartre le numéro d'*Art et Critique* « qui vient d'peuraître », avec cet organe troublant qui semble une combinaison du miaulement de Théo et des éructactions de Baron. J'aurais ressenti quelque plaisir à demander au patron pourquoi,

en ce jour essentiellement maigre, il convie le public à venir ouïr les vers d'un fripon auteur de folichonneries grasses que je n'ai jamais osé parcourir, même du bout des cils; je lui aurais demandé comment il ose maléfiquement confier le drame sacré de la Passion aux mains irrespectueuses et tripatouillatrices du Chambley de la *Légende des Sexes*, sans crainte d'allumer le courroux de ses ferventes abonnées de l'Almanach Gotha; bon, s'il n'avait souci, comme Juda Colonne, que de satisfaire ses coreligionnaires, ou s'il tenait seulement à complaire, en leur exhibant Sarah (Sarah, pleine d'indolence, les balance), aux sceptiques curiosités des maquillées qui ne figureront jamais que dans l'Almanach Gothon — *id est* l'indicateur des grues de Paris. Bonne catholique, je n'aime guère les concerts pieux, non plus que les messes en musique d'ailleurs, et le pur grégorien a toutes mes préférences; mais, s'il fallait absolument fleurir de mélodies le

jardin des Oliviers, n'avions-nous pas la *Passion* du grand Sébastien? Comme le disait à Céard le blond Stoullig (qui a décoché dans son *National* le plus galant compliment à mes *Lettres*), l'occasion était belle de tailler un petit Bach...

Hélas! un autre peut-être vous parlera de M. Lamoureux; mais moi!... Figurez-vous que, ce matin même, Ulysse Bessac, aux moustaches suggestives, me vint avertir, l'air triste, que j'étais mandée dans le cabinet directorial. Le Patron, debout, son joli ventre de bouvreuil tendu en avant, m'attendait, avec, dans les yeux, une gaieté féroce, une gaieté de Cherokee (de la tribu des Métronomes inéluctables), prêt à scalper son ennemi à terre. « Ma chère enfant, — sa voix sifflait entre ses dents serrées — je suis obligé de me priver de vos services ». Cramoisie jusqu'aux yeux, j'implorai une explication qui me fut refusée. Il me reprocha vaguement je ne sais quelle causerie

avec Jane pendant l'exécution d'un morceau, je ne sais quelle prétendue plainte d'un abonné... Fable invraisemblable, qu'il ponctuait de petits éclats de rire mauvais. Éperdue, je voulus balbutier quelques dénégations, aussi indistinctes que les phrases de Tiersot, quand il s'emballe au cours d'une discussion musicale. Un geste guillotinesque me coupa la parole. Je sortis. C'est fini.

Moi qui me flattais de conserver à jamais cet incognito délicieux ! Moi qui m'esclaffais si joyeusement à voir les pistes extraordinaires suivies par les souleveurs de pseudonymes ! Lascoux comparait entre elles l'écriture des lettres que je lui ai envoyées et concluait à l'existence d'un syndicat de fumistes, têtes innombrables dissimulées sous le chapeau de Servières (écrivain « strictement observateur, mais pourquoi si grincheux ? » demandait Félix Fénéon dès 1886). Pour un juge d'instruction, c'est de la perspicacité. Heureux assassins ! Œdipe Benoît, chez la

concierge duquel j'ai porté un mot — j'avais ce jour-là ma jolie robe vert réséda — donnait sa langue au Sphinx. Bonnier, Bagès, d'Indy complimentaient Ernst, qui protestait avec mollesse ; Georges Vanor, Chabrier et la plupart des critiques attachés (avec quelles saucisses !) à la presse quotidienne, faisaient honneur de ma modeste prose à Willy, qui se défendait sans acharnement. Et, toute guillerette, j'écoutais les hypothèses folles, les potins abracadabrants, les déductions inouïes, tranquille, confiante. Hélas! me voici sur le pavé, en rupture de ban, de petit banc, s'entend. Que devenir? Henry Bauer me veut du bien, dit-on ; avec un mot de lui, j'essayerai d'entrer à l'Opéra-Comique, où règne l'incivil Noël à qui je proposerai d'épousseter chaque matin le buste de Mme Carvalho. C'est affreux, n'est-ce pas? Mais que mes jeunes amis se rassurent, mon cœur ne peut changer (*bis*). Quelle que soit la fortune contraire, quelque douleur

que me réserve le sombre avenir, je serai toujours, pour eux et pour vous, Monsieur le Directeur,

L'OUVREUSE DU CIRQUE D'ÉTÉ.

P. S. — Réponse honnête à qui me fera savoir où Joris-Karl Huysmans passe ses après-midi dominicales. Pourquoi nous délaisser, lui, un wagnérien de la première heure — ou du moins un entasseur de tropes luxueux autour de l'œuvre de Bayreuth? Je n'ai pas oublié sa paraphrase incandescente de l'ouverture de *Tannhäuser* « prodigieux et initial résumé de la babélique grandeur des trois actes », et nul n'a su plus somptueusement opposer au chant des Pèlerins « adorant et superbe, mâle et probe, qui déduit l'épouvantable fatigue du pécheur descendu dans les caves de sa conscience », les cris de désir, « les appels de lubricité, les élans d'Au delà charnel jaillissant de l'orchestre »;

j'arrête ma citation, car cet Huysmans célèbre la déesse du Venusberg en termes qu'une honneste ouvreuse ne saurait reproduire. — Outrancier exaspérant et délicieux! Le connaissez-vous? Un chat courtois, très poli, presque aimable, mais nerveux, prêt à sortir ses griffes au moindre mot; sec, maigre, grisonnant, la figure agile, l'air embêté... Ainsi lui-même s'est portraicturé en une autobiographie si câlinement ouatée d'indulgence qu'il dut la signer d'un pseudonyme minotier. D'autres croquis lui parurent moins réussis; par la trop fidèle description de son visage sardonique et crispé (mince masque, crevé d'yeux luisants, au nez en doucine, dominé d'une brosse qui s'apâlit) une de ces notules « dont seul Fénéon viola le rite » l'agaça prodigieusement — presque autant que l'ironique analyse de *Certains* [1] où

[1] Cette étude, exécutée par Félix Fénéon — graveur au pointillé patient et délicat — parut dans la revue que dirige Jean Jullien, un gars hirsute et ta-

l'on osa tarabuster les réactionnaires timidités de son esthétique. Il rit très haut de ces intransigeances, et s'en affecte.

Aux indigestes tartines pâte ferme pétries en son honneur par la *Grande Revue*, aux louanges effrénées de feu l'œsthopsychologue Hennequin [1], Huysmans préfère une phrase de Léon Bloy [2] : « Il traîne l'image, par les cheveux ou par les pieds, dans l'escalier vermoulu de la syntaxe épouvantée » que, volontiers, il répétait aux dîners de « la Banlieue. »

lentueux qui a fait la fortune de Stock, éditeur nautique. (*Note de l'Éditeur.*)

[1] Le pauvre garçon dont on retrouva sur une berge d'Asnières « les éphébiques nus stellés de gouttelettes », comme disait Baju (ou quelque autre Anatole, il n'importe), incompétait en musique, formidablement. N'a-t-il pas exalté « les étranges et passionnantes et effrayantes mélodies où se hausse presque au génie le talent de M. Rollinat », ce Laurent de Rillé macabre, berrichon, prétentieux et nul ? (*Note de l'Éditeur.*)

[2] Fétide polygraphe. (*Note de l'Éditeur.*)

Gentils repas, m'a-t-on dit, ainsi nommés parce qu'ils se faisaient au cœur de Paris. Réunis autour des fallacieux rosbifs et des illusoires gigots cuits au four[1], qui développent les ferments du concubinage dans l'âme ulcérée des vieux garçons, une douzaine de littérateurs d'avant-garde écoutaient avidement les paradoxes misanthropiques de Joris-Karl, scandés d'une voix stridente et martelée qui faisait grelotter les vitres de la Taverne anglaise où le névropathe d'*A Rebours* chipota du Stilton. Devant la froideur distinguée de Bonnetain, les lèvres scellées d'un sourire poliment impénétrable; l'admiration éperdue d'Ajalbert, ce Raffaelli grassouillet du vers banlieusard; devant Geffroy rêvassant, l'œil vague, aux joyaux qu'il enfouit dans les caves de la *Justice*, l'Alceste impressionniste anathématisait le sentimen-

[1] Il faut lire *Le poème en prose des viandes cuites au four* chez le Bibliopole Vanier.

(*Note de l'Editeur.*)

talisme pleurnichant du peuple, les tronçons filandreux de l'aloyau sans suc (ô Folantin !) arrosés d'eau de Seltz qui procure d'aigres renvois, l'ineptie des Célines et des Désirées, et l'inclémence antiartistique des sous-Haussmanns, assez peu sensibles au charme des sites disloqués et dartreux pour déshonorer par des travaux d'assainissement et des constructions de maisons bourgeoises la plaine de la Bièvre — ce Chanaan de douceurs tristes, cette adorable lande engorgée de mâchefer et de plâtras, bossuée par des bourrelets et des culs de pots de fleurs, semée, çà et là, de fruits pourris et mangés de mouches, de cendres et de flaques, empuantie par les entrailles mouillées des paillasses et les amoncellements d'ordures qui se tassent longuement dans la bouillie des fanges, etc., etc. Il disait aussi la vaseuse imbécillité des littérateurs en renom.

Entre deux métaphores truculentes, Marcel Fouquier tentait parfois de glisser une

érudite et timide défense de Bourget ou Alphonse Daudet « ces misérables », clamait Huysmans. Las de ces malédictions après boire, l'Alceste impressionniste s'est retiré dans un coin écarté, où de brocher en paix il a la liberté. Brocher l'attirait : dans les *sœurs Vatard*, sans préjudice de ses célèbres notations de pipi de chat, il a décrit, en pages obscènes et minutieuses, la vie des brocheuses de l'atelier Guilleminot. Ces filles lui obéissent aujourd'hui ; Joris Karl est propriétaire (!) de l'immeuble sis 11, rue de Sèvres (Célérité. Travail soigné. Prix raisonnables).

Pour finir : Marcel Fouquier, nommé plus haut, me touche par l'ingéniosité de son amour filial.

Certain jour, à *la Nouvelle Revue*, un lot de cacographes — parfois spirituels pourtant — s'étonnaient d'un récent article de Henry-Nestor-Scaramouche-Colomba-ex-Colombine, où cet Athénien de Marseille célébrait

« les dents de l'aigle ». Quoique aussi vaguement renseignés sur la zoologie que sur la syntaxe, nos seigneurs s'inquiétaient de cette révélation odontologique, au point que le pauvre Marcel, éperdu de bonne volonté, affirma que son éminent père avait dû écrire « hippogriffe », et que les typos distraits avaient lu « aigle ». — Pardon, interrogea Raoul Frary dans le silence général, Monsieur votre père a donc l'habitude d'écrire « aigle » avec un *h* ?

30 mars 1890.

XXV

A peine m'a-t-on retiré mon bonnet rose (*Quos vult perdere*) qu'un vacarme infernal éclate, rappelant aux murs du Cirque les merveilleux tapages déchaînés jadis, alors que Pasdeloup congestionné, cramoisi, entonnait de force des lambeaux de Wagner — en quel état, grand Dieu ! — dans les longues oreilles des chauvins récalcitrants. Décidément, la musique est un art d'Agrament.

Au programme de la première partie, rien que de la musique, fort bien exécutée ; le

finale de la symphonie en *ut* mineur, d'une grandeur vraiment épique, est acclamé; on applaudit l'air trop connu de *Joseph*, méhul-odieusement soupiré par Talazac, l'ouverture de *Tannhäuser*, puis deux fragments de l'*Enfance du Christ* « la Fuite en Égypte », bien que le rogue Joncières en trouve « la facture inhabile » et « le Repos de la Sainte Famille », bien que les deux flûtes de l'accompagnement aient affiché une indépendance trop pleine de crânerie. Hélas! elles n'ont pas été seules, les deux flûtes, à manquer de mesure... Mais n'anticipons pas.

On attendait avec quelque curiosité la lecture de la *Passion*, un mystère très vanté avant d'être connu, dont l'auteur, M. Edmond Haraucourt, est aussi le Belmontet de certaine *Ame nue* où l'on trouverait des « Sonnets de sang » dont l'énumération des titres *Famille*, *Honneur*, *Socitéé*, *Justice*, *Patrie*, fait songer à la péroraison de quelque ancien discours préfectoral au 15 août.

Onze heures. *Intrat* Sarah, perdue dans une robe blanche *non pluribus impar*, ses cheveux roux tordus en un paquet mal noué au bas de la nuque; puis Garnier, glabre et bouffi; puis Brémond, jolie barbe blonde, toujours ressemblant au *Rip* qu'il chanta jadis avec un si bel accent du Calvados (*Rip* à la mode de Caen); puis un régisseur. Ces seigneurs s'asseoient et, après le prélude de *Parsifal,* ils fonctionnent.

Que de vers! que de vers! Les alexandrins se succèdent impitoyables, encore, toujours, monotones, du Laprade, du Ponsard parfois, sans trêve, comme la pluie sur les toits, interminablement psalmodiés par Sarah et ses acolytes qu'on entend à peine. Le général de Galliffet s'endort; Tcheng-ki-Tong, également général, lutte plus longtemps; le prince de Sagan, sans cordon de moire à son monocle (que lui reste-t-il alors?) fait la grimace; Sarcey renifle; les spectateurs haut placés commencent à s'agiter;

des murmures bruissent; ça moutonne, en dépit des *Chut!* indignés que lancent Fauré, Porel et Réjane, contraints de défendre le traducteur de *Shylock*, Vacquerie qui pressent l'accueil réservé à *Futura*, Dupont-Vernon par esprit de corps (le seul qu'il ait), Reinach qui réclame la censure. Tout à coup, une voix gouailleuse, derrière Blowitz, crie *Miousic!* Cette clownerie désopile. On s'esclaffe. Musique! Musique! On demande Lamou-reux sur l'air des Lampions. Dirigée par Mariéton[1], un félibre qui possède un joli talent sur lou rasoir, une bande de poèteraux clame : « A la porte, les épiciers! » Va pour épiciers; mais ils sont diablement nombreux ce soir ceux qui répètent avec Musset : « La poésie, voyez-vous, c'est bien, mais la musique c'est mieux. » Sarah pleure; Garnier, livide de terreur (comme l'orchestre

[1] M. Paul Mariéton, représentant du félibrige à Paris, fut nommé récemment « Abbé de la Jeunesse ». (*Note de l'éditeur.*)

d'*Ascanio,* d'après Gounod) prend la parole et ne cache pas qu'il voudrait bien s'en aller, avec ses camarades; il ajoute : « Je suis la Voix ». On lui répond : « J'aime mieux celle de Talazac ». Et de rire! Les amis du poète, éperdus, donnent leur langue aux chiens — je ne dis pas aux chats, vu l'austérité de la circonstance. Et, sur tous les gradins, un haro court.

Les discussions vont leur train. Doctement, Lapommeraye sert à ses voisins une petite conférence d'où il appert que Despréaux condamnait « la dévote imprudence » des Lamoureux du moyen âge qui, sottement zélés dans leur simplicité, jouaient les Saints, la Vierge et Dieu, par piété. Fourcaud esquisse un sourire Méphisto-félin ; Joncières hoche sa belle tête de vieillard, Hartmann ouvre de grands yeux et Henry Baüer se recueille, comme la Russie.

Ce désarroi pousse M. Haraucourt (Edmond) à bout, comme le fait remarquer Sar-

cey. Il dégringole de la petite loge au-dessus de la porte du toril, en face de l'orchestre, s'élance vers l'estrade, baise la main de Sarah, serre celle de Garnier, se retourne et s'écrie, brandissant son chapeau comme un étendard : « Nous allons attendre, pour continuer la lecture, que les personnes qu'elle ennuie (*Tous! Tous! Oui! Non!*) aient eu le temps de sortir. On jouera de la musique tout à l'heure. (*Tout de suite! Assez!*) Les personnes qui ont payé pour entendre un poème (*Il nous embête!*) l'entendront. »

Quand le poème est payé, il faut le boire, murmure Henry Fouquier. Très chic! a déclaré Clovis Hugues, bon juge en matière de correction. Après cet intermède, le poète-orateur, pâle comme l'Homère d'André Chénier poursuivi par des chiens, remonte à sa place, embrasse quatorze amis placés sur son passage, rentre dans sa loge, embrasse sa famille. Que de baisers! Ce n'est plus Haraucourt, c'est Jean Second.

Un calme relatif se rétablit. On supporte quelques vers encore et, la premiere partie de la *Passion* terminée, M. Garnier se hâte de proclamer le nom de l'auteur, qu'applaudit joyeusement le public, délivré de la crainte, qui l'obsédait, d'entendre la seconde partie.

Pour finir, M. Lamoureux joue l'*Enchantemet du Vendredi-Saint* sans paroles; il serait aussi ingénieux de réciter la *Prière d'Élisabeth* sans musique.

Pendant que mon ex-Patron se faisait allègrement conspuer au Cirque d'Hiver, en compagnie d'Edmond d'Haraucourt (ce Chambley qui, désireux de racheter sa grivoise *Légende des sexes* par un Mystère philosophico-religiosâtre, a maintenant la tirade régénératrice et le vers salutaire), une cousine de feu ma petite camarade s'est glissée au Châtelet, à dessein de s'édifier en Gounod. A lui seul, ce maître suave fai-

sait tous les frais d'un programme qui rappelait assez bien certains prospectus :

Old England. — *Souliers bains de mer.*
Old England. — *Complets pour gentleman.*
Old England. — *Articles de Lawn-Tennis.*
Old England. — *Papeterie anglaise.*

Ch. Gounod. — *Symphonie en* mi *bémol.*
Ch. Gounod. — *Cantique d'Athalie.*
Ch. Gounod. — *Vision de Jeanne-d'Arc.*
Ch. Gounod. — *Mors et vita* (*Trilogie sacrée*).

Juda manquait à la fête. Ce sémite n'aime pas se montrer pendant la semaine sainte. Pourtant on ne les brûle plus, en dépit des anathèmes lancés par cet excommunicateur nul — Torquenada, diraient les Espagnols — de Paul Adam dont l'éloquence de la chair (molle) promettait Drumonts et merveilles. Donc, Colonne s'était donné les gants de soupirer virgiliennement *O Russe!* et de gagner Moscou, pour y diriger un concert de moujik de chambre, aguiché par l'espoir de décrocher là-bas une croix de Saint-Stanislas,

à la grande loterie des Tsars décoratifs. Aussi, pour attirer les Anglais, c'était l'illustre compositeur de la *Nonne sanglante* qui conduisait en personne, exhibant à l'admiration des foules sa plus belle tête de « Victor Hugo sur son lit de mort. »

On s'est fort assommé. Proprette et bien ratissée, la symphonie en *mi* bémol (un navet, de vous à moi) a fait dormir, *quia est in ea virtus dormitiva*, je pourrais dire *widormitiva*, car elle semble écrite par le plus bénin des élèves de Maître Ambros Thomas. Quant à l'*Hymne de Sainte-Cécile*, quant à la *Vision de Jeanne d'Arc* que vous avez voulu entendre deux fois, étonnants habitués de Colonne (de vos goûts et de Vaucouleurs...) quant à toutes ces mièvreries d'une piété musquée, je les hais, et je ne pourrai jamais dire assez haut mon mépris pour cette eau bénite à l'opoponax.

Après avoir fait le galantin avec la Madone et marivaudé avec les Pères de l'Église,

M. Gounod nous a voulu montrer sa muse actuelle, Mlle Lucie Palicot, qui, suffisamment maigre pour une artiste de carême, est venue tricoter des jambes au piano pédalier sous prétexte d'un *Concerto* excellent pour l'éducation de l'orteil. En fait, c'est bien de la musique à fouler aux pieds qu'elle nous a trépignée avec un indéniable talon. *Well done, miss !*

Deux hommes célèbres, seulement :

Georges Vanor, attendant son amie qui n'est arrivée qu'à dix heures et demie embaumant les fleurs et l'encens de toutes les chapelles visitées ; puis le chef de la délégation française à la conférence de Berlin, qui s'offrait un peu de musique pour son anniversaire : « Ils rencontrèrent un homme de Cyrène appelé Simon... »

6 avril 1890.

XXVI

Victime infortunée de l'ire patronale, que puis-je faire, monsieur le Directeur, qu'aller ouïr un peu de musique, malgré le soleil aux rayons tentants frappant mes croisées — ô les tonitruances périgourdines de Goudeau, horticulteur bitumineux ! — mais non plus, hélas ! comme en mon beau temps, aux Champs-Élysées... C'est chez Colonne que je me rendis, au sortir d'une timide visite à l'Opéra-Comique où le faunesque Édouard (Noël ! Noël ! voici le secrétaire...) sous couleur de vérifier mes aptitudes au poste, ce-

pendant modeste, que j'ose ambitionner, a tenté de me prendre la taille. Fi donc, Noël ! Des Chevalliers de ta patrie l'honneur n'est donc plus... Je cite du *Robert*, à présent. Quelle déchéance !

Colonne donnait *la Damnation de Faust*. Plaignez, monsieur le Directeur, les souffrances d'une malheureuse créature qui admire Berlioz et veut l'aimer comme il convient, c'est-à-dire immensément. D'un côté, les calicots berliozomanes qui caquètent au poulailler du Châtelet la bourrèlent d'affreux remords ; de l'autre, elle risque de choir dans l'Hectorolâtrie en haine des adolescents à peine mouchés qui se permettent, avec moins d'esprit que Bouchor, de conspuer le Maître, cherchent des poux dans sa crinière léonine et rêvent de substituer à sa musique leur musiquette anémique à force de distinction, où l'on trouve, hélas ! trop de pose et pas assez de pauses, car les mesures pour rien en sont certainement les meilleures.

Le digne Auguez, je l'ai trouvé paterne, trop bon diable en Méphistophélès. Brander, c'était Augier, de Copenhague, dit-on, surnommé Augier le Danois pour le distinguer des neuf cent-quatre-vingt-dix-neuf autres chanteurs de ce nom. C'est encore le meilleur des mille Augier.

Mme Krauss, ce rossignol qui a avalé une chèvre, interprétait Marguerite. Charmante Gabrielle, n'es-tu pas quelque peu marquée pour l'emploi ? En vain tu dramatises le rôle (infiniment plus qu'il ne le comporte, par parenthèse), tu n'y saurais mettre le cachet d'innocence, de Verginité, Gabrielle. Mme Colonne paraissait, du moins, le croire. Ne va pas t'imaginer que tout Paris pour toi a les yeux de Reyssouze dont l'Alphonse Benoît, aveuglé par la passion, te trouve toujours belle inaltérablement, toujours Krauss de Saron.

Mais laissons cette Marguerite un peu effeuillée et cessons de nous occuper de la

flore pour passer à l'aphone. C'est de Talazac que je veux parler ; faiblard dans le rôle du docteur Henri, il a réellement abusé de la permission de chanter faust. Tel m'a semblé l'avis de l'Argonaute Holmès, aux belles cnémides, qui trônait dans la loge directoriale, en compagnie de Camille Flammarion, Jules Verne céleste à la chevelure cométaire.

Dès le début, on s'aperçoit que quatre-vingt-quinze pour cent des notes de Talazac ne dépassent pas sensiblement sa cravate. Son timbre est passable, mais il n'a pas la franchise nécessaire — si l'on me permet cette métaphore éminemment postale — pour interpréter cette première page de la *Damnation,* si belle, si bien conduite, si bien développée symphoniquement (ce qui n'est pas très fréquent chez Berlioz). Vient la Marche : jamais encore je n'ai vu Oreste Colonne agité par un si furieux délire ; hongrois généralement, dans la salle, qu'il

aura voulu donner des gages à de Munck-assis (pardon), dissimulé au dernier rang des fauteuils. Si j'étais la Triple Alliance, je me méfierais de ce magyar épileptique — l'hey-duque d'En-face — qui se fait remarquer par son peu d'simplicité et qui, pour diriger cette marche, racoczquin de sort ! a besoin de s'écheveler, de fumer, d'invoquer Saint-Étienne à tour de bras. Faut il donc les Croates et la bannière quand ton orchestre ne demande qu'à aller, Hunyadi-Janos que tu es ? Après celle-là, tu ne pourras plus conduire qu'à cheval. — Les abonnés parlent de se cotiser pour lui offrir un petit complet de bataille indécousable, avec éperons d'argent et sabre d'honneur. Les ouvreuses feront les frais des bottes. Mais c'est trop d'Eljen ! Où il y a de l'Eljen…

L'hymne de Pâques a été chanté assez mal par les choristes, également mâles, aux voix avinées. Et Talazac, en attaquant la phrase *Oh! mon âme tremblante,* a lancé un

de ces *la* comme jamais n'en émit Laugier, ni Tiersot lui-même, aux jours de coryza. Le gratiné Bagès, qui guettait, en gilet à cœur et cravate cuisse-de-nymphe inquiète l'instant de remplacer sur la scène — Engel amateur — ce ténor cossiraffalé, moins féerique que sphérique, Bagès n'a pu se tenir de tousser à plusieurs reprises pour attirer sur lui la bienveillante attention d'Édouard. A signaler aussi l'indignation de Pierre de Bréville, irrité d'entendre les bassons éructer pendant la chanson de Brander, ainsi que les laripétarades d'un Gil-Blass-tuba *shocking*, évidemment gavé d'Armand Silvestre, mal digéré. Pendant la fugue, sans doute excité par celle qu'il vient de faire en Russie, Colonne a doublé la partie des ténors. Plus généreuse, Mme Colonne, d'un bout à l'autre du concert, a, de sa loge, doublé tout le monde. Il ne reste plus que le prix des places à doubler.

J'avoue goûter assez peu le réalisme ex-

cessif de la scène de la taverne, grossièrement orchestrée. Pourtant, les chœurs de soldats et d'étudiants sont jolis, même quand ils se mêlent, avec leur simili-contrepoint. Mais ces bords de l'Elbe! quelle floraison d'idées! quel génie!

Foulant aux pieds toutes les traditions, le public ne bisse pas la sérénade gouailleuse, d'ailleurs chantée par Auguez de telle façon qu'elle est devenue méconnaissable; on dirait une air nouvelle, remarquait Lalou. Mais ce sont là des accidents secondaires. Ce qui m'a semblé plus énorme, c'est d'entendre (le terme est-il exact?) l'*Invocation à la nature* « dite » par Talazac. Pourquoi pas Lamy? Quelle fantaisie de vouloir ténoriser avec une voix de demi-caractère et de demi-fraîcheur cette écrasante et sublime musique? Résultat lamentable; les meilleurs amis de l'imprudent n'osent pas risquer un applaudissement; « Talazac, prends ton *ut* et me donne un baiser, et partons », murmu-

rait une vieille ouvreuse qui a jadis battu les absinthes d'Alfred de Musset. Accueil glacial du public. Le silence des peuples est la leçon des voix.

La merveilleuse course à l'abîme n'a pas même été un walk-over, les deux concurrents s'étant dérobés. Du moins on n'a rien entendu, ou presque rien, des remarques macabres échangées par les sympathiques jockeys de Vortex et de Giaour, assurés contre l'écrasement des passants.

Et tout a fini par le céleste chœur *Remonte au Ciel*... tirant des larmes à Fernand Le Borne—Fontaine. Ses cheveux gris au vent, vingt-cinq louis d'ivoire aux gencives, Diémer écoutait d'un air inspiré la belle phrase planer dans un halo de séraphique blancheur, sur le bercement des violons divisés. Ernst avait l'air de vouloir s'envoler. Georges Hüe, lui, semblait de glace, comme la mer parcourue jadis par lui en compagnie de l'étonnant Willy, grand amateur de suis-

sesses dodues, initiant ces ballons de l'Helvétie aux beautés du *Roi de Lahore* qu'il interprétait avec une voix suisse generis.

Ce compositeur appliqué vient de finir une *Résurrection*, essentiellement sans flammes, musique trop calme de fort en thème qui a fait dire au révolutionnaire Chausson : « La *Résurrection* est le plus sain des devoirs. » Nous entendrons de lui, lundi prochain, à la Nationale, plusieurs petites choses, *Épiphanie* (à toi, Tiersot !)

Vu à l'orchestre le blond critique du *National*, que le titre même de ce journal force d'être le Stoullig des patriotes. Vu aussi le doux et dolent Eymieu, encore « horriblement fatigué » pour avoir entendu récemment « des fragments de Wagner d'un sentiment dramatique tellement exagéré que ce n'est plus de la musique » (*Musique populaire*, 5 avril 1890). L'exagération dramatique n'est pas le défaut d'une série de petites productions publiées par cet éclectique

inouï qui partage son admiration entre Vincent d'Indy et Charles-Marie, le détersif auteur de *Maître Ambros* (Widorgeat! Limonade! Bière!) qu'il vient d'exalter dans le *Guide musical*. Ne frémis-tu pas, intransigeant Balthazar Claës, de lire — dans la feuille même où le maître de Liège est par toi célébré — des louanges folles adressées à ce bénin organiste de Saint-Sulpice qui, samedi soir, aggrava un cancer Érard, déjà terrible, de deux mélodies secrètes?

13 avril 1890.

XXVII

Quelle chambrée, hier, salle Pleyel, Messeigneurs ! Non seulement les habitués ordinaires, les célèbres compositeurs X., Y., Z., et tout le chœur des éphèbes dont les noms commencent sans doute à vous être familiers, mais les rares (pas de calembourg) les rarissimes, tel Coquard, que l'on ne voit chez les francs-maçons de la rue Rochechouart qu'à des intervalles éloignés, et, *mirabile visu*, le Grand Wagnérien de France, lieutenant-général de la pensée du dieu, mestre-de-camp de l'artillerie orthodoxe, Charles Bon-

nier ! Ce vieux Titurel du Bayreuthisme, qui gémit de voir le Gral aux mains pécheresses des Amfortas du Promenoir, avait daigné sortir de sa tombe pour venir entendre le quatuor de Franck. Après quoi, il est retourné au désert pour se replonger dans les béatitudes contemplatives de la foi (la foi du CharlBonnier).

Ce quatuor en *ré* majeur est tout bonnement une œuvre de maître, de grand maître. M. Franck continue la tradition beethovenienne, mais c'est dans la troisième manière du géant qu'il prend son point de départ. Relisez les quatuors de Beethoven, du XIIIe au dernier, et celui de Franck vous en paraîtra la suite naturelle. Notez que cela n'enlève rien à l'originalité du compositeur ; c'est tout au plus si un grincheux signalait une réminiscence de *Fidelio*, au début du *larghetto* franckien. Nos jeunes compositeurs nous ont tellement habitués au ressouvenir, et il est tellement impossible d'ouïr quatre

mesures d'eux sans embrasser au passage quelques vieilles connaissances, que je ne m'étais même pas aperçue de cette très brève analogie. Il n'importe. Le thème de l'introduction (*Poco lento*), est de toute beauté, et parfaitement personnel ; je ne vous saurais dire l'effet qu'il produit lorsque le violoncelle le reprend, et, plus encore, l'impression du solo d'alto. L'*allegro,* qui débute par un motif de rythme très accusé, extrêmement dynamique, est on ne peut plus intéressant. Je vous signale le délicieux *scherzo,* où la phrase d'attaque, vive et tourbillonnante, emprunte aux sourdines un caractère mystérieux et fantastique : il semble que des follets et des sylphes mènent une danse vertigineuse, dans une rapide bouffée de vent. Ce motif alterne avec un autre, rêveusement berceur, dont le violoncelle conduit la conclusion, d'un charme si expressif que l'émotion vous prend tout à coup, alors que vous ne vous attendiez qu'aux caprices de la fan-

taisie. Que dirai-je du *larghetto ?* C'est une page inoubliable, aux multiples merveilles, que déflorerait toute analyse; en tout cas, elle compte parmi les plus belles qu'ait écrites celui que ses élèves, avec plus de respect certainement que de familiarité, appellent si volontiers le Père Franck. L'*allegro molto* commence par le retour des motifs essentiels précédemment entendus. Ces motifs servent de base à un admirable travail musical, que fleurit l'éclosion de deux thèmes nouveaux, l'un plein de douceur, l'autre de résolution, d'emportement, que le premier violon termine par un trille obstiné sous lequel le second violon le reprend aussitôt. Mais le point culminant de ce finale est le retour du premier thème du *scherzo,* que domine tout à coup, dans sa majesté sonore, la phrase sublime du *larghetto.* Si vous saviez de quel cœur on a applaudi !

Après de telles splendeurs, les plus belles choses devaient sembler pâles, à plus forte

raison les indigences que nous avons dû subir. C'est Lazzari qui a ouvert le feu, la douche plutôt. Malgré ton indulgence pour ce Pellico du wagnérisme, ô blondulant Willy[1], indulgence encore augmentée par l'envoi d'un trio blasonné d'une dédicace somptueuse (passe-moi la dédicace, je te posserai le Massenet...) tu ne pourras cette fois te mettre en grands frais de louanges. Mais dis donc, Lazzari de mon cœur, toi que je sais talentueux, que fais-tu de cette fôôrme dont tu proclamais naguère, dans une lettre confidentielle à l'Ouvreuse, l'absolue nécessité ? Une revanche à prendre, mon Sylvio. Lazzari, Lazzari, relève-toi !

Diémer alors s'est élancé, et nous a régalés d'une *Orientale* de lui, faiblarde assurément, monotone comme la complainte des pêcheurs morbihannais : Allons à l'Orient pêcher la

[1] M. Willy venait d'être qualifié de « blondulant soiriste » par M. Georges Lecomte, l'élève préféré de M. Félix-Fénéon. (*Note de l'Éditeur*.)

sardine... Ce chevalier des touches a passé ensuite à la *Fileuse* de Stojowsky (atchi!). Poujaud a cru devoir faire observer qu'elle filait un bien mauvais coton, et le mâle Tiersot s'est étonné d'avoir envie d'imiter cette dame. Après cette fantaisie pour machine à coudre, nous avons avalé un caprice arabe de Pfeiffer, qui explique à lui seul les difficultés de la colonisation française en Algérie.

Nous espérions, pour nous consoler, que les fragments de Chausson seraient aux pommes (pardonnez-le-moi, il est obligé), mais ils ont un peu déçu les auditeurs et moi la première. Je ne rééditerai même pas, à leur propos, le *fowl is fine* du vieux William, car ce n'est pas laid, tant s'en faut : là où il n'y a rien... Je dénonce Chausson à l'ire de Rodolphe Darzens, pour le traitement qu'il a fait subir à ce pauvre Villiers... à qui le dénoncerai-je, pour sa traduction musicale de Verlaine, et pour celle de Leconte de Lisle? Voilà un musicien délicat, aux yeux

doux, à la jolie barbe, au talent fin et distingué, et que je voudrais admirer de toute mon âme. Mais des erreurs comme cela, c'est navrant! Fatner-Bonnier rugissait dans son coin, sur les intervalles que vous savez : *Mich hungert sein*... Le gracile Wyzéwa profitait de l'occasion pour nier la réalité du monde extérieur; seul, Servières, en complet gris souris, paraissait prendre un plaisir extrême à ces petites machines. Après cette audition, Bellaigue s'est britanniquement esquivé, en murmurant : « Tout finit par ce chausson. »

J'ai soupiré d'aise en écoutant le *Poème des Montagnes*, de Vincent d'Indy, interprété par l'auteur, à qui de Bréville tournait dévotieusement les pages. Au moins, il y a là des motifs, et un plan, et du charme. Après la dèche mélodique, l'Ardèche a fait plaisir, y compris la pittoresque utilisation de la valse du *Freischütz*, très simplement préparée par la figure d'accompagnement.

Vous me permettrez de négliger le ReDié-

mer qui a suivi ; je me suis sauvée au milieu, ce qui m'a fâcheusement privée d'entendre *Lénore* de Duparc, un des moins vannés de la bande. Ce jeune musicien, plus souvent malade qu'à son tour, malheureusement, a trois principaux titres de gloire : les mélodies exquises qu'il a composées, le drame musical qu'il élabore et qui menace de ne point finir (*la Roussalkâ* est son nom), et surtout la présentation à Franck de mon cher Camille Benoît. On m'assure que son œuvre a été jouée avec une excessive rapidité, *Lénore* va vite.

Le loisir me manque pour vous parler du concert de lundi, où j'aurais voulu du moins vous signaler le succès de Charles Bordes et le four de Mme de Grandval, surnommée par les admirateurs d'Halévy « Grandval m'endort. » Mais l'occasion d'y revenir se présentera bientôt sans doute.

20 avril 1890.

XXVIII

Avant *Dante* — dont je vous parlerai la semaine prochaine — il m'avait fallu subir la *Traviata*. Ah Dieu! les rubans des bonnets sont seuls roses à l'Opéra-Comique[1]. L'avoir dix fois entendu, Lui, conduire d'un archet impeccable, ou presque, *Tristan et Iseult*, et subir le refrain *Di Provenza il mar, il suol*, que sauvera seul l'adorable sirvente

[1] L'Ouvreuse commet ici une de ces lourdes erreurs qui prouvent jusqu'à l'évidence le parti pris de ses jugements : les rubans des bonnets sont bleus à l'Opéra-Comique. (*Note de l'Éditeur.*)

à lui adapté : « Voyez c'thomme qui se noye Pour avoir mangé de l'oye, Il va devenir la proye D'une huître ou d'une lamproye. » O chansons primitives! O trop coupable Brunetière, qui veux démolir la poésie exquise de nos pères, heureusement défendue par Gaston Pâris, dit le monocle moyenâgeux.

Dieu aidant, je me mithridaterai peut-être, mais, lors de la première représentation de cette *Trivialita* qu'il me fallut subir jusqu'au bout, le poison italien fit des siennes et Violette n'était pas encore morte que je perdais connaissance entre les bras musculeux de Noël qui me transporta incontinent (c'est le cas de le dire) dans le cabinet où il sécrète généralement. Je l'ai échappée belle; déjà il me dégrafait d'une main sûre et comme accoutumée à de pareils chopins, quand un journaliste eut l'heureuse idée de venir frapper à sa porte pour lui demander des billets de faveur. Ses faveurs, il voulait

me les réserver, ses billets, il entendait les garder; pendant qu'il reconduisait le pauvre diable à grands coups de pied dans les gencives — c'est ainsi qu'il en use avec la Presse — j'avais retrouvé mes sens. J'étais sauvée... Pour combien de temps, hélas?...

Puisque je vous parle de Verdi, laissez-moi vous dire la joie mauvaise que m'ont causée son interview du *Monde artiste* et les fureurs soulevées en Israël par ces jugements rugueux. Il casse du sucre à diabétiser l'Institut, ce terrible Iago, sur le front auréolé de Fra-Gounod, sur la tête hirsute du vieux Thomas. Après *Aïda*, on l'avait accusé (ou loué, comme vous voudrez) de mettre de la choucroute dans son macaroni; aujourd'hui, c'est du fiel qu'il y verse. *Inde iræ* chez les Maîtres outragés; fureurs plus atroces encore chez les éditeurs qui se croient menacés dans leur caisse, alors que les génies ne risquent guère qu'une dépréciation morale, moins importante pour eux. Rendons à

César... Certes, Verdi — ce mousicien qui a oun casque, comme l'appelait Rossini — a contribué pour plusieurs tombereaux à l'énorme tas de fumier musical que vous savez. Mais dans sa part on trouve des perles. Et puis, c'est un gars. S'il n'a pas doubles muscles comme se l'imagine le dithyrambique Bellaigue qui mouilla six mouchoirs et sa voisine, à *Otello*, ce Tartarin de la mélodie a du moins des muscles, et l'on ne peut s'étonner du mépris qu'il professe pour la musiquette chlorotique des nombreux *Tributs de Zamora* perpétrés *invita Minervâ* (sans inviter Minerve) par un académicien extatique mais fourbu. Je ne donnerais pas un mois de mes émoluments pour avoir fait *Don Carlos,* mais j'aimerais mieux avoir sur la conscience cette chaudronnerie — excusez la métaphore — que la *Tempête* dans un verre d'opium confectionnée par le sévère Ambroise.

Tu renouvelleras ta consommation de mu-

sicastres, n'est-ce pas, ogre italien? Un solide abatage est toujours gai, surtout quand tu tiens la trique. Comme le disait Victor Wilder : « Venant de n'importe qui, un bon éreintement vaut un louis; un bon à Verdi en vaut deux. »

Le plus drôle, c'est la roublardise de Massenet — ce Bellac de la musique a toujours su se garder à Caro — qui, appelé à donner son avis, s'en est tiré par une réponse délicieusement fuyante que n'eussent point désavouée Renan ou Barrès. A la bien lire entre les lignes, vous le reconnaîtrez, sa phrase ironique et respectueuse tout ensemble vise moins directement, peut-être, l'âpre italien que l'austère raseur qui préside, couronné de rhubarbe, aux destinées de notre Conservatoire — le Darcours de la rive droite.

A propos, savez-vous que cette antique maison de confiance vient de procéder à une petite exposition de fin de saison fort bien

imaginée? Sous la double influence de Garcin et de Heyberger, « ces messieurs du Comité » avaient choisi, pour couronner la série des concerts de 1890, la *Messe en* si *mineur*. On poussait activement la préparation de ce Bachalauréat. Camille Benoît exultait, d'Indy jubilait, sans en avoir l'air comme toujours, de Bréville déversait ses espoirs et ses joies dans le sein de Chausson; Bouchor arpentait le boulevard Saint-Germain dans un état d'exaltation qui inquiétait le touranien Richepin, resté l'ami de cet Arya au pauvre sang vicié par cinq mille ans d'hérédité dévotieuse; et moi, faible ouvreuse, je ressentais une émotion que je n'ai connue qu'aux plus grandes circonstances de ma vie — dispensez-moi de préciser. Mais, à la porte du sérail, Weckerlin veillait. Il apparut, brandissant un formidable rouleau de sa musique (en scie majeure, celle-là) et devant sa calotte grecque, la noble perruque du grand Sébastien s'effara. Le Comité refusa

d'heyberger Bach; l'antique cantor de la Thomaskirsche fut renvoyé à l'an prochain, d'autres disent aux calendes, et, sur l'ultime programme, s'étalèrent — attristante sélection — les petites horreurs prétentieuses dans lesquelles excelle, depuis soixante-dix ans, ce bibliothécaire hérissé, une affligeante marche magyare qu'avait prévue la douleur du Dante « Nessun magyar dolore... » un *Psaume* digne de recevoir des psaumes cuites, une *Pastorale* qui n'a pas marché comme sur des houlettes et un *Samson* (à toi la mâchoire!) dont, par bonheur pour nos oreilles, le principal interprète, M. Baudoin-Bugnet, était également sans son. Je vous ferai, dans ma prochaine lettre, le portrait en pied de l'auteur — on ne peut en faire un autre de Weckerlin.

27 avril 1890

XXIX

Fidèle à ma promesse, je dois vous entretenir encore de J.-B. Weckerlin ; et pourtant, j'aurais voulus esquisser un croquis de l'homme du jour, de Godard ! J'aurais voulu vous parler de ce modeste compositeur qui, sur sa table de travail, a placé un buste le représentant à l'âge de douze ans, avec cette inscription : *L'enfant disparaît, l'artiste se révèle.* Ce sera le sujet de ma prochaine lettre ; pour aujourd'hui, je me contente de lui proposer une autre devise qu'il fera graver sur le

socle quand la sienne aura cessé de lui plaire :

> Le môme tombe, l'homme reste
> Et le zéro s'épanouit.

Il ne perdra rien pour attendre.

Pour représenter dignement le Weckerlin, faudrait le pinceau de Goya, il faudrait la plume d'Huysmans, idoine aux métaphores comminatoires, il faudrait quelque Odilon Redon évoquant, orbitaire et fuligineux, ce plantigrade hydrophobe, par des nuées ocreuses cù de vagues Tiersots étreindraient des Paladilhes acéphales.

A défaut de ces maîtres abscons, un moins délicat artiste (oh ! beaucoup moins !) pourra nous renseigner sur ce Labre de la musique, sur les vingt-huit opéras inédits qui grouillent dans son portefeuille, sur son génie, sur sa figure, sur son odeur ; c'est le monstre lui-même. Dans ses *Musiciana,* il s'est peint au vif, outrecuidant, obtus et mal léché, tel que le juge quiconque l'approcha, fût-ce une

seule fois, tel qu'il s'est révélé — tout dernièrement — à l'adolescent X... wagnérien à peine sevré : encore vêtu de l'innocence première, l'imprudent éphèbe pénètre dans la Bibliothèque du Conservatoire et demande au Fafner mâtiné de Mime qui veille sur le trésor des vieilles partitions, *Siegfrid-Idyll*. L'autre se hérisse et glapit, furieux : « Vous devriez penser, Môssieur, que Wagner n'a jamais écrit d'Idylle ; ça n'était pas dans son tempérament. » Éperdu, l'enfant s'enfuit laissant ce juvénal des Oursons en proie à une rage folle, — moins effroyable, cependant que celle dont il fut mordu, le 15 août 1867, en voyant le public de l'Opéra huer sa cantate bonaparto-rasante.

D'ailleurs ce n'est pas seulement Wagner « vulgaire plagiaire » que remet vivement à sa place cet admirateur de « l'éloquence » d'Arthur Pougin, c'est toute l'école moderne, accoutumée à « faire de la musique de chats qui se battent la nuit dans un carrefour » au

lieu de se livrer à ces minuscules arrangements du *Bourgeois Gentilhomme,* lulliputiens tripatouillages, que le doux Claretie lui-même rejeta, plein d'horreur, bien qu'on le crût castil-blasé sur ces forfaits.

Le plus maltraité, c'est Berlioz. Le cacographe des *Musiciana* n'en laisse pas une miette. Non seulement sa musique est réduite en poudre, mais sa correspondance, mais ses *Mémoires*... Le pauvre artiste n'a-t-il pas la faiblesse de déclarer que, s'il était riche, il aurait chez lui deux harpes? Lors Weckerlin intervient, froidement ironique: « Aurait-il pincé des deux à la fois? » Répondez, élève Berlioz! vous ne répondez pas? ah! vous ne pouvez pas répondre! Et votre tombeur a bien raison de vous reprocher cet enfantillage; deux harpes chez soi! pourquoi pas deux tableaux? est-ce qu'on pince deux harpes à la fois? est-ce qu'on regarde deux tableaux à la fois?

Ailleurs, ce Berlioz s'était permis de trou-

ver que la plupart de nos théâtres lyriques sont, musicalement parlant, de mauvais lieux (On voit bien qu'il ne prévoyait pas *Dante!*) et l'Opéra, particulièrement, lui semblait ignoble. Je voudrais savoir quelle serait, aujourd'hui, son opinion sur le baillоir où les *Patrie* succèdent aux *Dames de Monsoreau.*

Pour ses manières de voir, pour ses attaques contre Fétis convaincu, seulement, d'avoir arrangé les œuvres de Beethoven, ce qui, aux yeux du Weckerlin, est excusable et même louable, Berlioz est traité de dément, à plusieurs reprises. « Si tout cela n'est de la folie, qu'est-ce donc? »

Surtout, les *Musiciana* ne lui pardonnent pas d'avoir osé parler des « irritantes stupidités sur la musique » de Stendhal. Si M. Weckerlin le désire, je me fais forte de lui prouver qu'il n'existe guère qu'un critique musical plus sot que Stendhal, c'est celui qu'il voit dans sa glace en se débarbouil-

lant, chaque matin, — non, j'exagère, chaque semaine.

Un mot encore: on me dit que Chabrier, aussi lacrymatoire que ventripotent, aurait été contristé des innocentes plaisanteries dont je me suis permis de larder son adipocire. Va donc, hé, sensitive! Mais expliquons-nous d'abord : je serais désolée de faire de la peine à aucun de ces messieurs du promenoir, et, à dire vrai, je n'aurais pas cru un seul de ces wagnérolâtres assez naïf — leur musique l'est si peu — pour se sentir froissé de mes bénignes fumisteries. Toi spécialement, vieux camarade, barde des *Petits Cochons roses*, toi qui composas la suave Villanelle des *Petits Canards* et cette affolante transcription de *Tristan* où le cri « Das Schiff » s'enrichit, à chaque répétition, d'un *f* surérogatoire, comment, mon Emmanuel aimé, comment as-tu pu te formaliser des honnêtetés que, dans ton oreille poilue, j'ai susurrées, discrète. Que les Go-

dards s'en irritent, c'est mon plaisir; que le déprimé Widor s'en indigne et m'accuse d'avoir vu le jour au pays du *Löwenbrau* (réclame payée), c'est ma consolation, mais toi!... Allons, fais risette à ton ouvreuse et, pour te consoler, elle va te conter une belle histoire.

C'était là-bas, *dahin!* aux rives où règne Wagner. Sa veuve, l'immense Cosima, laissait venir à elle de petits Français hypnotisés, frémissant de respect et d'emballement. Avec le tas, un compositeur truculent, Siegfried pour Moulin-Rouge, répondant au prénom d'Emmanuel, et auteur d'une *Gwendolinata* qui le place au-dessus de Paladilhe lui-même, fut présenté à cette amère fille de Liszt dont le nez menaçant, courbé en crochet à boutons ou en anse de panier — l'anse de Bülow — émergeait de longs voiles noirs.

Notre compatriote rougit, se troubla, et plein d'émoi, tâcha d'exprimer d'adéquates condoléances... Enfin, la parole se fit jour

sur ses lèvres tremblantes ; et voici ce qu'il demanda : « Vous l'avez perdu bien jeune, Madame ? »

Dis-moi, mon gros, dis-moi, t'en souviens-tu?

L'Ex-Ouvreuse du Cirque d'Été.

4 mai 1890.

XXX

Quel sujet prendre, mon cher Directeur? *Dante?* Hé non!... je ne saurais faire concurrence aux critiques musicaux graves, surtout depuis que je sais, par un entrefilet de journal, que leur doyen, Thémines de Lauzières (ses familiers l'appellent Théière de Laumines) a publié en feuilletons la matière de 32 volumes (trente-deux).

Vous parlerai-je du retour de Saint-Saëns, et de son début dans l'art cher à Banville? Non; j'ai la nausée d'*Ascanio* et de l'impudente réclame organisée par de grossiers

fumistes autour de la fugue du compositeur, fugue qui ne manque pas de divertissement, si j'ose m'exprimer ainsi, puisqu'il s'est trouvé des niais pour prendre toute cette comédie au sérieux.

Que vous dire alors ? Ah ! voici votre affaire... Samedi dernier, salle Pleyel, nous avons eu un concert de la Société Nationale, le dernier de la saison. Contrairement à l'ordre logique, la séance s'est ouverte par une *suite*, une suite fâcheuse, due à un certain Boellmann. Les exécutants, gent arriérée, semblaient anéantis de voir le public absolument réfractaire à la « belle » phrase de la méditation, parente de la belle peinture de Bouguereau, et de la belle littérature d'Albert Delpit. Cette suite se termine par un choral digne de Dubois, et aussi d'être soigné à la maison du même nom.

Le « premier mouvement » d'une *Fantaisie* de l'excellent M. de la Tombelle, qui a obtenu le prix Pleyel, est, comme Sadi-Carnot,

correct et embêtant. Décidément, le premier mouvement n'est pas toujours le bon. Bourgault-Ducoudray a été beaucoup moins ennuyeux, avec un *Chant laotien* dont le thème est fort joli. N'étaient des harmonies par trop occidentales et banales, on se fût cru à Laos. D'autres préfèrent être à l'abbesse, comme Renan (de la Ferté-sous-Jouarre). De plus, l'histoire est un peu longue : avant la fin, on a envie de dire : « Allez-vous-en, gens de Laos, allez-vous-en chacun chez vous. »

Pas grand'chose à raconter sur la musique pour *Shylock,* de l'ami Fauré. C'est fin, ingénieux, exquis, surtout le délicieux *Nocturne;* les passages vocaux sont très agréables, quoique insuffisamment prosodiés, parfois, au point de vue rythmique. Un M. Leprestre (de vos bancs), qui a un peu moins de voix que Bagès, a fait semblant de chanter la délicate *Sérénade du Prince d'Aragon* et la *Chanson* vénitienne, dont les vers sont gro-

tesques. Je ne sais vraiment pas pourquoi Fauré, qui musiqua Verlaine, s'est pris d'une telle Passion pour Haraucourt. Qui l'eût cru ? Hélas ! Henri Lavedan — il y a grand lieu de s'en étonner — vient bien de s'enflammer pour Albert Delpit... ils préparent une pièce ensemble, à ce que disent les gazettes.

Je passe sous silence *Lysic,* pantomime de F. Larcher, musique de G. Marty, dont le petit quadrille final sera la joie du Moulin-Rouge. L'auteur juge qu'on lui a fait trop peu de succès. Il a tort ; on ne peut être à la fois juge et Marty. Besançon l'acclamera peut-être. Mais voici la grande nouveauté, un *Paysage* du jeune Bonheur, sur des vers absolument ridicules d'Alber Jhouney[1], un inénarrable sous-Péladan. Jamais

[1] M. Jhouney s'appelle Jounet, mais quand il publia les *Lys noirs*, recueil de vers « ivres d'Elohim » et consternant de platitudes, il crut devoir adopter cette orthographe cabalistique, le jugeant plus con-

Jhouney n'a gâté beau paysage, diront les optimistes de l'admiration mutuelle. C'est égal, il faut avoir l'innocence de l'ineffable Bonheur pour s'emballer sur ce mystificisme philosophique. O Jhouneysse, Jhouneysse !

Dès les premières mesures, j'ai nagé dans une joie profonde, cette joie qu'on éprouve en revoyant le sol natal, ou mieux, en retrouvant un ancien ami de cœur ; j'avais reconnu Le Motif !

Il faut vous dire qu'à la Nationale, il existe un motif de fondation, que chaque sociétaire traite à tour de rôle. L'un travaille sur la « tête » du sujet, l'autre sur la queue, un troisième dans la région intermédiaire. On le désosse, on le trousse, on le prend par un bout, puis par l'autre, comme dans les imitations rétrogrades. Différemment harmonisé, décomposé selon des rythmes divers,

venable pour un mage qui s'effare « devant l'obscurité où s'enveloppe Iod-Héva l'inaccessible. »

(*Note de l'Éditeur.*)

altéré dans son mouvement et dans ses intervalles, le motif devient cévenol avec d'Indy (qui pourtant n'est pas en peine d'en trouver d'autres !), péruvien avec de Bréville, basque avec Bordes, breton avec Ropartz, assommant avec Vinée — il n'est pas étonnant que la musique à Vinée soit grise — ou ce Monach d'Albert Cahen. Cahen! qu'as-tu fait de ton frère? Et puis l'intrumentation varie : Durand *(ein schönes Werk!)* le fait dire par trois trombones, Fauré par un violon solo, Bruneau par cinq clarinettes, Chausson par de jeunes dames charmantes.

Quoi qu'il en soit, après avoir entendu le Motif bien-aimé, je fus désagréablement impressionnée par d'affreux gémissements de malade : c'était le développement qui commençait. Mais bientôt, de plus douces sensations m'enchantèrent : le prélude de *Tristan,* traversé par des thèmes de *Siegfried,* montait, montait toujours, s'enflait monstrueusement. (Ce n'est plus de la tétralogie

mon ami, c'est de la tératologie, plutôt !) Puis un grand bruit, une grande ivresse, au moment sans doute où Bonheur « étreint la déesse féconde », comme dit le contexte..., et puis enfin le *decrescendo* cher à Wagner... Si vous aviez ouï les applaudissements de Poujaud ! il s'était muni d'un chapeau-claque pour être plus à la hauteur ! Le tonnerre qu'il a fait a sonné si fort qu'on a dû l'entendre de Magny... du reste Bonheur avait fait le voyage, afin de recueillir lui même les bravos. Je m'empresse de dire que, malgré tout, son *Paysage* est fort gentiment écrit et même remarquablement orchestré.

J'oubliais le *Convoi d'un fermier*, de Guy Ropartz, un fermier qui était pour le moins commandeur de la Légion d'honneur, si j'en juge par les cuivres et par la batterie mobilisée pour la circonstance.

Inutile de dire que le thème initial est breton, comme Le Goffic lui-même, puisque

Ropartz — en qui revit l'âme du barde Gwenchlan — ne peut composer sans arborer le chupen, la ceinture large et le petit chapeau lamé d'argent. Et s'il travaille sur des poésies de Brizeux, non sur les vers de *Modes mineurs*, c'est qu'il les trouve assez musicaux pour n'avoir point besoin d'être « bercés au bercement rythmique des accords », m'assurait Fénéon[1], qui trônait, orné d'iris, et
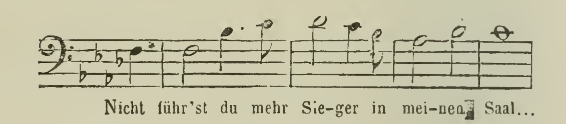
[1] Il a empoisonné les derniers jours de Philippe Burty en lui déclarant que Harunobou ayant pour caractéristique 91, pour indicateurs d'écart 11, de dynamogénie 0,38, d'inhibition 0,73, et les plus veules indicateurs d'acuité, de diversité, de variété, de complexité et de complication, n'était qu'une sorte de Cot ou de Ballavoine, mais que le tori-i Kiyomitsu... ah ! les souples et vigoureux chiffres ! C'est sa façon de faire de la critique d'art, — excès que blâme Ch. Henry lui-même, ce Bergeret des Math. Il s'aveugle d'un carreau : c'est sa façon de faire de la littérature, heureusement. On lui doit la mort de Vittorio Pica, Napolitain. Depuis, il change de prénom tous les mois (Félix, Élie, Porphyre, Thérèse, etc.) pour dépister la renommée, mais en vain. (*Note de l'Éditeur.*)

escorté de gens camards, Russes, Kamtschadales, Groëlendais. Cet homme, d'une gaîté de nègre, se supplicie à vouloir se donner un masque septentrional.

La sublime *Sixième Béatitude* du père Franck (*Doctor Seraphicus*, comme dit Benoît lorsqu'il traduit *Faust*) nous a tous transportés d'admiration. Gabriel Marie a cédé la place à Vincent d'Indy, qu'un reste singulier de respect humain a empêché de conduire à genoux. Le quatuor des Pharisiens, écrit dans un style très scolastique, fait un étonnant contraste avec le chœur des Païennes et des Juives. La phrase de l'Ange de la Mort est superbe, et le chœur de Béatitude, *De l'enfant la sainte ignorance*, se développe célestement, traversé par l'émouvant *leitmotiv* de la voix du Christ : *Bienheureux les cœurs purs...* Les Pharisiens m'ont paru mal graissés. C'est M. Dinard qui fait la voix de Dieu. Je ne sais si elle est impénétrable, mais elle manque un tant soit peu de me-

sure. Les choristes vont bien. Aux répétitions, ils suppliaient de Bréville de les faire recommencer, tellement cette musique si émue les impressionnait. Et dame, impressionner des employés de commerce! Orphée n'a dompté que des tigres...

Adieu, Nationale, qui fis seule ma consolation depuis ce jour de deuil, *illa dies!* où je fus relevée de mes fonctions



par le cruel qui fait, au Cirque, la pluie et le Wotan.

L'EX-OUVREUSE DU CIRQUE D'ÉTÉ.

11 mai 1890.

FIN

INDEX

A

B

C

D

E

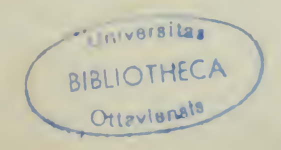
F

G

M

R

S



IMPRIMERIE DE SAINT-DENIS. — BOUILLANT, 20, RUE DE PARIS.



